

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

LA

ROCHE D'ENFER

PAR

GEORGES DU VALLON



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, RUE DE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

LA

ROCHE D'ENFER

PAR

GEORGES DU VALLON



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, RUE DE MADAME., ET RUE DE RENNES, 59

LA ROCHE D'ENFER

PREMIÈRE PARTIE

I

– La marée monte, Isa, et ma montre marque onze heures ; il est temps de rentrer à la maison.

– A la maison., répéta une voix douce, semblable à un écho plaintif.

Et Isabelle de Saint-Yves, quittant la roche tapissée de goémon qui lui servait de siège, jeta un mélancolique regard sur la mer.

C'était une fraîche jeune fille aux cheveux blonds, à la taille svelte, au teint éblouissant ; le hâle n'avait pas eu le pouvoir de dorer sa peau délicate. Une grâce charmante se jouait dans ses mouvements, dans l'harmonie de ses traits distingués et fins ; et, quoique la santé fleurissant sur ses joues

gardât elle-même une apparence fragile, il y avait un contraste réel entre cette jeunesse épanouie et ce ton lassé.

Après avoir erré sur l'Océan, dont ils reflétaient les nuances lumineuses, les yeux d'Isabelle se reposèrent sur sa compagne et changèrent soudain d'expression. q

– Comme tu as dit ces mots, ma sœur ! Tu es pour moi un miracle de résignation patiente. On croirait entendre le joyeux *at home* de Jane et de Margaret.

– C'est notre *home* à nous.

– Il est agréable, en vérité. Tiens, je ne peux pas lui entendre appliquer ce titre anglais qui peint de si douces choses. Au lieu d'appeler Saint-Yves un foyer, nomme-le une prison.

– Isabelle !...

Deux bras caressants s'étaient noués au cou d'Isa, et la jolie tête mutine s'appuya sur l'épaule de la sœur aînée.

– Eh bien, oui, c'est trop fort, mon cœur déborde. Annie, qu'avons-nous fait pour n'être pas aimées ?

– Tais-toi, chérie ; nous le sommes autant que les autres, mais pas de la même manière.

– Je suis aimée par toi. et un peu aussi par la tante Yolaine, et par Madelon, peut-être. mais c'est tout.

Dans l'accent enfantin et boudeur vibrait la douleur d'une femme.

Annie avait soupiré tout bas ; Isabelle ne devait pas sentir la cruauté naïve de sa dernière parole. – « C'est tout », c'est-à-dire c'est peu de chose, cela ne me suffit point.

Et Annie adorait cette sœur cadette depuis le jour où, baby de trois ans, elle avait embrassé la nouveau-née qui vagissait dans son berceau.

Mlle de Saint-Yves possédait une âme tendre et un peu fière, une de ces natures qui, en ce monde, souffrent beaucoup et sont rarement comprises ; elle ne réclamait pas l'affection comme un droit, mais elle aimait parce qu'elle était aimante.

Annie se savait dépourvue de beauté, et, dans son humilité sincère, elle se croyait laide ; nul ne lui avait révélé le charme empreint sur sa physionomie irrégulière, l'éclair d'intelligence qui brillait dans son œil brun, la mélodie

de sa voix dont les notes venaient du cœur. Son unique mission n'était-elle pas de s'oublier pour les autres, d'entourer Isa de tendresse et de répandre un peu de bonheur dans l'austère maison où elle avait grandi ?

La sœur aînée n'avait pas dénoué son étreinte ; ce fut Isabelle qui se rejeta vivement en arrière, passant d'un geste rapide le revers de sa main sur ses longs cils où scintillaient deux perles.

Il fallait une oreille une pour saisir de loin le galop assourdi par le sable de la grève, mais l'ouïe d'Isabelle était excellente.

Le cheval et son cavalier passèrent comme une flèche devant les jeunes filles qui répondirent par une inclination de tête imperceptible au profond salut qu'on leur adressait.

– M. de Nortal paraît prendre goût à l'équitation, observa Mlle de Sainte-Yves en ramassant le léger panier d'osier déposé près d'elle.

Ce mouvement, qui l'obligeait à se détourner, lui déroba la rougeur subite d'Isabelle.

– Je suis bien aise que nous ayons porté ce matin quelques gâteaux à notre pauvre petite convalescente, poursuivit Annie ; le ciel se couvre, il pleuvra tantôt.

Son regard calme rejoignit celui d'Isa dans les profondeurs du lointain. Si l'une des sœurs y cherchait les indices précurseurs de l'orage, l'autre eût-elle avoué la direction précise de ses yeux et de sa pensée ?

Toutes deux, quittant la grève, s'acheminèrent vers un fouillis de verdure qui apparaissait entre d'énormes blocs rocheux. L'un de ces blocs, isolé des autres, porte un nom bizarre : les pêcheurs de la côte l'appellent la *Roche d'Enfer*. Ce nom est-il dû à sa forme fantastique, à sa couleur d'un brun sombre, au remous des vagues qui, à marée haute, le battent toujours avec violence, quel que soit d'ailleurs l'état de la mer ? Il circule certaines histoires lugubres, dont l'origine reste confuse, mais dont les détails, revus et augmentés, défrayent souvent les veillées bretonnes. On parle de naufrages dont la Roche fut le témoin ou la cause directe, de disparitions subites et d'apparitions non moins mystérieuses ; il n'est guère d'enfant – et l'on peut être enfant à tout âge – qui consente à s'approcher de ce lieu lorsque descend le soir.

Une croix grossière étend ses bras de bois dans une anfractuosité du roc, hors de l'atteinte des vagues.

Annie se signa et une ombre émue passa sur son visage, tandis qu'Isabelle, distraite, oubliait d'imiter sa sœur.

Elles entrèrent dans un jardin de singulière apparence, où les haricots, les dahlias, les petits pois, les iris, les ifs et les pommiers s'assemblaient de la plus pittoresque façon. Les allées, bordées de buis, allongeaient dans toutes les directions leurs perspectives régulières ; il semblait que la courbe f t inflexiblement bannie de ce domaine, dont l'aspect contrastait avec les lignes harmonieuses de l'horizon.

Je nommais plus haut l'Océan ; c'est la Manche qu'il e t fallu dire, mais une Manche élargie, débarrassée de l'étreinte des deux côtes qui l'étranglent ; une mer qui se fond dans une autre mer, et m le aux grandes lames de l'Atlantique ses lames plus courtes et ses fureurs mal apaisées.

C'est en face de cette nature sévèrement grandiose que, semblable à un nid de mouettes, le manoir de Saint-Yves s'abrite parmi les roches avec lesquelles, de loin, on le confond.

Il est lui-même bruni par les orages, lavé par les cataractes du ciel, ciment  – en partie du moins – par les siècles ; sa forme disgracieuse et les rares fenêtres qui percent ses murailles grises témoignent seules que c'est l'ouvrage des hommes

L'habitation de style lourd et composite vers laquelle se dirigent Mlles de Saint-Yves s'élève sur les ruines d'un antique castel construit par leurs aïeux. Au nord, du côté de la mer, une tourelle reste debout, imposante, sombre, semblant défier les âges ; elle résume la gloire, l'orgueil et les malheurs de cette noble maison.

Sous le rayon lumineux qui dore la plage et couvre la mer d'étincelles, le manoir se pare d'une âpre poésie ; en hiver, quand le flot bouillonne et que l'ouragan se déchaîne, une mélancolie profonde doit planer sur ces vieux murs.

Annie et sa sœur sont entrées dans le hall qui occupe un tiers du rez-de-chaussée et du premier étage ; l'élévation des voûtes est double de celle des autres appartements. Quoique le soleil d'août brûle le gravier du jardin, on se sent enveloppé d'une humidité froide en pénétrant dans cette salle, et le

mot de prison, tout à l'heure sur les lèvres d'Isabelle, se présente naturellement à l'esprit.

Annie ouvre une seconde porte ; cette fois, la pièce est de dimensions moindres ; elle semble exiguë par le contraste : dans une autre maison, ce serait une très vaste salle à manger.

Une jeune servante, qui porte la coiffe de mousseline des Bretonnes d'Ille-et- Vilaine, dispose quatre couverts à l'extrémité d'une longue table. La famille de Saint-Yves était jadis fort nombreuse, et les places des morts restent à la table des vivants.

D'anciens bahuts curieux de forme se dressent dans les encoignures, des tapisseries à sujets héroïques décorent les murailles, le cintre des hautes fenêtres encadre la verdure du jardin ; cette salle serait agréable si l'on n'y respirait je ne sais quelle atmosphère solennelle qui rappelle vaguement les perruques du grand siècle et les costumes à paniers de nos aïeules.

Mais n'est-ce point une de nos aïeules elle-même qui est assise sur ce fauteuil à dossier droit, dans l'embrasure profonde d'une croisée ensoleillée ?

La toilette de la vieille dame n'a rien de moderne, et ses traits sont en harmonie complète avec sa parure ; il n'est pas jusqu'aux lunettes posées sur le nez bourbonien qui n'aient un air imposant.

Mlle Yolaine de Saint-Yves possède des goûts non moins archaïques que le style de son ajustement : il semble que sa marraine ait deviné ses futures inclinations, le jour où elle lui donna ce nom au parfum de chevalerie.

Le livre que Mlle Yolaine tient à cinquante centimètres de ses petits yeux verts a pour titre : *Les quatre fils Aymon, – Lancelot du Lac* ; et, dans sa passion pour ce qui est ancien, elle regrette vivement que le *Roman de la Rose* lui soit interdit par l'autorité compétente.

Les yeux verts appartiennent au type des Saint-Yves ; mais, en voyant le regard terni de Mlle Yolaine rencontrer le regard brillant, lumineux d'Isa, on se refuse à croire que ces prunelles aient jamais été de même teinte.

– Enfin, vous voilà de retour, petites ! Mab vous attendait avec impatience.

L'accent est empreint de bonté ; pourtant, il garde quelque chose de sépulcral, comme si l'habitude de vivre avec les générations éteintes

communiquait à la voix de Mlle Yolaine des intonations mystérieuses.

Elle soulève avec précaution une petite couverture de soie foncée étendue sur ses genoux, et un délicieux bichon saute à terre en remuant joyeusement la queue.

Pendant qu'Isabelle couvre de caresses la jolie bête, sa favorite, – la seule créature, dit-elle, qui paraisse remuer ici autrement que sous l'impulsion d'un mécanisme, – Annie quitte l'appartement.

Lorsqu'elle revient, elle accompagne une femme grande et distinguée dont il est difficile de préciser l'âge. Peut-être ses traits gardent-ils quelque lointaine ressemblance avec ceux d'Annie ; mais on ne saurait établir un point sérieux d'analogie entre cette raideur, ce masque sévère, et la taille gracieuse, la physionomie ouverte de la jeune fille.

– Isabelle, n'avez-vous pas entendu sonner la cloche ?

– Oh ! pardon, maman, je caressais Mab.

– Vous pouviez caresser Mab à un autre instant ; le manque d'exactitude prouve une absence d'ordre et de convenance que je suis fâchée de constater chez une de mes filles.

Isabelle, qui avait rougi sous la réprimande, sortit pour rentrer presque immédiatement.

Sa mère la regarda d'un air inquisiteur.

– Vous n'avez pas pu monter en quelques secondes, et vous savez, ma fille, que je ne tolère pas de chapeau dans le hall.

Isabelle se dirigeait de nouveau vers la porte, en réprimant un geste d'impatience, quand la voix maternelle l'arrêta.

– Restez pour cette fois, mais soyez plus soigneuse à l'avenir.

Annie, plus rose que sa sœur, s'occupait un peu fiévreusement à ranger des abricots et des prunes sur un compotier de cristal.

– Annie, nous ne mangerons plus de fruits qu'au souper ; quoique l'année ne soit pas mauvaise, j'ai des raisons spéciales pour faire observer une économie stricte.

Le compotier alla prendre place sur un dressoir, pendant que le regard de Mme de Saint-Yves se reportait vers Isabelle, qui rougit davantage encore.

La toilette de la jeune fille, très simple d'ailleurs, avait une nuance de recherche qui faisait défaut à celle d'Annie ; en ce moment, Isabelle eût

souhaité que ses rubans bleus dormissent au fond d'un carton.

On se mit à table ; le repas, extrêmement frugal, était servi dans un service dont l'ancienneté rehaussait le prix. L'économie de la veuve n'excluait pas le respect des souvenirs de famille.

La conversation – si l'on peut appeler ainsi un échange de phrases guindées – se poursuivait sur un ton cérémonieux qui était évidemment le ton habituel du petit cercle. De temps à autre, Mme de Saint-Yves donnait quelque ordre à ses filles pour l'emploi de l'après-midi ou adressait une remarque à Mlle Yolaine. On lui répondait respectueusement ; la cousine Yolaine paraissait presque aussi soumise que ses jeunes parentes.

Vers la fin du repas, Madelon, qui cumulait des fonctions nombreuses dans l'administration intérieure, vint présenter, du bout de ses doigts rouges, une enveloppe satinée à sa maîtresse :

– Une invitation ? fit la mère d'Annie en parcourant du regard la carte couverte d'une écriture un peu anguleuse – cette écriture correcte et régulière qui appartient au peuple britannique. – Mais à quoi pense donc Mme Stephens ?

La surprise que trahissait cette exclamation se reflétait, plus ou moins accentuée, sur les visages qui se tournaient vers Mme de Saint-Yves. Chez Isabelle, cet étonnement se nuancait d'une joie mal dissimulée.

– Tout le monde sait que j'ai renoncé au monde d'une manière absolue ; Mme Stephens est vraiment trop distraite.

– Alors s, maman, vous ne voulez pas nous conduire.

– Vous conduire où, Isabelle ?

Les lèvres serrées d'Isa ne livrèrent passage à aucun son, et Annie, regardant tristement sa sœur, dit de sa voix douce :

– Mme Stephens nous rencontra plusieurs fois chez Mme de Kernavan ; c'est pour faire plaisir à votre amie, maman, que.

– Une considération de ce genre n'est pas nécessaire pour qu'on invite la famille de Saint-Yves ; la recevoir est un honneur qu'apprécierait tout salon breton. Mais on me connaît assez autour de nous pour m'éviter la peine de répondre à une lettre semblable. Annie, vous répondrez en mon nom.

– Que faudra-t-il dire, maman ?

– Ah ! vous êtes impatiente. Vous connaissez aussi bien que moi la formule usitée pour un refus.

On se levait de table ; Isabelle s’approcha de la fenêtre et passa sur le poil soyeux de Mab sa petite main nerveuse.

– Quel est le cavalier que j’ai aperçu ce matin sur la grève ? demanda Mlle Yolaine en reprenant son siège et son roman. Il m’a semblé voir un uniforme d’infanterie ?

Isabelle se pencha un peu plus vers le bichon, et Annie nomma M. de Nortal.

– Comment le connaissez-vous ? questionna gravement la mère.

– Nous l’avons rencontré à Saint-Malo, dans le cercle des Stephens.

Et comme le front d’Annie conservait la plus parfaite sérénité, Mme de Saint-Yves oublia en même temps le nom et l’existence de M. de Nortal.

II

Le nom des Saint-Yves était un des plus anciens parmi ces vieux noms bretons échappés à la faux du temps et aux secousses révolutionnaires. Après avoir brillé dans les annales du duché et du royaume, après avoir figuré dans la querelle des deux Jeanne – terreur des Montfort et soutien des Penthievre – ; après avoir été représenté sur tous les champs de bataille, depuis la Mansourah jusqu’à Waterloo, il reposait comme un fardeau d’honneur sur la tête d’un unique héritier.

Cet héritier était Geoffroy de Saint-Yves, le frère d’Annie et d’Isabelle.

Il s’appelait Geoffroy comme son aïeul tué à Saint-Jean-d’Acre, comme cet autre aïeul qui fut le compagnon de Du Guesclin. – Quand on ne guerroyait pas en Bretagne, les Saint-Yves mettaient leur épée au service des nobles causes. – Il portait le nom de ce guerrier qui délivra Orléans avec Jeanne d’Arc, d’un des braves de Saint-Aubin-du-Cormier, d’un des prisonniers de Pavie, d’un des héros de Rocroy. Tous les Saint-Yves illustres s’étaient nommés Geoffroy ; pour leur descendant c’était un nom lourd à porter.

Quoiqu'il n'eût encore rien ajouté à ce capital de gloire, sa mère le jugeait absolument digne de ses nobles parrains, et attendait que l'avenir lui offrît l'occasion de devenir héroïque.

Geoffroy avait deux ans de plus qu'Annie ; il comptait sept ans le jour où, la main dans la main de sa mère, il suivit un cercueil jusqu'à l'église du bourg voisin.

Mme de Saint-Yves ne pleurait pas. Geoffroy regardait avec de grands yeux inquiets le caveau entr'ouvert. Quand on lui remit le goupillon, il fut pris d'un effroi subit et, au lieu de répandre l'eau sainte, il se jeta, sanglotant, dans les bras de la veuve.

Sa mère le calma d'un geste ; elle restait impassible, et lorsque le mouvement de l'enfant déranga le voile de crêpe, on aperçut un visage morne qui semblait taillé dans un bloc de marbre.

Les gens qui l'environnaient s'étonnèrent de ce calme : les uns parlèrent de son courage, les autres eurent sur les lèvres le mot d'insensibilité. Nul n'avait entendu les cris étouffés, les sanglots déchirants qui s'étaient élevés dans la nuit ; nul n'avait su le désespoir passionné de l'épouse au pied de ce cercueil qu'elle voulait veiller seule.

La mort de M. de Saint-Yves s'enveloppait de circonstances particulièrement lugubres, propres à frapper l'esprit de son entourage. C'était au lendemain d'une fête que le trépas l'avait moissonné dans sa fleur. Il était jeune, beau, rayonnant de santé ; parfois une ombre traversait son front, mais les petites mains de ses enfants chassaient rapidement ce nuage ; il les idolâtrait : leurs caresses ne devaient pas adoucir son agonie.

Il y avait eu du monde au château, et assez tard dans la soirée, des accents harmonieux s'étaient mêlés à ceux du piano et à l'accompagnement plus âpre de la marée montante. Il faisait chaud, les fenêtres restaient ouvertes ; les domestiques, en traversant la cour, entendaient de joyeux éclats de rire et voyaient les couples tourner gaiement.

En haut, les enfants dormaient sous la garde de la cousine Yolaine ; la vieille demoiselle – elle était vieille déjà – n'aimait que le monde de la chevalerie ; elle le trouvait plutôt dans la bibliothèque qu'au salon.

Dès l'aube, M. de Saint-Yves, qui ne s'était pas couché, prit la mer avec un ancien pilote, le compagnon habituel de ses excursions nautiques. La

barque était frêle et l'on ne s'aventurait jamais au large. Pierre Gournec pêchait non loin des côtes, ou visitait les îlots rocheux sur lesquels on entretient des phares.

La journée entière s'écoula sans ramener le bateau ; au soir éclata un violent orage, et, pendant toute la nuit, les vagues déferlèrent avec fureur au pied des falaises.

Mme de Saint-Yves sortit dès que les ténèbres firent place à une lueur blafarde qui s'enveloppait de brouillard ; elle courut à la grève ; une masse noire gisait près de la Roche-d'Enfer.

Un corps était là, souillé, défiguré, étendu sur le sable parmi des débris de planches. Mme de Saint-Yves poussa un cri terrible et s'affaissa évanouie.

Quand elle revint à elle, c'était une autre femme. On l'avait connue jeune fille gaie, épouse heureuse, mère aimante ; il sembla qu'une couche de glace se fût formée autour de son cœur. Elle ne souriait plus ; elle accomplissait les menus devoirs de l'existence de ce même air compassé, rigide, qu'elle avait porté aux funérailles de son époux. Ses obligations maternelles étaient exactement remplies, mais pas un mot affectueux, pas une caresse spontanée ne venait épanouir les jeunes âmes confiées à ses soins.

Elle ne parlait jamais de M. de Saint-Yves, quoique chaque jour, à marée basse et quel que fût le temps, elle allât s'asseoir au pied de la Roche-d'Enfer, près de la croix formée avec les épaves de la barque.

Elle y restait longtemps, les yeux attachés à l'horizon, l'oreille ouverte aux sourds gémissements de l'abîme, comme si une voix d'outre-tombe se mêlait à cette voix de la mer. Nul n'osait troubler sa méditation quotidienne, et quand elle revenait à pas lents, le visage plus morne et plus impénétrable que de coutume, ses enfants évitaient de l'aborder.

Il ne fut qu'une circonstance où se démentit cette impassibilité. Pierre Gournec avait été retrouvé sur un point désert de la grève, épuisé, défaillant ; on le ranima. Quand il fit demander à la veuve si elle consentait à le recevoir, elle tressaillit et ses traits se couvrirent d'une teinte livide.

– Cet homme n'a pas pu le sauver. Je lui pardonne, mais je ne le verrai pas.

On répéta ces paroles au pilote qui, à son tour, devint pâle comme un spectre. Depuis ce jour, il évita soigneusement Mme de Saint Yves.

Et tandis que la veuve continuait à dévorer sa silencieuse douleur, et Mlle Yolaine à lire des romans, les enfants grandissaient comme des oiseaux privés de l'aile maternelle.

Ils avaient tout ce qui constitue strictement le bien-être, – bien-être dans lequel n'entrait d'ailleurs nulle exagération amollissante ; – les soins de l'esprit et du corps leur étaient consciencieusement donnés ; on ne négligeait rien de ce qui devait développer leurs forces et épanouir leur intelligence; ils avaient tout, sauf l'affection sensible, *visible*, qui, pour ces cœurs naïfs, est la moelle de la vie.

Dans cette lourde atmosphère qui devait, selon la pente de leur nature, comprimer ou aviver leurs facultés aimantes, chacun d'eux suivit une direction conforme à ses tendances. Geoffroy devint le plus turbulent des écoliers, en restant le plus craintif des fils ; Annie, douce et timide, refoula des effusions qui n'eussent pas été comprises ; Isabelle rêva et ne confia pas ses rêves à sa mère.

Elle ne les confia pas non plus à sa sœur. Nous l'avons vu, l'affection ardente, protectrice d'Annie ne lui était pas rendue à dose égale par cette cadette qui était toute la joie de son âme. Jusqu'à dix-huit ans, Isa n'avait eu qu'une passion, sa mère ; entre ce sentiment, qui devenait une souffrance, et l'autre sentiment prêt à germer dans ce cœur de jeune fille, il n'était pas de place pour l'intimité fraternelle.

Mme de Saint-Yves, qui avait fréquenté naguère la société anglaise répandue sur cette côte, conservait un reflet du *quant* britannique, accentué par les vieilles traditions françaises, depuis longtemps tombées ailleurs en désuétude. De cette combinaison de deux éléments à la fois analogues et opposés résultait une réserve glaciale qui n'était ni la dignité imposante de nos grand'mères, ni la froideur polie de nos voisins, mais quelque chose de contraint et d'indéfinissable : on sentait que la vie avait palpité là où maintenant planait la mort.

La mère ne tutoyait pas ses enfants ; par ce seul fait, toute expansion était bannie de leurs rapports mutuels. Ni Geoffroy ni ses soeurs ne se rappelaient ces douces paroles qui, au début de la vie, résonnent à nos

oreilles comme la plus suave des musiques. Elles leur avaient pourtant été murmurées pendant leur sommeil ou à travers leurs maladies d'enfance ; mais ils ne les entendaient point et ne devaient pas garder ces ineffables et chers souvenirs qui épanouissent plus tard le cœur de l'homme.

Leur mémoire leur représentait plutôt leur mère armée de la verge de justice que souriant à leurs caresses ; et pourtant ils l'aimaient. Ils l'aimaient en raison peut-être de cette rigidité qui refoulait leur tendresse naïve ; les enfants *gâtés* ne sont-ils pas en général les plus indifférents ?

Sévère avec ses filles, Mme de Saint-Yves fut presque dure à l'égard de Geoffroy. Pas une de ses escapades d'écolier n'échappait à un châtiment parfois peu proportionné à la faute ; et même hors du toit paternel, la crainte de sa mère agissait avec beaucoup plus de force sur le collégien que le respect de ses maîtres.

Parvenu à l'âge où l'on choisit un état, Geoffroy ne montra nulle aptitude spéciale ; il ne voulait pas être magistrat et enveloppait toutes les administrations de son dédain ; il n'aimait pas la mer ; Mme de Saint-Yves professait un mépris profond pour les carrières assez mal définies qu'on désigne sous le nom générique d'*affaires*. Restait Saint-Cyr, et de ce côté allaient les aspirations maternelles ; mais, en dépit des illustrations militaires de sa race, en dépit de l'exemple légué par le Saint-Yves – qui, fils d'un martyr de Quiberon, s'était fait tuer à Waterloo, Geoffroy déclara qu'il n'avait pas le goût des armes.

Sa vocation prononcée, son goût véritable eût été de ne rien faire ; il comprit l'inutilité d'un tel aveu, et nomma au hasard les ambassades.

Il savait l'anglais, on lui avait inculqué au collège quelques notions d'allemand ; grâce à d'influents relations, il fut placé au ministère des affaires étrangères.

La famille de Saint-Yves, appauvrie par la Révolution, ne gardait qu'une fortune extrêmement modeste, et une économie rigoureuse présidait aux dépenses de la maison. Cependant la veuve n'hésita pas à augmenter le faible revenu qui constituait l'héritage paternel de Geoffroy. Elle savait que la carrière diplomatique a des exigences impérieuses, et elle, qui eût été implacable pour toute folie, se fût imposé les plus durs sacrifices plutôt que d'entraver l'avenir du jeune homme.

C'était pour alimenter la pension de Geoffroy qu'on vendait les fruits du jardin et qu'on servait une si maigre chère dans la vaisselle d'argent.

Annie et Isabelle n'avaient pas quitté la maison. Une institutrice, qui traversa leur vie sans y laisser d'autre souvenir que celui des leçons consciencieusement données, resta plusieurs années auprès d'elles. Quand elle partit, personne ne songea à la regretter, si ce n'est la bonne Annie qui s'était attachée à cette pâle et humble créature

Isabelle, dont fleurissait alors le dix-septième printemps, avait moins bien profité que sa sœur de cette éducation sérieuse sous sa forme un peu monotone. Annie eût voulu perfectionner l'instruction incomplète d'Isa ; ses tentatives eurent un résultat absolument nul. Isabelle n'aimait que la musique ; sa voix de mezzo-soprano s'était développée à l'air libre qui en éteint d'autres, et, devant son piano seulement, elle secouait cette langueur qui, depuis quelques semaines, inquiétait la sœur aînée.

Personne ne soupçonna le sacrifice accompli par Mme de Saint-Yves le jour où, cédant aux supplications de la petite Isa, elle consentit à ce que les doigts de l'enfant se posassent sur les touches d'ivoire. Quand les sons éclatants ou adoucis troublaient le silence des corridors, la veuve s'enfermait dans sa chambre. Jamais elle ne venait écouter les accents harmonieux d'Isabelle, soutenus par les accords qui se voilaient sous les doigts d'Annie ; et parfois, la chanteuse murmurait avec une intonation de regret :

– Maman n'aime pas la musique.

Cette musique, Mme de Saint-Yves l'avait aimée avec passion : c'est pourquoi elle ne pouvait plus l'entendre.

III

– Annie, n'est-ce point une voiture qui arrive là-bas, par le chemin des Grèves ?

– Une calèche, tante Yolaine. Je crois. oui, c'est celle de Mme de Kernavan.

– Mme de Kernavan !. Va me chercher ma fanchon, petite, et mon écharpe en crêpe de Chine ; apporte-les-moi ici, je t’attends avant de passer au salon.

Pendant qu’Annie rendait avec promptitude le service demandé, Mlle Yolaine fermait en soupirant le roman d’*Ivanhoë*, – une *nouveauté* que, par exception, elle avait consenti à lire. Il était vraiment désagréable d’interrompre sa lecture alors que le sort de Rebecca restait en suspens dans le château embrasé.

Quand Annie et sa parente entrèrent au salon, des voix joyeuses, mais discrètes, s’élevaient dans la grande pièce un peu sombre. Le salon était trop vaste pour que ses deux fenêtres l’éclairassent suffisamment. Les lourds rideaux de damas fané amortissaient encore l’éclat de la lumière ; il en arrivait à peine un rayon affaibli aux cadres qui décoraient les murs, et, dans cette pénombre, il eût été difficile de distinguer le Saint-Yves de Pavie du héros de Rocroy.

Sur le canapé à dossier raide, une dame était assise près de la maîtresse de la maison. Le baiser qu’elle mit au front d’Annie disait qu’elle était bonne ; l’accueil gracieusement respectueux qu’elle fit à la vieille demoiselle parée de sa fanchon et de son écharpe dénotait une femme d’esprit.

Isabelle causait avec Alix de Kernavan, dans l’embrasure de la fenêtre.

La jeune étrangère pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans ; elle n’éblouissait pas comme la sœur d’Annie, mais ses traits fins avaient un charme qui leur était propre ; sur son front un peu pâle, dans son sourire timide, dans sa taille mignonne, résidait une grâce exquise : si Alix ne possédait pas l’éclatante beauté qui subjugué, elle avait reçu l’attrait qui attache, ce quelque chose de suavement doux qui captive un cœur.

Un sujet unique absorbait les deux jeunes filles ; la soirée prochaine de Mme Stephens donnait des ailes à leur conversation.

– Il est impossible que vous ne veniez pas, répétait Alix de sa voix caressante. Jane et Margaret comptent sur vous ; on veut vous voir à Saint-Malo, nos amis n’ont pas oublié vos trop courtes apparitions, et l’on me demande souvent quand reviendra Isabelle.

– Maman a refusé, dit Isa en baissant la tête.

– C’est précisément pour cela que nous sommes ici : nous avons un grand proj et. Ecoute, Isa.

Et la jolie enfant glissa quelques mots dans l’oreille de son amie.

– Ne te fâche pas, Annie, c’est une surprise que nous te ménageons.

– Je ne me fâche nullement, sourit Mlle de Saint-Yves, mais je crains que ce beau projet n’échoue, s’il s’agit de changer la détermination de ma mère.

– Maman a bien quelque chose à dire aussi ; n’est-elle pas la marraine d’Isa ?

Les regards des trois jeunes filles se dirigèrent vers le canapé, où une causerie intime rapprochait les têtes maternelles.

Isabelle soupira, et le gazouillement se poursuivit mezza voce.

Au bout de quelques minutes, le nom d’Annie fut prononcé d’un ton bref par Mme de Saint-Yves.

La jeune fille reçut un ordre qu’elle exécuta avec sa diligence accoutumée et, un instant plus tard, l’élégant matériel d’un goûter frugal s’étalait sur la table d’ébène.

Tous les bois du salon étaient noirs ; l’ébène courait le long des murs sous la tapisserie rouge ; il se courbait en pieds de console, se dressait en dossiers, s’arrondissait en tables de formes diverses ; cette livrée lugubre ne contribuait pas à égayer l’aspect de l’appartement.

Cependant, des fruits savoureux s’empilaient sur des coupes à la forme originale, le cidre blond pétillait dans les carafes, un rayon de miel offrait aux gourmets son or liquide. Annie fit les honneurs du *lunch* avec la bonne grâce qu’elle mettait à toutes choses, mais sans succès cette fois : Alix n’avait jamais faim chez Mme de Saint-Yves, et Mme de Kernavan restait préoccupée.

La brise, qui entrait par les fenêtres ouvertes et rafraîchissait cette chaude journée d’août, invitait à la promenade. Les jeunes filles allèrent visiter les fleurs d’Annie, tandis que leurs mères se promenaient dans l’allée couverte et que Mlle Yolaine retournait à Walter Scott.

Au bout d’une demi-heure, Mme de Saint-Yves appela de nouveau.

– Remerciez Mme de Kernavan, qui veut bien insister pour vous avoir chez elle, dit la veuve à ses filles qui étaient accourues ; vous passerez huit jours à Saint-Servan.

Le fait était trop inattendu, trop inouï, pour que la surprise n'ôtât pas la parole aux deux sœurs. Tandis qu'Annie adressait à sa mère un regard chargé de reconnaissance, Isa ne put que se laisser tomber dans les bras que lui ouvrait sa marraine.

– Je suis heureuse d'avoir réussi, mon enfant, murmura l'excellente femme.

Dans l'éclat soudain des yeux vert de mer, dans la rougeur subite des joues, dans le tremblement de la voix qui balbutiait un remerciement, elle voyait les signes d'une émotion vive ; et lorsque cinq minutes plus tard d, sa voiture l'emporta ver Saint-Malo, elle se dit en regardant le front calme de sa fille :

– Je ne voudrais pas qu'Alix accueillît ainsi la perspective d'un plaisir mondain.

Le lendemain, la calèche revenait prendre les demoiselles de Saint-Yves.

Il était arrivé parfois que les jeunes filles passassent la journée chez Mme de Kernavan, mais jamais encore elles n'y avaient couché, jamais surtout elles n'avaient obtenu une semaine de vacances joyeuses.

– Une semaine de liberté ! disait Isa, en aspirant avec délices l'air salin qui lui fouettait le visa ge.

Pourtant, son cœur naïf s'était troublé au moment de la séparation – quelque courte qu'en dût être d'ailleurs la durée. C'était la première fois qu'Isabelle quittait sa mère, cette mère qu'en dépit de révoltes intimes et d'un naissant esprit d'indépendance, elle aimait encore par-dessus tout.

– Revenez bientôt, fillettes, dit la tante Yolaine à qui la perspective d'un long tête-à-tête avec Mme de Saint-Yves semblait peu réjouissante.

– Rassurez-vous, ma cousine, elles ne resteront pas une heure de plus que les huit jours accordés, fit la mère d'un ton tranquille.

Puis, tandis que son regard clair pesait sur les deux sœurs :

– Je ne vous recommande pas de vous montrer reconnaissantes envers Mme de Kernavan ; je sais que votre affection lui est acquise ; mais je vous charge, Annie, de veiller sur votre sœur, qui n'est encore qu'une enfant ; ayez soin que sa tenue soit celle qui convient à Mlle de Saint-Yves.

Le mot *affection* avait été souligné de manière à arrêter net l'élan qui allait jeter les jeunes filles dans les bras de leur mère.

Elles trouvèrent à Saint-Servan un accueil propre à les dédommager de cette froideur qui tombait sur elles comme un manteau de glace. Mme de Kernavan aimait ces pauvres oiseaux frileux que ne réchauffait jamais une caresse ; c'était pour elles qu'elle maintenait des relations suivies avec le manoir. En dépit de l'estime et même de l'étrange sympathie que lui inspirait le caractère énigmatique, mais incontestablement élevé de la veuve, leur amitié se fût sans doute dénouée peu à peu si les trois jeunes filles n'en avaient formé le lien.

Il arrivait parfois que Mme de Kernavan, la mère à l'âme chaude, au cœur débordant de tendresse, se permettait quelque insinuation au sujet de l'existence morose menée par Annie et Isabelle. Mme de Saint-Yves ne s'en froissait pas – la marraine avait des droits imprescriptibles – mais elle répondait invariablement :

– Mlles de Saint-Yves ne peuvent avoir la vie des autres jeunes filles ; mon deuil a enveloppé leur berceau.

Et comme, un jour, Mme de Kernavan parlait de l'avenir des orphelines :

– Annie ne se mariera pas, ajouta la mère de son ton bref ; elle n'est pas jolie, et je ne saurais lui donner une dot suffisante. Notre vie à deux ne sera pas coûteuse ; je pourrai donc, grâce à une économie stricte, servir une pension à Geoffroy et doter Isabelle, afin qu'elle contracte une union conforme à son rang.

Cette décision parut monstrueuse d'égoïsme à la mère d'Alix, et, dans le regard affectueux que de loin elle reposa sur Annie, il y avait en même temps de la pitié et une silencieuse promesse.

L'habitation des de Kernavan se blottissait parmi les figuiers et les plantes exotiques, dans le coin le mieux abrité de l'oasis qui a nom Saint-Servan. C'était une maisonnette riante, dont l'unique charme provenait de sa situation. Le rez-de-chaussée s'enveloppait d'un fouillis de verdure, mais de l'étage supérieur on apercevait la mer, en cette saison unie comme une glace, semée de voiles blanches et piquée de points lumineux.

L'air, embaumé par les fleurs d'août, caressait mollement les villas coquettes ; il semblait d'une autre essence que celui dont l'âpreté faisait frissonner les vagues, à quelques pas de là, sur la plage de Saint-Malo.

A cette époque très peu lointaine, le pont qui relie aujourd'hui les deux petites villes n'existait encore qu'en projet. A marée haute, on traversait le port en barque ; à marée basse, il fallait sautiller à travers des flaques d'eau boueuse, ou faire un long détour par la grève. Ce n'était d'ailleurs qu'une course de quelques minutes pour la calèche des Kernavan, et le moindre prétexte y donnait lieu.

Dès le premier jour, Annie et sa sœur jouirent délicieusement de ce petit voyage qui mettait quelque chose de neuf dans leur existence monotone. Leurs yeux, habitués aux austères splendeurs de l'Océan, se reposaient sur des scènes moins solennelles. Un arbuste dont l'essence délicate était bannie de Saint-Yves, une rue montueuse de Saint-Malo avec ses modestes boutiques, les groupes réunis sur la grève à l'ombre des cabanes mobiles, ou sur la cale que battent les lames, la musique militaire jouant au bruit des vagues, toutes ces choses si simples leur causaient un plaisir d'enfant. Elles étaient rassasiées de grandiose ; le parterre balsamique où Alix arrosait ses fleurs, et que n'offusquaient le voisinage de nul champ de haricots, les charmait mieux que les magnifiques horreurs de la mer en furie.

Et surtout, elles respiraient à l'aise dans cette atmosphère vivifiante d'affection. M. de Kernavan les aimait en souvenir de leur père ; sa femme les enveloppait d'une tendresse qu'elle n'osait pas toujours leur témoigner à Saint-Yves – elle se prenait à employer le tu familier qui eût sonné comme un reproche en présence de la mère – et Alix, ravie de la joie qu'elle lisait dans les yeux de ses amies, oubliait que ce bonheur si court serait suivi d'une réaction inévitable.

Souvent, Isa pensait au manoir sombre, et ses yeux se mouillaient, tandis qu'elle redisait à sa sœur :

– Pourquoi notre mère n'est-elle pas comme les autres mères ?

Annie n'osait plus lui parler de son amour à elle ; il est des cœurs prompts à se replier comme les feuilles de la sensitive. Elle séchait la larme d'Isabelle par un baiser, et soupirait en regardant Alix.

IV

— Annie, Isa, êts-vous prêtes ? Il est plus de huit heures, et la voiture nous attend.

— Nous voici, répondit une voix joyeuse.

Et dans l'ouverture de la porte, sur le seuil d'une modeste chambrette, s'encadra une charmante apparition.

Il était bien simple, ce nuage blanc fleuri de quelques reines-marguerites, mais qu'il seyait gracieusement à la fraîche beauté d'Isa !

Annie ne s'occupait que de sa sœur, assujettissant une épingle, arrangeant la coiffure, étalant la traîne ; sa propre toilette aurait été assez négligée si Alix n'y eût mis la dernière main.

— Vous êtes ravissantes toutes deux, déclara Mlle de Kernavan dont les yeux brillaient comme deux saphirs sous les lueurs mouvantes de la lampe tenue par une rustique camériste. Ah ! je voudrais que Mme de Saint-Yves vous vît ainsi !

Ce vœu fit légèrement frissonner Isa ; elle se souvenait de certains rubans bleus et de la façon dont sa mère les avait regardés ; il ne pouvait exister pour elle nulle relation entre sa parure présente et le Manoir des grèves.

Mme de Kernavan accueillit les jeunes filles avec son bon sourire qui réchauffait les cœurs, et, les enveloppant de leurs mantes blanches, elle mit aux mains d'Isa et d'Annie les premiers éventails que les deux sœurs eussent jamais maniés.

— Vous ferez comme moi, sourit Alix en voyant leur embarras naïf.

Un quart d'heure plus tard, la calèche fermée qui avait suivi le *Sillon*¹, passait sous une porte noire et s'arrêtait dans la rue Saint-Vincent.

A l'inverse de la société anglaise qui recherche volontiers les ombrages de Saint-Servan, la famille Stephens habitait la vieille cité malouine. Elle occupait une des maisons les mieux construites on pouvait monter l'escalier sans croire que l'or gravissait une échelle et sans se heurter aux murailles dont les traces demeurent souvent à l'habitation qui les a frôlées.

Les deux salons, sobrement éclairés, n'avaient d'autre ornement que la jeunesse présidée par la miss Stephens ; mais une gaieté si franche brillait sur ces visages roses, que l'appartement en semblait illuminé.

Les demoiselles de Saint-Yves furent reçues avec enthousiasme ; on connaissait le genre de vie auquel elles étaient condamnées, et la sympathie qu'elles inspiraient se doublait d'une compassion discrète.

Jamais encore elles n'avaient assisté à la moindre réunion mondaine ; l'art de Cellarius leur restait naturellement étranger, et Annie ne se décida pas sans hésitation à essayer un quadrille. Dans sa simple toilette blanche, elle paraissait plus jeune qu'elle ne l'était réellement, et sa timidité, sa *gaucherie* tout aimable avait un charme qui lui était propre. Mme de Kernavan, qui la confondait avec Alix dans son regard comme dans sa pensée, voyait avec la même maternelle satisfaction la joie innocente dont le reflet animait ces fronts purs.

Sa jolie filleule lui inspirait un sentiment plus complexe, – surprise nuancée d'un tendre orgueil et d'une vague inquiétude. Isa, la plus brillante des trois amies, était entourée par l'élite des danseurs empressés à s'inscrire sur son carnet, – un carnet que Margaret lui avait remis sans qu'il fût nécessaire de lui en apprendre l'usage. La petite solitaire de Saint-Yves se trouvait transformée en femme du monde, comme par un coup de baguette magique. Sa réserve n'excluait pas l'aisance, il y avait de la distinction dans son attitude, de la finesse dans ses réparties ; la danse lui était aussi naturelle que le sourire. En ce moment, elle valsait avec un jeune officier de la garnison, et la grâce de ses débuts eût fait envie à plus d'une danseuse expérimentée.

Quand son cavalier la ramena près de Mme de Kernavan, Isabelle était l'image vivante du bonheur.

– Tu dansais avec M. de Nortal ? lui demanda sa marraine.

– Oui, madame.

– Le connaissais-tu ?

– Je. je l'avais rencontré sur la plage, dans le cercle des dames Stephens.

La réponse avait été faite à voix basse ; en relevant les yeux, Isa vit Amaury de Nortal qui s'inclinait devant elle :

– On parle d'un cotillon. Me ferez-vous l'honneur de le danser avec moi, mademoiselle ?

Le regard d'Isabelle chercha celui de Mme de Kernavan.

– Il est bien tard, il serait plus sage de rentrer.

– Madame, de grâce !.

– Nous dansons le cotillon, n'est-ce pas, petite mère ? intervint Alix qui arrivait au bras d'un jeune Anglais.

Mme de Kernavan se rassit en silence, et tandis que les couples, tournoyant devant elle, exécutaient des figures élémentaires, mais gracieuses, un léger nuage demeura sur son front.

– Isabelle, tu aimes bien le bal ? demanda-t-elle le lendemain matin à sa filleule.

– Oh ! oui. plus encore que je ne l'aurais cru.

– C'est de ton âge ; mais, mon enfant, il faut de la mesure en toutes choses ; je ne voudrais pas que tu devinsses mondaine.

– Il n'y a pas de danger à Saint-Yves, madame.

Le sourire d'Isabelle avait quelque chose d'amer.

Mme de Kernavan resta un instant pensive ; puis d'une voix hésitante et tandis que sa main caressait les cheveux d'Isa, assise à ses pieds :

– Ma chère enfant, je vais te faire une petite observation. Il n'est pas d'usage qu'une jeune fille accepte plusieurs fois de suite le même danseur. surtout quand ce danseur est presque un inconnu.

Des roses pourpre couvrirent les joues d'Isa, et Mme de Kernavan poursuivit d'un accent plus ferme :

– Je tiens ici la place de ta mère, et je te parle comme je parlerais à Alix. Il est naturel que, n'ayant jamais été dans le monde, tu ignores certaines nuances qu'il est important d'observer. Tu me comprends, n'est-ce pas, ma fille ?

Le front brûlant d'Isa s'appuya sur les genoux de sa marraine ; elle n'eût pas pu la regarder à ce moment-là.

Dans l'après-midi, on se rendit à la jetée de Saint-Malo, où, du haut d'une sorte d'estrade, la société allait présider aux régates.

L'intérêt purement local de ces luttes s'effaçait devant le panorama qui leur servait de cadre. Le temps était magnifique ; la mer reflétait l'azur ensoleillé du ciel, et des traînées brillantes couraient sur sa surface unie, se heurtant aux roches et formant d'étranges jeux de lumière. Les voiles, qu'enflait une brise légère, ressemblaient à des ailes d'albatros rasant l'onde. Il y avait une poésie âpre et radieuse dans cette mise en scène

unique, dans cette immensité bleue, dans ces horizons infinis, et jusque dans cette vieille forteresse campée fièrement sur son roc aux flancs noirs.

Alix retrouva sur la jetée ses amies anglaises – fraîches fleurs de mai parées de cette beauté qui ne dure qu'un printemps. Isabelle était la favorite de ces jeunes *misses* aimables et rieuses ; sa gaieté s'épanouissait au contact de ces gaietés franches, et quand ses lèvres carminées découvraient leur écrin de perles, elle devenait si jolie que Mme de Kernavan se surprit à la regarder, comme la veille, avec un maternel orgueil.

Les invités de Mme Stephens se trouvaient là, et M. de Nortal avait manœuvré de façon à se rapprocher d'Isabelle.

– Mademoiselle, aurons-nous l'honneur de vous voir au Casino, demain ?

Cette voix, si rarement entendue jusqu'à ce jour, était déjà familière aux oreilles de la jeune fille.

– Au Casino ! répéta-t-elle un peu surprise.

– Mais oui ; une troupe venue de Versailles y joue alternativement la comédie et l'opéra-comique ; ce n'est pas mauvais, vraiment, pour la province. On danse, quand la toile est baissée. – Oserai-je vous prier de vouloir bien m'accorder la première valse, mademoiselle ?

Isa rougit ; ses yeux avaient rencontré ceux de Mme de Kernavan.

– Je ne pense pas que nous allions au Casino, fit-elle avec embarras.

– Oh ! mademoiselle, il est impossible de vous en dispenser, toute la société s'y rend pour encourager les efforts vraiment louables du directeur. Les lundis et les vendredis sont des jours fort brillants, je vous assure ; demandez plutôt à miss Stephens.

Margaret déclara la présence des deux sœurs indispensable à la réunion du lendemain ; et comme Isa semblait persuadée du contraire, on s'adressa en dernier ressort à la mère d'Alix.

– Je n'ai jamais conduit ma fille au spectacle, observa Mme de Kernavan, que ces instances ennuyaient fort.

– Oh ! la *Dame blanche*. et chantée par un ténor qui a un engagement à Paris !. Ne serait-ce pas une excellente occasion d'entendre de bonne musique ?

– Nous la saisisons aux cheveux, fit gaiement M. de Kernavan qui s'approchait. Je tiens à ce que Mlles de Saint-Yves ne gardent pas un

mauvais souvenir de leur trop court séjour à la maison.

Des applaudissements couvraient le nom du vainqueur des régates, et l'on quittait les banquettes pour le saluer tandis qu'il passait en triomphe au pied du phare. Amaury de Nortal s'inclina devant Isabelle, qui se levait comme les autres.

– Je m'estime heureux, dit-il à mi-voix, d'avoir gagné mon procès au tribunal de Mme de Kernavan.

Isa était trop ingénue pour mesurer la portée d'une phrase à l'inflexion de l'accent ; mais elle sentit que sa présence était désirée, et une joie vive traversa son cœur.

Le lendemain, elle passa une soirée délicieuse. Non loin de la place où elle était assise auprès d'Alix, Amaury se tenait debout, semblant concentrer toute son attention sur la scène ; mais Isa se savait observée et comprenait confusément que les aventures de Julien d'Avenel ne captivaient pas ce spectateur immobile.

En toute autre circonstance, le libretto un peu naïf eût paru d'un puissant intérêt à son inexpérience ; elle ne chercha même pas à en saisir le sens. La musique de Boïeldieu la berçait sur les douces vagues de l'harmonie, et tandis qu'autour d'elle on s'amusait franchement, Isa ne suivait la pièce que du regard : sa pensée errait ailleurs.

Le rideau venait de tomber, et des matelots du port, au costume plus pittoresque qu'élégant, se hâtèrent de ranger les chaises le long des murailles.. Mme de Kernavan ne put pas refuser de laisser danser la valse promise. Les jeunes gens, amis des Stephens, étaient là ; à la valse succéda un quadrille qui fut suivi par une polka et une mazurke. Une heure sonnait quand on quitta le Casino.

La calèche roulait vers Saint-Servan ; Isabelle, les yeux à demi fermés, continuait de rêver dans son coin, quand un nom jeté par Alix la fit soudain rougir.

– Et vous avez invité M. de Nortal pour mercredi, maman ?

– J'y fus obligée ; Mme Stephens m'en pria devant lui, après me l'avoir présenté comme l'ami de son fils.

– Mais nous ne danserons pas ?

– Oh ! non, ce sera une simple soirée de jeu.

- Aimes-tu les cartes, Isa ?
- Je n'en sais rien, fit la jeune fille qui n'avait entendu qu'à moitié.
- Au fait, tu n'as pas dû jouer beaucoup à Saint-Yves. Nous te donnerons une leçon demain, et tu sauras bientôt manier les cartes comme l'éventail.

Au nom de Saint-Yves un léger frémissement avait passé sur les traits d'Isa ; c'était la seconde fois qu'elle frémissait au souvenir de la mère si longtemps uniquement aimée.

V

Amaury de Nortal avait perdu son père et sa mère ; une sœur, deux nièces et une vieille cousine qui habitait le midi composaient à peu près toute sa famille.

Le lien fraternel qui l'attachait à Mme Marston se fortifiait de l'isolement dans lequel ils avaient tous deux grandi. Berthe de Nortal aimait tendrement ce compagnon de son enfance, et lorsque son mariage la fixa à Jersey, l'unique regret qu'elle accordât à la France fut celui qui s'incarnait dans la personne d'Amaury.

M. Marston mourut jeune, et sa veuve demeura dans l'île qui était la patrie de ses filles ; des intérêts de fortune l'y retenaient, et la situation errante de l'officier étant un obstacle à ce qu'elle se rapprochât de lui, elle se trouva aussi bien à Jersey qu'ailleurs. Elle y vivait au milieu du confort élégant dont l'avait entourée l'armateur anglais ; ses enfants égayaient son foyer un peu austère, et les visites de son cher lieutenant étaient ses plus douces joies.

Cette tendresse, appuyée sur la communauté des souvenirs et la sympathie des pensées, ne s'entachait de nul sentiment égoïste. Berthe, qui connaissait l'âme ardente et le cœur d'or de son frère, désirait vivement qu'il rencontrât une compagne digne d'apprécier une si loyale nature ; mais, à l'inverse de ce que maintes femmes eussent fait en pareil cas, elle ne tenta pas de découvrir elle-même cette future sœur, estimant que le choix délicat dont dépend le bonheur de la vie ne doit être fait que par l'intéressé.

Ce fut donc avec une satisfaction sincère, mêlée d'une vague inquiétude, qu'elle lut un soir la lettre suivante, apportée par le steamer de Saint-Malo :

Tu m'as souvent parlé, chère Berthe, de l'affection que ton cœur tient en réserve pour la femme à qui je donnerai mon nom ; le moment est venu où je vais faire appel à ces trésors aimants que je connais si bien. J'ai rencontré la jeune fille digne de devenir ta sœur, digne de prendre place au foyer sanctifié par notre mère ; quand tu verras Mlle Isabelle de Saint-Yves, tu comprendras que je la choisisse entre toutes, et que rien ne me coûte pour la conquérir.

Car c'est d'une conquête qu'il s'agit ; non la conquête de la fiancée – dans ses yeux innocents, j'ai cru lire un aveu timide – mais la conquête du consentement maternel. Quoique je n'aie pas l'honneur de connaître Mme de Saint-Yves, elle m'inspire un certain effroi. qui, d'ailleurs, raffermirait ma résolution plutôt que de l'affaiblir ; c'est une femme universellement respectée, mais peu aimée, et redoutée particulièrement de ses filles, sur lesquelles elle tait peser un joug de fer. Je te conterai cela de vive voix, car tu vas venir, n'est-ce pas, petite sœur ? Tu ne me laisseras pas sans appui et sans guide à ce moment décisif qui influera sur toute mon existence. Je te retiens un appartement à l'hôtel de France, et me trouverai jeudi au débarcadère pour te recevoir.

Tu vois si j'ai confiance en ton amitié ; crois à la mienne, non moins dévouée et non moins inébranlable.

AMAURY DE NORTAL. »

Mme Marston réfléchit un instant, sonna sa femme de chambre et lui ordonna de préparer une malle.

Amaury et Isabelle n'étaient pas absolument étrangers l'un à l'autre quand ils se rencontrèrent au bal de Mme Stephens. Comme la jeune fille l'avait dit à Mme de Kernavan, ils s'étaient vus plusieurs fois sur la plage, où les amies d'Alix, élevées d'ailleurs de la manière la plus sérieuse, jouissaient pourtant de cette liberté relative qu'autorisent les usages anglais. Ils s'étaient à peine parlé, mais le sentiment qui les attirait l'un vers l'autre se développait dans l'ombre, et le jour où une circonstance fortuite les réunit, cette sympathie prit un autre nom.

Avec sa candeur et son ignorance nuancée d'une teinte romanesque, Isabelle, selon toutes probabilités, devait accorder son attention à un homme qui ne la méritait pas, devenir la victime de ses illusions et se créer un avenir de désenchantements cruels.

Il arriva au contraire que celui auquel elle donnait si naïvement son cœur était digne de comprendre la valeur de ce don. L'amour d'Amaury se doubla dès le premier jour d'un respect rappelant celui des chevaliers pour leur *dame* ; il y avait quelque chose de chevaleresque dans ce caractère de soldat, un désintéressement, une noblesse qui n'appartiennent plus guère à notre époque : jusque dans ses fautes, Amaury devait être généreux.

Quand, le mercredi soir, M. de Nortal entra dans le petit salon où la famille de Kernavan recevait ses invités, Isa se sentit singulièrement calme. Quoique pas un mot ne lui eût encore révélé l'inclination d'Amaury, et bien qu'elle-même ne se rendît pas un compte exact de ses propres pensées, elle avait déjà traversé, à son insu, la période d'agitation et de doute qui obscurcit presque toujours l'aurore d'une affection vive.

On joua aux cartes, suivant le programme tracé par Alix ; le plaisir fut très modéré, Amaury et Isabelle seuls trouvèrent la partie charmante.

Mme Stephens, qui aimait la gaieté, plaignit cette jeunesse condamnée au repos et parla de musique. Le piano fut ouvert et quelques talents de quatrième ordre vinrent charmer les oreilles peu exigeantes des auditeurs.

– Vous ne nous chantez rien, Alix ? demanda la bonne Anglaise, qui prenait à tâche d'animer cette réunion languissante.

– Je suis enrhumée, madame, et d'ailleurs, mon peu de voix ne mérite pas qu'on l'écoute. Mais si vous entendiez Isabelle !. c'est un vrai rossignol.

Des instances pressantes environnèrent naturellement Isa qui, toute confuse, dirigea vers Mme de Kernavan un regard implorant son secours.

– Tu nous feras plaisir en nous chantant quelque chose, mon enfant. Y a-t-il une romance que tu connaisses dans la musique d'Alix ?

Isa feuilletait les albums d'une main nerveuse ; à part son institutrice et parfois Alix, elle n'avait jamais eu d'autre auditoire que les oiseaux de mer ou Annie – qui ne comptait pas.

– Je ne trouve rien, balbutia-t-elle en jetant à sa marraine un second regard de détresse.

– Ah ! voici le duo de *Mireille* ; tu le connais parfaitement, , Isa ; Mlle Bontemps faisait la partie du ténor, et tu chanta la tienne d’une manière exquise.

– Mais je ne peux pas la dire seule.

– Monsieur de Nortal, ne vous ai-je pas entendu dernièrement chanter un air de *Mireille*, un duo ?

– C’était précisément celui-ci, miss Stephens.

– Eh bien, si vous êtes aimable, vous allez le redire avec Mlle de Saint-Yves.

Isabelle devint pourpre ; mais déjà Annie, assise devant le piano, recevait les indications d’Amaury pour les détails de l’accompagnement. Sans qu’elle sût qui l’y avait amenée, la jeune fille se trouva debout près de sa sœur, dont les doigts fins plaquaient les premiers accords, tandis qu’à la gauche du piano un profil pâle et aristocratique se détachait sur la draperie bleue.

Il y a quelque chose d’indéfinissable et de troublant dans ces phrases musicales qui expriment ce que l’on n’oserait dire, et peignent, par l’harmonie mieux que par les paroles, des sentiments auxquels le public croit l’artiste étranger. Le timbre frais d’Isa vibrat en notes cristallines, la voix chaude et souple d’Amaury se fondait en accents passionnés : c’était un serment proclamé bien haut, et ratifié tout bas par des cœurs qui devaient y être fidèles.

Les notes finales s’éteignirent, et de nouveau Isa se sentit très calme ; les yeux noirs du chanteur s’étaient levés sur elle, tandis qu’il disait *merci* de sa voix émue et profonde : ce regard lui révélait l’amour d’Amaury.

Quand le dernier invité franchit le seuil du salon, Alix poussa un soupir de satisfaction intime :

– Enfin !. jamais soirée ne me parut plus longue ; maman, qui sait si bien nous animer d’ordinaire, ne semblait pas voir nos airs languissants.

A cette réflexion, faite *in petto* bien entendu, en répondait une autre absolument contraire.

– La charmante soirée ! pensait Isa ; je voudrais savoir s’il m’arrivera jamais d’en passer une semblable.

Et un léger voile de tristesse se répandait sur son joli front ; ce ne fut qu'un nuage. Le rayon joyeux qui le chassa soudain illumina les traits de la jeune fille.

– Geoffroy !

A la porte du salon apparaissait un grand jeune homme dont la ressemblance avec Isa était frappante.

– Que n'êtes-vous venu plus tôt, mon cher Geoffroy ! fit le père d'Alix d'un ton cordial.

– Je suis ici depuis deux heures, mais, franchement, je ne pouvais pas me présenter dans mon costume de chasse ; j'ai dû attendre, pour me produire, que votre dernier invité fût parti.

– Quand es-tu arrivé à Saint-Yves ?

– Aujourd'hui ; et je viens vous annoncer, petites sœurs, que demain matin je vous emmène.

– Déjà à !

L'exclamation, partie de quatre bouches féminines, arracha au frère d'Annie un sourire à la fois un peu triste et légèrement railleur.

– Oui, déjà. Vous avez eu huit jours de vacances ; n'est-ce pas beaucoup pour vous, mesdemoiselles ?

– Il est inutile que vous reveniez demain, Geoffroy ; je ramènerai moi-même ces enfants à votre mère.

– Pardonnez-moi, madame ; mais l'ordre de Mme de Saint-Yves est formel ; je dois être ici à neuf heures précises.

Quand Geoffroy disait avec une certaine intonation : « Mme de Saint-Yves », la mère d'Alix se sentait toujours froid au cœur.

– Eh bien, conclut-elle, nous ferons la route ensemble.

Geoffroy s'inclina et reprit bientôt la route du manoir.

Pourquoi le front d'Alix s'était-il éclairé tandis que celui d'Isa se couvrait d'un nouveau nuage ?

Quand les jeunes filles s'endormirent ce soir-là, une larme tremblait aux cils d'Isabelle, et Mlle de Kernavan, souriant à un rêve, se disait, avec l'inconséquence de son âge, que rarement journée lui avait apporté tant de plaisir.

VI

– Maman, ne prendrons-nous pas Annie et Isa pour aller aux courses ?

– J’hésite à le faire, Alix.

– Pourquoi donc, chère mère ? Elles sont si heureuses d’avoir une petite distraction. et elles en ont si peu !

– C’est précisément pour cela ; je crains que le contraste ne leur rende la vie plus triste, lorsque, après une course au dehors, elles retrouvent cette atmosphère.

– De plomb. Oh ! oui, c’est bien un manteau de plomb qui tombe sur les épaules quand on entre dans ce hall humide. Maman, est-ce que Mme de Saint-Yves n’aimerait pas ses filles ?

– Qu’est-ce qui te suggère cette vilaine idée, enfant ?

– Elle ne vous ressemble pas, chère mère, et la vie de mes pauvres amies est bien différente de la mienne.

Et la bonne Alix, émue au souvenir des deux sœurs, appuya sa tête câline et suppliante sur l’épaule maternelle.

Mme de Kernavan mit un lourd baiser sur ce front qui était son horizon, sa joie. Ah ! qu’il eût été salulaire à Isabelle d’être embrassée ainsi !

– Nous passerons à Saint-Yves, n’est-ce pas, maman ?

– Oui, ma chérie, répondit la mère dans un soupir.

Mme de Kernavan était une gardienne trop attentive du trésor confié à ses soins pour n’avoir pas remarqué l’attrait qui inclinait Amaury vers Isabelle ; elle s’en réjouissait et s’en affligeait en même temps. Les renseignements discrets que depuis quelques jours elle prenait sur le jeune homme lui apprenaient que c’était une noble nature, un de ces cœurs rares qui protestent contre la bassesse des sentiments modernes. Si Amaury de Nortol lui eût demandé Alix, elle la lui aurait accordée ; souhaiter ce mariage, c’était donc souhaiter le bonheur d’Isabelle.

Mais Mme de Saint-Yves !. voilà le point noir vaguement redouté, le nuage menaçant d’obscurcir l’aube radieuse qui se levait sur ces jeunes

vies ; sans pouvoir préciser ses craintes, la marraine pressentait instinctivement que les obstacles viendraient de ce côté-là.

Les deux sœurs étaient dans leur chambre, au premier étage, quand la calèche bleue s'arrêta devant la Roche d'Enfer.

Annie appela Isa et descendit rapidement les degrés de pierre dont nul tapis ne voilait l'antiquité. Isabelle ne la suivit pas, et il fallut que les jeunes filles vinssent la trouver chez elle.

Ses yeux étaient légèrement rougis, et un mouchoir mouillé reposait sur la toilette, près d'un bassin d'eau fraîche.

– Tu pleurais, Isa ?

– Je m'ennuyais, fit la sœur d'Annie en baissant la tête comme un enfant coupable.

– Allons, nous venons à propos pour te distraire. Mets vite ta toilette de sortie ; ta mère permet que nous t'emmenions aux courses.

En deux minutes la transformation fut accomplie, et Isabelle, plus rose que sa robe de percale, descendit avec ses compagnes.

– Vous me les gêtez, dit Mme de Saint-Yves, qui était presque aimable ce jour-là. J'espère que vous ne prendrez pas la peine de les ramener ; elles reviendront avec leur frère.

– Ah ! Geoffroy sera aux courses ?

– Il est parti après le déjeuner.

– Georgine, je vais vous demander d'être tout à fait bonne : laissez-moi ces enfants à dîner, je n'ai personne ce soir.

– Gardez-les, ma chère, mais ne leur inculquez pas des goûts trop mondains. Depuis quelques jours Isabelle s'occupe singulièrement de sa toilette.

Le regard qui tomba sur la percale rose était redevenu sévère, et la jeune fille exécuta une manœuvre adroite pour s'abriter derrière Annie.

Quelle imprudence de paraître au salon avec ce médaillon de forme ancienne, mais élégante, trouvé dans une chiffonnière rarement ouverte ! Jamais un bijou n'avait brillé aux poignets ni au corsage des deux sœurs.

Mme de Kernavan était partie avec sa belle jeunesse, et le salon rentrait dans l'ombre qu'un rayon de vie avait dissipée un instant.

– Quand Isabelle disparaît, il me semble que le soleil se voile, soupira Mlle Yolaine, à qui ses lectures inspiraient le goût des métaphores.

– Isabelle devient fort jolie ; son nom et sa beauté lui tiendront lieu de dot. Il faut vous habituer à l'idée de son départ, ma cousine, car je compte la marier bientôt.

Cette tranquille observation tomba comme un bloc de glace sur le cœur de la vieille demoiselle.

Le champ de courses dans lequel allaient lutter les *sportmen* bretons offrait un aspect singulièrement pacifique ; l'économie avait présidé à son aménagement, et, au centre de la piste, navets et pommes de terre s'épanouissaient dans un pittoresque désordre.

Il y avait une tribune pourtant, et les propriétaires de chevaux se promenaient au pesage tout comme à Longchamps ou à Auteuil. Mais là encore le parfum de terroir assaisonnait ce plaisir cosmopolite ; on voyait de grosses fermières aux mains rouges, à l'œil éveillé, adresser les derniers conseils aux garçons de ferme qui allaient enfourcher l'espoir de l'écurie : ni l'homme ni sa monture ne rappelaient exactement leurs congénères parisiens.

C'était d'ailleurs la première fois, ou peu s'en fallait, que Saint-Malo s'accordait le luxe de ce spectacle, et il y avait évidemment un progrès sensible sur les traditionnelles courses d'ânes de Paramé.

Geoffroy de Saint-Yves, qu'amusaient beaucoup cette couleur locale, se livrait à la moins charitable des hilarités chaque fois qu'un jockey s'étalait sur la terre friable ; à la fin de la séance, il fut pris de remords en apprenant que ces chutes réitérées avaient eu les plus tristes conséquences, malgré le tapis végétal qui eût dû amortir les chocs.

Pendant que la jeunesse riait et applaudissait les vainqueurs, Mme de Kernavan causait avec une jeune femme qu'on venait de lui présenter.

Mme Marston plut dès l'abord à la mère d'Alix. C'était une nature toute méridionale, gracieuse et vive ; la ressemblance entre le frère et la sœur résidait plutôt dans les traits que dans l'expression : une gaieté pleine d'entrain brillait sur le front de Berthe, tandis que le sourire même d'Amaury restait rêveur. Tous deux avaient d'ailleurs la même finesse de

type, les mêmes yeux noirs, la même voix pénétrante, et ce charme sympathique qui agit puissamment sur les cœurs.

Mme Marston n'eut pas l'occasion d'échanger un mot avec Isabelle ; mais son regard ne la quittait guère, et quand la jeune femme prit le bras d'Amaury, au départ :

– Je comprends et approuve ton choix, fit elle, mais les détails que j'ai recueillis sur Mme de Saint-Yves m'effrayent, je l'avoue.

– Tu m'approuves ? C'est tout ce que je veux savoir ; il va sans dire que tu m'aides.

– Sans doute, sourit Berthe ; mais tu sais, je ne puis rester longtemps à Saint-Malo.

– Aussi faut-il mettre à profit ton séjour. Quand te fais-tu présenter à Mme de Saint-Yves ?

Cette fois, Berthe rit franchement en regardant Amaury avec malice.

– C'est là tout ce que tu allègues pour me retenir auprès de toi ?

– Je crains de t'imposer un sacrifice, murmura-t-il un peu confus.

– Allons, il n'est pas besoin de cérémonies entre nous. Je tenterai donc de pénétrer dans la forteresse ; mais, ajouta-t-elle plus sérieusement, sois bien certain que ce que je vais faire pour toi, je ne le ferais pour nul autre au monde.

L'après-midi avait été charmante pour les jeunes filles ; le dîner fut gai, cordial, comme l'étaient toujours les réunions de famille sous le toit hospitalier des Kernavan. Isa seule restait distraite, sérieuse ; quand on vint annoncer que la voiture attendait « ces demoiselles », elle parut sortir d'un rêve.

– A bientôt, lui dit Alix entre deux caresses.

– A bientôt, répéta-t-elle machinalement.

Et elle prit place, toujours songeuse, dans la calèche découverte qui allait la ramener au manoir.

La route suivait la grève ; la soirée était splendide et les étoiles tremblaient dans les vagues endormies.

– Tu sembles fatiguée, Annie, fit affectueusement Geoffroy.

– J'ai eu la migraine toute la journée.

– Veux-tu marcher un peu ? Le mouvement te fera du bien.

Oh Oh ! oui.

– Tu restes en voiture, n'est-ce pas, Isabelle ?

Le frère et la sœur descendirent, et la calèche se remit lentement en marche, berçant Isabelle dont le regard se perdait dans les profondeurs lumineuses du ciel.

Annie avait passé son bras sous celui de Geoffroy, et tous deux cheminèrent quelque temps en silence sur le sable fin et brillant qu'argentait un rayon de lune.

– A quoi penses-tu ? sourit doucement Annie en regardant son frère.

– A Isa. Ne t'es-tu aperçue de rien, Annie ?

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que de Nortal aime notre sœur.

Les yeux candides qui se fixaient sur Geoffroy exprimaient une telle surprise, que le jeune homme se prit à rire.

– Eh bien ! qu'a donc de si surprenant cette nouvelle. qui, au surplus, n'en devrait pas être une pour toi ?

– Je n'ai jamais eu cette idée, fit Annie toute confuse.

– Tu peux m'en croire, il ne tardera pas à la demander en mariage. Je sais qu'il ne dépend que de lui-même, et il est sérieusement épris.

– Geoffroy – et le visage d'Annie refléta une soudaine inquiétude – que dira notre mère ?

Le mouvement d'épaules qui répondit à cette question timide était assez énigmatique.

– Je puis te renseigner au moins sur ce que dira Isabelle, puisque ta perspicacité a besoin de mes lumières. Si l'on consulte Isa, ce mariage aura lieu.

Annie courba la tête. Elle souhaitait vivement le bonheur de sa cadette, mais il était dur d'apprendre que son enfant chérie avait un secret pour elle.

– J'en eus la première pensée à Saint-Servan, le soir où, du jardin où je me promenais, je les entendis chanter *Mireille*. Je connaissais un peu de Nortal, et je l'ai rencontré souvent depuis quinze jours ; c'est un brave cœur, je crois qu'il la rendrait heureuse.

Annie remarqua que son frère employait le conditionnel – un conditionnel hésitant au lieu du futur ; mais son cœur était trop plein pour

qu'elle parlât.

– Moi aussi, je songe à me marier, continua Geoffroy d'une voix plus basse.

Les yeux humides d'Annie trahirent un étonnement croissant, intense : son genre de vie, en développant ses facultés sérieuses, lui laissait l'inexpérience de ses quinze ans.

– Allons, je vois que tu ne t'entends pas à deviner les énigmes, et je ne mettrai pas ta patience à une plus longue épreuve. Je désire épouser Alix de Kernavan.

Les traits d'Annie s'éclairèrent d'un joyeux sourire.

– Alix ! Oh ! tu as raison, cher Geoffroy, c'est la compagne qu'il te faut. Elle est si douce, si intelligente, si pieuse !

– Oui, et quels que soient nos écarts d'imagination, nous en revenons toujours à ce point fondamental. Une femme pieuse est deux fois plus aimable et plus aimante aussi. Tous mes projets d'avenir se concentrent sur Alix. Toi, qui es son intime, peux-tu me dire si j'ai raison d'espérer ?

Le sourire un peu tremblant d'Annie flotta de nouveau sur ses lèvres roses.

– Alix paraît toujours aise d'entendre ton éloge, et, une fois, elle te défendit presque chaleureusement.

– Contre ma mère ?

– Oh ! elle n'aurait pas osé, fit la jeune fille frissonnante à cette pensée audacieuse ; c'était Isa qui te reprochait je ne sais quelle folie., en plaisantant, bien entendu.

– Et à mon tour je te demande : Que dira Mme de Saint-Yves ?

– Je ne sais pas, fit Annie dans un souffle – son bras avait tressailli sous celui de Geoffroy.

– Mme de Kernavan est son amie ; je ne vois pas quelle objection.

Et cependant, l'hésitation même de son accent trahissait son inquiétude.

– Annie, reprit-il d'un ton altéré, la vie de Paris n'est pas bonne pour les jeunes gens ; les tentations s'y rencontrent à chaque pas, sous mille formes ; résister est difficile quand on est seul. Il me semble que si j'avais près de moi un ange gardien, le sentier deviendrait plus facile à suivre.

– J'aime à t'entendre parler ainsi, murmura la jeune fille émue.

– Tu es ma meilleure amie, Annette ; avec toi, je pense tout haut, tandis qu’avec ma mère. Tu ne saurais comprendre à quel point la solitude est funeste pour certaines natures, qui gardent, en dépit de tout, l’instinct du beau et la notion du bien.

– Alix répondra à ton affection, j’en suis sûre, et vous serez heureux ensemble.

– Prie pour nous, toi qui es une sainte, fit-il de sa voix basse et profonde.

Annie rayonnait ; jamais son frère n’avait paru si sérieux, si disposé au bien, si résolu à remplir les grands devoirs de l’existence. Et, dans l’effusion de sa fraternelle sympathie, elle oubliait, la pauvre fille, qu’aucun de ces jeunes bonheurs qui se préparaient ne serait son bonheur à elle.

– Et toi, ma sœur, la vie ne te pèse-t-elle pas dans ce désert qu’on appelle Saint-Yves ?

– Non, j’y suis faite., et, d’ailleurs, j’ai Isabelle.

– Elle est de trois ans ta cadette ; puis, son caractère peu expansif ne doit pas t’offrir les ressources d’intimité dont tu aurais besoin. N’as-tu jamais pensé que tu pourrais avoir une autre destinée ?

– Si, murmura-t-elle en rougissant un peu ; mais j’ai pensé aussi que la vie ne se compose pas uniquement de joies, de joies personnelles, surtout. Les miennes seront le reflet des vôtres. Toi et Isa vous serez parmi les heureux de ce monde, s’il plaît à Dieu ; moi, je vieillirai près de maman, et je deviendrai une nouvelle tante Yolaine.

– Quelle perspective ! ne put s’empêcher d’articuler Geoffroy.

Il avait parlé entre ses dents et fut bien aise de n’avoir pas été entendu. Il savait qu’Annie ne voulait pas être plainte, lorsque la compassion qu’on lui témoignait impliquait un blâme à l’adresse de quelqu’un des siens.

Il y avait un contraste frappant entre ce frère et cette sœur, et pourtant, malgré la dissemblance des traits, un étranger eût démêlé dans leurs physionomies ce qu’on appelle « l’air de famille. » Le teint mat d’Annie, ses cheveux châtain foncé, ses yeux bruns et calmes ne rappelaient en rien la brillante complexion, les cheveux et les yeux de Geoffroy qui, de même qu’Isabelle, reproduisait le type pur des Saint-Yves. Mais la grâce du sourire leur était commune à tous trois, et leurs regards, différents de nuances, prenaient parfois la même expression fière et tendre. Un point de

ressemblance, tout insaisissable qu'il soit, existe généralement entre ceux qu'unit un lien très proche et qui vécurent longtemps de la même vie.

Geoffroy et Annie restaient silencieux, l'un s'absorbant dans ses pensées, l'autre dans la contemplation de la grande mer toute moirée d'argent et lumineuse comme le ciel.

Il régnait un calme mystérieux sous cette voûte qui s'inclinait à l'horizon, baignée de clartés douces et de vapeurs transparentes ; les phares brillaient, accrochés à la pointe des rocs, et leurs lueurs vives vacillaient dans l'onde. Le recueillement enveloppait l'âme rêveuse ; les pas s'étouffaient sur le sable, les voix humaines se taisaient, pour ne pas troubler l'harmonie du soir. On sentait qu'un accent plus solennel que celui des hommes s'élevait avec ce souffle qui a passé sur un océan, avec ce murmure sans trêve : la grande voix qui vient de Dieu et nous parle de l'infini.

La voiture s'était arrêtée.

– Etes-vous disposés à marcher jusqu'à Saint-Yves ? cria gaiement Isa qui, sans doute, ne subissait pas au même degré le charme de cette soirée paisible

Geoffroy et Annie rej oignirent la voiture ; déjà la Roche-d'Enfer se dessinait au loin, fière et superbe, entre la mer frangée d'écume et les vaporeuses constellations de la *Voie lactée*.

VII

– Ma chère, merci pour la peine que vous avez bien voulu prendre, mais je ne donnerai pas suite à ce proj et.

Cependant, Georgine.

– Je vous suis reconnaissante de votre intérêt pour Isabelle, continua un peu sèchement Mme de Saint-Yves ; mais, je vous le répète, c'est irréalisable.

La mère d'Isa et celle d'Alix étaient assises dans le petit salon de Saint-Servan. La fenêtre ouverte laissait entrer les vagues parfums des fleurs d'automne, et Mme de Kernavan aspira longuement ces douces senteurs qui

flottaient dans l'air – peut-être voulait-elle renouveler ses forces pour la lutte.

– Georgine, reprit-elle d'un ton grave, vous me pardonnerez d'insister : je suis la marraine d'Isabelle, sa seconde mère. Je m'incline devant vos droits, qui priment tous les autres ; vous respecterez le lien sacré auquel je fais allusion et la tendresse qui me porte à confondre nos trois filles dans une même pensée. Votre décision me paraît bien rapide. Vous n'avez même pas vu ce jeune homme.

– Il est inutile que je le voie ; je sais que sa fortune n'est pas en rapport avec l'ambition qu'il témoigne.

– L'argent ne constitue pas le bonheur.

– Vous me connaissez assez pour savoir que je dédaigne sa valeur vénale, et les satisfactions niaises ou grossières qu'il procure. Mais il est des noms qui doivent être soutenus avec éclat, et l'argent seul, hélas ! peut les soutenir ou les relever.

– Que vous fassiez ce raisonnement pour Geoffroy, je le comprends, à la rigueur, mais Isabelle !.

– Je vous l'ai déjà dit, Isabelle fera un mariage conforme à son rang ; dans nos familles, les femmes sont tenues de respecter leur nom autant que le respectent leurs frères.

– M. de Nortal est noble !

– Petite noblesse du Midi. grade inférieur. revenus insuffisants ! Je vous le répète, Marie, je lui refuse ma fille.

– Mais il l'aime !

– Que m'importe ?

– Et si votre fille l'aimait ?

Les yeux clairs prirent une expression railleuse.

– Déjà ? Ce serait bien prompt, ma chère.

– Georgine, qu'eussiez-vous dit si votre mère avait répondu à M. de Saint-Yves ce que vous me chargez de transmettre à M. de Nortal ?

Une lueur émue traversa le visage impassible ; mais ce ne fut qu'un éclair.

– Je me serais soumise comme Isabelle se soumettra.

– Georgine, pardonnez-moi ce que je vais vous dire ; je joue votre amitié, mais si je la perds, vous me rendrez au moins cette justice que j’aurai sincèrement aimé vos filles. Je crains que vous vous repentiez plus tard de ce que vous faites si. si légèrement aujourd’hui.

– Qu’entendez-vous par là ?

– Annie et Isabelle ont pour vous une profonde tendresse. une tendresse qui m’étonne, je l’avoue.

Sans la flamme qui monta au visage de Mme de Saint-Yves, on eût pu croire qu’elle n’entendait point.

– Et pourtant, quoi de plus naturel que le lien qui lie l’enfant à sa mère ? Mais quand ce sentiment fut refoulé dès le principe, quand on ne négligea rien pour l’étouffer, n’est-il pas surprenant, après tout, qu’il soit assez vivace pour exister encore ?

– Eu sorte que vous vous établissez juge entre mes enfants et moi. et que vous me condamnez ?

– Je ne vous condamne pas, mais je ne puis vous absoudre, fit Mme de Kernavan avec une froideur égale à la froideur qui pesait sur elle.

– Savez-vous, Marie, que beaucoup de femmes se brouilleraient après une telle conversation ?

– Je le sais, Georgine ; je vous l’ai dit, je risque votre amitié pour celle de vos filles, qui n’ont plus de père.

Une seconde fois, les traits de la veuve s’altérèrent t, et son regard s’adoucit.

– Vous êtes une digne femme, Marie, et je vous reste reconnaissante, en dépit de tout. J’éprouve un chagrin réel à *vous* refuser cette demande en mariage, croyez-moi.

Mme de Kernavan soupira ; elle avait fait son possible et au delà ; vaincue, il fallait qu’elle abandonnât la lice.

– Je ne veux pas vous prendre en traître, Georgine. Mme Marston, la sœur de M. de Nortal, désire beaucoup vous voir, et je lui ai dit qu’elle vous trouverait chez moi cette après-midi.

– Me voici prévenue ; puisque cette dame désire me voir, je lui accorderai volontiers ce plaisir.

– Pauvre Isabelle ! pensa la marraine.

La sonnette venait d'être agitée nerveusement et la porte du salon s'ouvrit bientôt, livrant passage à un flot de gaze noire qui encadrait une beauté souriante.

– Mme Marston. Mme de Saint-Yves, balbutia la maîtresse de la maison, qui sentait son sang-froid faiblir.

On salua de part et d'autre. Si Mme de Kernavan n'avait eu les yeux troublés par son émotion, elle aurait vu trembler dans leurs gants de Suède les petites mains de la jeune femme.

La conversation s'engagea banale, entrecoupée de silences embarrassants. Mme de Kernavan ne savait quelle direction lui imprimer ; elle désirait et craignait à la fois que l'entretien prît un tour intime.

– Je ne vois pas Mlles de Saint-Yves, fit enfin Mme Marston avec la sensation que dut éprouver Fernand Cortès en brûlant ses vaisseaux.

– Mlles de Saint-Yves sont restées chez moi ; elles en sortent peu et en sortiront encore moins à l'avenir.

Le ton était très calme, mais il y avait quelque chose de si provoquant dans les paroles, que Mme de Kernavan se sentit rougir.

Mme Marston n'était pas femme à dévorer une insulte.

– Je pense que la maison maternelle, quelque douce qu'elle soit, ne saurait suffire toujours aux jeunes filles, pas plus qu'elle n'a suffi aux mères, dit-elle avec une légère ironie.

– Les filles bien élevées attendent que le choix de leurs parents dicte le leur, et je vous assure, madame, que Mlles de Saint-Yves ne manqueront pas à ce devoir.

La mère d'Isabelle s'était levée, avait salué profondément et quitté le salon avant que les deux femmes fussent remises de l'émotion qui les agitaient à divers titres.

La bonne Mme de Kernavan leva vers Berthe ses yeux désolés.

– Vous le voyez, je n'ai rien pu obtenir.

– L'insolence de Mme de Saint-Yves retombe sur elle ; je l'excuse en votre faveur, madame, et vous reste profondément reconnaissante du bienveillant appui prêté à mon pauvre frère.

– Je souffre pour lui et pour Isabelle ; ils auraient été si heureux !

– Mon frère aime Mlle de Saint-Yves ; tant qu'elle-sera libre, il ne renoncera pas à elle.

– Hélas ! vous ne connaissez pas l'inflexibilité de ce caractère.

– J'ai de bonnes raisons pour la soupçonner ; mais je vous le répète, madame, le refus de Mme de Saint-Yves ne découragera pas plus mon frère que son dédain ne saurait nous atteindre.

Elles se séparèrent les larmes aux yeux ; une sympathie véritable naissait de leur pitié pour Isabelle de Saint-Yves.

Refusant la voiture qui l'attendait, Mme de Saint-Yves avait repris à pied le chemin du manoir et les vibrations argentines de l'Angelus s'éteignaient au loin, quand elle entra dans le hall assombri.

Geoffroy vint à sa rencontre, une large enveloppe cachetée de rouge à la main.

– Ma nomination pour Bruxelles ! fit-il d'un ton de triomphe.

– Bien, mon fils, quand partez-vous ?

– On me rappelle sur l'heure.

– Vous prendrez le train de 6 heures 30, demain matin. Vous êtes-vous occupé de votre malle ?

Cette façon pratique de considérer sa nomination jeta une douche sur l'enthousiasme de Geoffroy.

– J'aurais voulu adresser mes adieux à la famille Kernavan, dit-il d'une voix un peu hésitante.

– Je ne désire pas que vous alliez ce soir à Saint-Servan.

Le ton ne demandait pas de réplique, et, malgré ses vingt-trois ans, le jeune homme était plié à obéir. Le repas fut plus morne que de coutume ; Mme de Saint-Yves restait silencieuse, Geoffroy réfléchissait, Mlle Yolaine pensait à son dernier roman, et les jeunes filles regrettaient leur frère.

Quand on quitta la table, Geoffroy se rapprocha de la veuve.

– Je voudrais vous parler, ma mère.

Elle le regarda un peu surprise, prit un flambeau dit brièvement :

– A la bibliothèque !

Tous deux disparurent, et la porte se referma sans bruit.

La bibliothèque était une pièce octogone située dans la tour du Nord. Mme de Saint-Yves y passait plusieurs heures chaque jour avec ses livres de

comptes. et peut-être avec ses souvenirs, dont il n'était le confident.

Il y régnait je ne sais quel parfum de vétusté, je sais quelle atmosphère solennelle qui glaçait toute pensée joyeuse.

Des rayons chargés de livres anciens garnissaient en partie les murs lambrissés, et alternaient avec des armures dont l'acier jeta des étincelle ! bizarres sous les lueurs du flambeau que Mme de Saint-Yves posait sur la table.

– Je vous écoute, fit-elle en s'asseyant dans son fauteuil et en appuyant sa tête contre le dossier du chêne qui portait des armoiries sculptées.

Geoffroy resta debout ; l'agitation qui altérait sa voix mettait une pâleur inusitée à son front, et son regard ne chercha pas celui de sa mère, tandis qu'il dépeignait en termes émus la vivacité de son espoir

Mme de Saint-Yves l'écouta en silence ; quand eut fini de parler, elle leva sur lui ses yeux froids.

– Est-ce un consentement que vous demandez

– Oui, ma mère, un consentement et une ap probation.

– Je vous refuse l'un et l'autre ; vous êtes un enfant, qui ne savez pas encore ce que vous voulez

– J'aime Alix comme je n'aimerai nulle autre femme.

– On en dit toujours autant à votre âge.

Et son sourire moqueur était celui qui avait accueilli l'hypothèse de l'amour d'Isabelle.

– Ma mère, ne refusez pas de m'entendre, ne traitez pas mon affection d'enfantillage ; elle est plus sérieuse que vous ne pensez.

– Je vous écoute, Geoffroy.

– Vous m'avez mis en garde contre les tentations que je devais rencontrer sur ma route. Je les connais et sais que, pour certaines natures, elles sont terribles. La pure tendresse d'une jeune fille est en même temps une sauvegarde et une joie profonde. Ma carrière me paraît mille fois plus attrayant si je travaillais pour d'autres que pour moi.

– Vous travaillez pour l'honneur de votre nom.

– Cela ne saurait me suffire. Du moins, ajouta-t-il en voyant le froncement de sourcil maternel, le nom et la femme qui le porterait avec moi ne feraient qu'un dans ma pensée.

– Eh bien, si vous tenez à vous marier si tôt, je vous chercherai une compagne digne de vous. Cherchez vous-même à Bruxelles, dans la société diplomatique.

– Ma mère, j’ai eu l’honneur de vous dire que Mlle de Kernavan a fixé mon choix.

– Votre choix ? Depuis quand mes enfants s’arrogent-ils le droit d’avoir une volonté différente de la mienne ?

Geoffroy baissa la tête.

– Alix est l’amie de mes sœurs ; comment peut-elle vous déplaire à ce point, ma mère ?

– Elle ne me déplaît pas, et si sa dot était convenable, je consentirais volontiers à votre union. J’ai déjà eu l’occasion de le dire aujourd’hui : je dédaigne l’argent pour mon compte personnel, mais je le sais utile, et j’estime ceux qui en font un noble usage. C’est le nerf de l’action, l’agent de toutes les grandes choses. Vous soutiendrez l’honneur de votre maison dans la carrière que vous avez embrassée, et vous relèverez sa fortune par votre mariage.

– Mais une autre femme ne me donnera pas le bonheur que j’ai rêvé !

– Mon fils, il est toujours imprudent de rêver ; mais, à votre âge, les songes se dissipent vite. Alix, toute charmante qu’elle est, j’en conviens, vous rendrait peut-être très malheureux ; dans tous les cas, elle vous laisserait pauvre. La fortune des de Kernavan est médiocre : on peut avoir une voiture ici à peu de frais.

– Je n’ai jamais pensé à la dot d’Alix.

– Et, en cela, vous avez eu grand tort ; l’aîné d’une famille comme la vôtre ne doit jamais oublier la dignité de sa race.

– Me permettez-vous de garder quelque espoir ?

– C’en est assez – et la veuve, se levant, reprit le flambeau qui fit de nouveau scintiller les armures. – En ce lieu, plus que partout ailleurs, vous devriez penser à vos ancêtres.

Elle sortit d’un pas ferme, sans se retourner, et Geoffroy la suivit en silence, sentant comme un écroulement dans son cœur.

Cette femme, qui aimait son fils pourtant, ne comprit pas que, par sa faute à elle, une âme faible était mise en péril ; elle ne prévit pas le naufrage

prêt à engloutir des résolutions qui devenaient fragiles ; elle n'eut pas la pensée qu'en interdisant à Geoffroy une alliance modeste, mais pleinement honorable, elle le livrait à la merci de tous les déshonneurs.

VIII

La mer se soulève en montagnes liquides qui battent les falaises avec fureur et jettent au loin la poussière de leur écume. L'hiver règne, les tempêtes se déchaînent, et parfois les vagues, balayant le *Sillon*, font un îlot de la cité malouine.

Au milieu de ces ouragans dont rien n'abrite la ville, on ne s'amuse guère à Saint-Malo. Pourtant, on danse parfois le soir, dans ces vieilles maisons sombres construites par d'heureux armateurs ou des pêcheurs de morue enrichis, et des *thés* réunissent l'élite de cette société restreinte, à laquelle la jeunesse anglaise apporte son élément de gaieté et d'humour.

L'existence est donc supportable dans les deux villes qui, en dépit d'une rivalité féroce, n'en font qu'une sur le terrain du plaisir. A Saint-Yves, elle s'enveloppe d'une telle monotonie, elle distille l'ennui à si haute dose, que la pauvre Isabelle se sent parfois lasse à en mourir.

Sa mère ne lui a pas parlé de M. de Nortal, et elle ignore qu'il l'a demandée en mariage. Elle ne l'a pas revu ; Mme de Kernavan n'ose plus venir chercher les jeunes filles, et la mauvaise saison est un prétexte plausible au ralentissement des relations entre Saint-Servan et le manoir.

L'esprit d'Isa, développé dans le silence et la solitude, n'a cependant pas encore acquis cette maturité qui trempe pour les orages de la vie. Chez elle, l'imagination a des ailes, le cœur prime naturellement la raison. Elle sait qu'elle aime Amaury, elle croit à la réciprocité de cet amour avec une ferveur d'autant plus grande que son inexpérience est plus complète, — moins confiante, elle connaîtrait des angoisses que sa candeur lui épargne. Mais, contre la désespérance qu'éveille le sentiment confus des obstacles à franchir, elle ne trouve d'autre refuge que le rêve. ce rêve si funeste aux natures qui concentrent leur mal.

Annie voit pâlir sa sœur et souffre de sa souffrance, en imitant sa réserve. Un mélange de timidité instinctive et de chagrin à la pensée qu'on dédaigne sa sympathie retient sur ses lèvres les paroles qui seraient un baume pour l'âme blessée ; Elle sent qu'Isabelle est malheureuse, que Geoffroy garde une amertume au cœur, qu'elle-même est sevrée de toute joie ; et elle se soumet, prie pour les siens, aime sincèrement sa mère et demande à Dieu la résignation à la place du bonheur.

Les promenades des deux jeunes filles n'ont d'autre but que le bourg, où leur père repose dans un caveau de l'église, et quelques chaumines où la bonne Annie aime à porter des secours. Elles ne vont jamais seules à N., mais quand leur course ne doit les conduire qu'à peu de distance du jardin, il leur arrive de sortir sans être accompagnées. Le pays d'alentour est un désert habité exclusivement par quelques pêcheurs, et, en dépit de la sévérité qu'elle étend à toutes choses, Mme de Saint-Yves ne se soustrait pas absolument à l'influence des coutumes anglaises, introduites par la colonie britannique.

Un matin, les deux sœurs étaient allées voir un petit enfant malade, favori gâté par Isabelle, et que les suites d'une chute retenaient au lit. Si Mme de Saint-Yves refusait à peu près toute distraction à ses filles, elle leur laissait une certaine latitude pour satisfaire leurs pieuses inclinations ou leurs charitables instincts.

Elles revenaient lentement par la grève ; Madelon, qui les accompagnait au départ, avait poursuivi sa route jusqu'au bourg, et les jeunes filles se trouvaient seules en face de la falaise déserte et de la mer immense.

Le flot baissait, et des traînées de varech indiquaient la fuite graduée de l'onde ; des pélreux effleuraient les vagues de leur aile blanche, comme si elles eussent profité de l'embellie pour annoncer l'ouragan. Il faisait froid et le ciel devenait sombre ; mais par moments, un pâle rayon de soleil, glissant sentre les nuées, faisait miroiter les lames écumeuses ou les petits coquillages violets et roses semés sur le sable. La côte s'étendait au loin, grise, morne, et une indéfinissable mélancolie planait sur ce paysage d'hiver.

– Que cette mer est triste ! fit Isa qui était restée longtemps silencieuse.

– Oui, soupira la sœur aînée, qu’oppressait toujours l’accent plaintif de sa cadette.

– Je voudrais être au printemps.

– Moi aussi, peut-être Geoffroy pourra-t-il venir.

– Bruxelles est loin. Pourquoi notre frère choisit-il un état semblable ?

– Cela valait mieux pour lui que de rester à Saint-Yves.

– Ah ! je te l’accorde. Quelle existence on mène ici !

Pourquoi Isa rougit-elle soudain, en jetant un rapide coup d’œil en arrière sur le sentier que surplombaient les roches ?

Comme cinq mois auparavant, elle avait entendu les sabots d’un cheval heurtant les galets. Cette fois, au lieu de s’éloigner d’Annie elle s’en rapprocha davantage.

Le trot devint plus distinct ; les jeunes filles n’échangeaient pas une parole, mais leurs cœurs battaient avec force, et leur pas s’accélérait.

Elles frôlaient la paroi abrupte pour laisser le sentier libre ; quand le cavalier fut à leur hauteur, ni l’une ni l’autre ne levèrent la tête.

– Pardon, Mademoiselle de Saint-Yves, fit une voix musicale dans son intonation masculine.

Le cheval s’était arrêté et Amaury, le front découvert, enveloppait les jeunes filles d’un regard respectueux.

Elles n’osaient répondre, elles ne pouvaient fuir. Isa tremblait comme une feuille en sentant les yeux d’Amaury arrêtés sur elle.

– Mademoiselle, continua l’officier d’un ton ému et grave, j’eus l’honneur de demander votre main il y a quatre mois, et elle me fut refusée ; le saviez-vous ?

– Non, balbutia Isabelle, plus rose que l’aigrette de sa toque.

– Je m’en doutais. En m’adressant à vous ici, je m’écarte des usages reçus. je ne le ferais pas si vous n’étiez sous la protection de Mademoiselle votre sœur. mais il importe à mon repos que je connaisse votre pensée.

Ce fut Annie qui prit la parole, et le timbre de sa voix se raffermir en proportion du trouble où elle voyait Isa.

– Monsieur, vous auriez dû épargner ce moment à ma sœur. Elle est sous ma protection, comme vous le dites, et je représente ma mère.

Il y avait une dignité simple, une assurance modeste dans l'attitude de la jeune fille. Amaury la regarda un peu surpris, et d'un ton de déférence profonde :

– Je me sou mets à votre blâme, Mademoiselle, mais la faute est commise ; daignez permettre que j'en recueille le bénéfice. Mlle de Saint-Yves me défend-elle d'espérer ?

Isabelle avait avancé d'un pas, et quoiqu'elle tremblât toujours, son accent vibra singulièrement ferme.

– Non, Monsieur de Nortal.

– Alors, recevez ici ma promesse solennelle de ne me décourager jamais et d'attendre, plein de confiance, le moment où nous pourrons nous unir.

– Recevez aussi la mienne – et Isabelle, plus blanche maintenant que l'aile d'une mouette, leva vers Amaury ses prunelles d'émeraude, imprégnées de reconnaissance et de joie.

Ce ne fut qu'un éclair ; les paupières frangées projetèrent de nouveau leur ombre sur la joue délicate, et nul mouvement ne répondit au grave salut de l'officier.

Il avait disparu derrière les hautes roches, Isabelle demeurait immobile, pâle et froide, comme absorbée par une vision intérieure.

– Isa, qu'as-tu fait ?

Elle parut sortir d'un rêve.

– J'ai assuré le bonheur de ma vie, dit-elle avec cette décision qui venait de s'éveiller en elle.

– Et notre mère ?

Isabelle tressaillit.

– Ma sœur, pardonne-moi de ne t'avoir rien dit. je n'osais pas. c'est mon seul remords : tu avais droit à cette confidence.

Et Isabelle s'affaissa, en larmes, sur le cœur qu'elle apprenait à connaître trop tard.

Un mois passa, n'amenant nul changement extérieur dans les vies qui coulaient leurs jours monotones, semblables aux grains du sablier funèbre. Mme de Saint-Yves compulsait ses livres de comptes, et, chaque dimanche soir, écrivait à son fils ; Mlle Yolaine avait fermé *Ivanhoë* pour ouvrir les

Puritains d'Ecosse ; Annie gardait sa sérénité un peu triste ; Isabelle, au contraire, ne connaissait plus la mélancolie.

Elle restait de longues heures au piano, mais au lieu de poursuivre quelque mélodie vague et de varier un motif au gré de sa fantaisie, elle fouillait les partitions des maîtres, et en redisait les pages les plus dramatiques avec une expression singulière. Sa pâleur s'animait, ses yeux brillaient d'une énergie tranquille ; avec les défaillances de courage s'était envolé l'ennui.

Un matin, en sortant de table, Mme de Saint-Yves mit la main sur l'épaule d'Isa et la considéra longuement.

Isabelle soutint ce regard, mais ses traits se couvrirent d'un nuage pourpre.

– Allez vous habiller, ma fille, fit la mère avec douceur ; mettez votre toilette bleue et venez me rejoindre au salon.

Quand la jeune fille, un peu étonnée, entra dans le grand salon sombre, on eût dit, suivant la parole imagée de Mlle Yolaine, que le soleil y pénétrait en même temps qu'elle avec sa chaleur vivifiante et ses rayons d'or.

– Asseyez-vous ici, lui dit Mme de Saint-Yves en montrant une chaise.

Isabelle fut émue par ce ton affectueux et cette sollicitude inaccoutumée. Elle se trouvait seule avec sa mère – la tante Yolaine, qui lisait dans l'embrasement de la croisée, ne comptait assurément pas. La jeune fille prit la main de la veuve et y posa ses lèvres avec ferveur.

En cet instant, elle oubliait la froideur passée, le joug inflexible, le silence qui avait couvert la demande en mariage ; elle oubliait tout, sauf la bonté que lui témoignait cette mère passionnément chérie, et qui semblait parfois aimer si peu.

La porte s'ouvrit, et la figure ronde de Madelon s'encadra entre deux portraits d'ancêtres.

– Madame, ce sont les personnes que Madame m'a dit.

– Faites entrer, ordonna Mme de Saint-Yves en reprenant sa raideur comme un vêtement de cérémonie.

Une vieille dame, toute souriante, s'approcha du canapé en s'arrêtant à chaque pas pour esquisser une révérence ; derrière elle marchait un homme jeune et de bonne mine qui salua profondément Isabelle, après s'être incliné

devant la maîtresse de la maison. Mme de Saint-Yves l'accueillit avec une dignité courtoise ; jamais Isa n'avait vu sa mère si aimable.

– Que je serais heureuse si elle me regardait toujours ainsi ! pensa l'enfant naïve.

Elle se sentait intimidée sous l'œil maternel, et malgré les tentatives de l'étrangère qui eût voulu la faire causer, elle ne prononça pas quatre paroles ; sa propre présence dans ce salon lui paraissait vraiment trop anormale.

Quand les visiteurs se retirèrent, ils emportaient une invitation à dîner pour le lendemain.

– Allez m'attendre dans votre chambre, Isabelle, dit Mme de Saint-Yves en passant les doigts sur les cheveux folâtres de la jeune fille.

L'accent était toujours affectueux, et pourtant, cette fois, Isa se sentit une vague inquiétude au cœur.

IX

Isabelle s'assit près de sa fenêtre, qui donnait sur la mer. Ses yeux s'attachaient à l'horizon voilé de brouillards ; comme son regard, sa pensée était loin de ces murailles.

Elle n'entendit pas entrer sa mère, et frissonna au contact de la main qu'une heure plus tôt elle avait baisée.

Il est des caractères auxquels les circonlocutions sont antipathiques, et qui considèrent toujours la ligne droite comme la meilleure. Mme de Saint-Yves avait un de ces caractères-là.

– Isabelle, j'ai résolu de vous marier.

Au lieu de rougir, la jeune fille devint très pâle.

– Le marquis de la Cendre sollicite votre main ; il vous connaît depuis plusieurs mois, mais je n'ai voulu vous le présenter que le jour où s'accomplirait votre dix-neuvième année.

Les dix-neuf ans étaient sonnés depuis le matin ; parmi les préoccupations qui pesaient sur elle, Isa n'y avait pas songé encore.

– Je ne vous demande pas si M. de la Cendre vous plaît, continua tranquillement la mère, une jeune fille bien élevée accepte un mari de la main de ses parents. Le marquis me convient, il vous aime et vous rendra heureuse ; demain, il vous passera au doigt une bague de fiançailles.

– Ma mère – la voix d’Isabelle, faible comme un souffle, ne sortait qu’avec effort de sa gorge contractée – ma mère, je ne saurais l’accepter.

– Que dites-vous ? fit la veuve avec hauteur.

Son regard écrasait l’enfant ; si elle n’eût été soutenue par son amour, jamais Isabelle n’aurait eu l’énergie de poursuivre.

– Maman, pardonnez-moi, je vous obéirai toujours, mais pas en cela. oh ! c’est impossible.

– Et pourquoi ?

Isa se laissa glisser aux genoux de sa mère.

– Parce que mon affection ne m’appartient plus.

– Isabelle !

La jeune fille avait caché son front dans ses mains ; elle n’eût pas pu lever les yeux à ce moment-là.

– Et quel est l’homme que vous avez osé choisir ? continua Mme de Saint-Yves d’une voix implacable.

Elle devina le nom plutôt qu’elle ne l’entendit et eut un sourire railleur.

– Puisque vous êtes au courant de cette sotte histoire, vous savez que j’ai refusé M. de Nortal ?

Isabelle ne répondit pas, mais sa tête se courba davantage.

– Et vous savez aussi, ajouta lentement la mère, comment j’ai traité chaque velléité d’insubordination ?

Un spasme secoua la jeune fille ; quinze années passèrent devant ses yeux : elle les ferma pour ne pas voir.

– Vous m’avez gravement offensée en refusant d’obéir, mais je suis votre mère et je pardonnerai si vous êtes digne de pardon. Demain M. de la Cendre viendra ici.

Une contraction si douloureuse passa sur le visage d’Isabelle que la veuve s’arrêta, moins émue qu’impatiente.

– Vous m’avez comprise ? fit-elle en se levant.

Mais Isa, se traînant à genoux devant elle et joignant ses petites mains tremblantes :

– Maman, je vous en conjure, ayez pitié. Imposez-moi toutes les privations, châtiez-moi, traitez-moi comme il vous plaira, mais ne m’ordonnez pas ce mariage.

Les traits rigides parurent de marbre, et pourtant le cœur frémissait dans la poitrine de la mère.

– Cessez cette scène ridicule, Mademoiselle de Saint-Yves, et songez à ce que vous me devez. à ce que vous devez au nom de votre père.

– Maman, je ne me marierai pas si vous le voulez, je resterai près de vous, je vous servirai, je serai votre esclave. mais ne me forcez pas à revoir ce marquis.

– Je ne reviens jamais sur une décision ; avant deux mois vous serez marquise de la Cendre.

– Maman, oh ! mère, ne vous en allez pas.

Elle tendait les bras vers Mme de Saint-Yves qui se détournait pour qu’elle ne vît pas son visage.

Quand la veuve eut atteint la porte, elle regarda Isabelle – le masque impassible avait repris sa place.

– Désirez-vous réfléchir jusqu’à demain matin ?

– C’est inutile, fit la pauvre fille en baissant la tête.

– Vous êtes décidée à poursuivre votre rébellion ?

– Pitié !

– Ne vous en prenez donc c qu’à ’à vous us si je vous traite en révoltée. Vous ne sortirez de cette chambre que fiancée dans votre cœur au marquis de la Cendre.

Isabelle était nerveuse et délicate. Cette secousse, succédant à l’agitation des derniers mois, ébranlait trop violemment son organisme ; elle s’affaissa sur le parquet en poussant un cri rauque.

Sa mère la prit dans ses bras et la déposa sur le lit. Avec quelle passion elle serra contre son cœur ce doux fardeau que la mort semblait couvrir de son ombre !

Mme de Saint-Yves n’appela personne ; elle savait que la nature agit plus efficacement que tout remède dans une semblable crise. Elle baigna de

vinaigre les tempes de la jeune fille, la délaça, lui jeta quelques gouttes d'eau au visage, ouvrit les fenêtres et attendit.

Quand les paupières d'Isa battirent, la mère se pencha vers elle, très calme en apparence. Ah ! si la jeune fille eût pu lire dans les yeux qui la couvaient avec angoisse quelques secondes plus tôt !.

– Comment êtes-vous, Isa ?

Jamais Mme de Saint-Yves n'avait prononcé ce diminutif qui sonnait si doucement sur les lèvres d'Annie.

– Mieux, maman, merci. Qu'est-il donc arrivé ?

La mémoire lui revint vite ; elle rougit en se cachant le visage sur l'oreiller.

– Il faut vous reposer, tâcher de dormir ; vous ne vous sentez pas malade ?

– Un peu faible seulement, et la tête vague.

– Je vais vous envoyer Annie ; ne lui parlez pas de notre conversation.

Elle baisa la joue humide et fraîche, et sortit, suivie par un regard indéfinissable, qui semblait en même temps implorer grâce et pardonner.

Annie vint et tendrement, discrètement s'occupa de la malade dont l'indisposition restait bien un peu énigmatique. La sœur d'Isa était habituée à agir et à se taire ; sa silencieuse sympathie fut un adoucissement aux souffrances qui n'avaient pas le droit de s'épancher.

Isabelle eut une nuit agitée ; elle restait pâle, ses yeux se cerclaient de bistre quand sa mère entra dans sa chambre au matin.

Le déshabillé de la jeune fille n'était pas d'une élégance extrême ; pourtant, avec son teint mat et l'éclat fiévreux de ses prunelles, elle parut plus jolie que jamais à Mme de Saint-Yves.

C'était une beauté étrange, douloureuse ; on sentait qu'un sceau ineffaçable venait de s'imprimer sur ce front de dix-neuf ans : la tige frêle s'inclinait sous l'orage, contre lequel elle n'avait pas la force de lutter.

La mère éprouva un mélange de compassion et d'orgueil. Ni l'un ni l'autre de ces sentiments ne devaient l'influencer ; elle allait agir comme elle croyait juste de le faire.

Elle désigna un siège à sa fille et s'assit près d'elle.

– Isabelle, un point resta obscur dans votre aveu d’hier. Comment avez-vous su la recherche dont vous étiez l’objet ? Est-ce par Mme de Kernavan ?

– Non, ma mère, balbutia l’enfant rougissante.

– M. de Nortal aurait-il osé vous en parler ?

– Je le vis à peine pendant mon séjour à Saint-Servan.

– Soyez franche, j’exige une réponse catégorique. Ce monsieur vous dit-il jamais un mot qui révélât ses intentions ?

– Oui, maman – la voix devenait un souffle qui tremblait sur les lèvres.

– Dans quelles circonstances, je vous prie ?

Il y eut un silence ; la malheureuse Isa eût souhaité que la terre s’entr’ouvrît pour l’engloutir.

– J’attends vos explications, Isabelle.

Les yeux qui se levèrent timidement eussent attendri tout autre cœur qu’un cœur alarmé à juste titre, et altéré de vérité.

– Est-ce que ma fille aurait un secret dont elle dût rougir ?

Mme de Saint-Yves avait trouvé les seules paroles qui pussent ouvrir l’âme angoissée, émue dans sa fierté virginale. Isabelle raconta tout. ou presque tout. Elle dit les paroles d’Annie, celles d’Amaury ; elle n’eût jamais pu redire les siennes.

Mme de Saint-Yves l’écouta le front sévère et impénétrable ; pas un geste n’encouragea l’aveu, rien ne trahit l’impression qu’il produisait, jusqu’au moment où la veuve prononça l’arrêt qu’Isa n’avait plus la force de craindre.

– Je devine ce que vous ne confessez pas ; vous fûtes très coupable, mais tous nous partageâmes votre faute.

Isabelle, dont la tête restait un peu faible, crut que le délire tintait à ses oreilles.

– M. de Nortal se conduisit d’une manière que je ne qualifierai pas ; Annie veilla très mal sur vous, et quant à moi, j’eus grand tort de vous laisser tant de latitude. Votre faute est grave, je le répète ; mais je vous aime, mon enfant, et me montrerai indulgente : j’oublierai tout le jour où vous serez marquise de la Cendre.

Isabelle courba la tête, se sentant brisée, quoique non vaincue.

– Vous ne me dites rien ?

– Si votre pardon n'est qu'à ce prix, ma mère.

– Eh bien ?

– J'en mourrai peut-être, car moi aussi, je vous aime autant que je vous respecte. mais je ne serai jamais pardonnée.

Mme de Saint-Yves se leva, grave, froide, écrasante comme l'image de la Justice.

– Vous apprendrez ce qu'est ma volonté ; je n'aurais pas cru un de mes enfants capable de me contraindre à ces mesures extrêmes. Vous savez à quelle condition vous sortirez de cette chambre ?

Les lèvres d'Isa remuèrent, mais elle demeura debout, les yeux baissés, sans un geste.

– D'ici là, c'est votre prison. Je vous défends de chercher à la quitter.

– Vous serez obéie, ma mère.

Dans le son de cette voix, pourtant douce et soumise, Mme de Saint-Yves sentit une énergie égale à la sienne.

Mlle Yolaine fut prévenue qu'Isabelle était trop souffrante pour quitter son appartement. Bientôt, l'office connut la fâcheuse nouvelle, et Madelon, qui adorait sa jeune maîtresse, voulut aller lui offrir ses soins.

– Mlle Isabelle a besoin de repos ; sa sœur et moi suffisons à la soigner, dit sèchement la veuve.

La pauvre Madelon n'osa répliquer, mais se dit qu'il faudrait bien qu'elle pénétrât chez la malade pour remplir les devoirs de sa charge.

Au dîner, elle avançait déjà les mains pour recevoir le plateau préparé par Mme de Saint-Yves ; Annie fut appelée.

– Portez ceci à votre sœur.

La jeune fille monta l'escalier aussi vite que le lui permettait son fardeau encombrant, entra dans la chambre de sa mère, ouvrit une porte et s'engagea dans un corridor intérieur ordinairement condamné.

Au bout de ce couloir, Annie ouvrit une autre porte ; elle était dans la chambre d'Isabelle.

– Ah ! c'est toi qui est le geôlier, fit la prisonnière en apercevant sa sœur.

– Isa, comment peux-tu rire dans un semblable moment ?

Les traits d'Isa s'altérèrent.

– Ma pauvre chère, je ris pour ne pas pleurer ; avoue que ma situation est triste.

– Mon Isabelle !

Annie serrait dans ses bras cette sœur aimée, sa baby, son idole, et l'enfant qui, depuis le matin, défiait sa propre douleur, éclata en sanglots sur cette épaule amie.

– Tu me fais mal, répétait-elle entre ses spasmes convulsifs ; il faut que je m'aguerrisse. je ne suis qu'au début. Oh ! si tu savais combien *elle* a été dure !

– Isa, je suis contente que tu aies tout dit.

– Ce ne fut pas ma faute, va ; et sans doute, tu en as souffert ?

– Cela ne fait rien, sourit doucement Annie ; je méritais d'être grondée, puisque je suis la plus vieille.

– Ah ! tu es mille fois meilleure que moi. Annie, par instants, il me semble que j'aime moins ma mère.

– Oh h ! Isa.

– Et pourtant, tu sais si je l'idolâtrais. j'aurais baisé la trace de ses pas. Quand j'étais enfant, il m'arrivait de pleurer une heure dans l'ombre, derrière sa porte, parce qu'elle ne m'avait pas embrassée le soir. Annie, je l'aimais plus que toi.

– Tu avais raison, chérie.

– Maintenant, je t'aime plus. presque plus que tout au monde.

En même temps que le *presque* tremblait sur ses lèvres confuses, des roses fleurissaient au front pâli d'Isa.

– Il faut que je te quitte, on m'attend en bas. Tu vas manger, mignonne ?

– Je n'ai pas faim.

– Pour me faire plaisir.

L'accent était irrésistible ; Isabelle détourna les yeux.

– Pour toi, j'avalerais cet œuf ; j'aurais voulu ne rien prendre tant que je serai prisonnière.

– Cela n'aurait pas duré longtemps. Au revoir, mon ange, je tâcherai de revenir bientôt et de t'apporter des livres.

Annie avait laissé dans la chambre morne un reflet de sa chère présence, et Isabelle ne se sentit plus seule.

X

Le marquis de la Cendre avait été avisé de l'indisposition d'Isabelle, et invité à ajourner ses visites jusqu'au rétablissement de sa fiancée.

Il le regretta, et, pour la première fois de sa vie, éprouva même une contrariété vive. Ce n'était pas une nature sentimentale, l'acuité de ses impressions s'était émoussée dans son existence campagnarde ; mais Isa lui plaisait plus que toute autre femme, et il lui tardait de l'installer dame et maîtresse à son foyer.

Quand il l'aperçut à Saint-Malo l'été précédent, cette radieuse beauté éblouit ses regards habitués à rencontrer des oiseaux de mer ou les figures Ibistrées des paysannes bretonnes. Jusqu'alors, il m'inclinait pas vers le mariage ; en apprenant le nom d'Isabelle de Saint-Yves, il jura qu'il n'aurait pas d'autre compagne.

Le marquis menait un train fort simple au milieu de sa richesse, qu'il n'estimait que comme bien patrimonial, comme témoignage palpable de la grandeur de ses aïeux et de l'antiquité de sa race. Ses chiens constituaient tout son luxe, la chasse était l'unique plaisir qu'il connût, et son château serait tombé en ruines s'il n'eût pas pourvu aux réparations urgentes, par respect pour ce vestige d'un noble passé. L'accroissement de sa fortune lui semblait donc absolument inutile, et la mince dot d'Isabelle n'entra pas pour un fétu dans ses intentions matrimoniales.

Maintenant femme eût été très heureuse avec cet honnête homme ; tout en restant idéalement pure, Isa était devenue trop romanesque dans sa solitude morale pour donner et recevoir le genre de bonheur que rêvait le marquis.

Car il rêvait aussi, le gentilhomme campagnard, et quand la vieille amie qui l'avait présenté à Saint-Yves vint partager ce soir-là son dîner solitaire, il dit avec un soupir mélancolique :

– Voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi !.

A la même heure, Isabelle, penchée à sa fenêtre, s'efforçait de percer du regard la brume qui voilait le phare lointain de Saint-Malo.

Le brouillard s'épaissit et enveloppa l'océan comme un suaire ; on ne voyait plus les vagues, mais on entendait le murmure monotone du flot mourant sur la grève, ce bruit sourd qui ressemble à un sanglot éternel.

La jeune fille se sentit envahie par une tristesse profonde. Son front était tombé dans ses mains ; elle le releva vivement et secoua la tête.

– Je dois être forte pour *lui*, fit-elle à mi-voix.

Elle ferma la fenêtre ; l'air humide avait refroidi sa chambre, le feu dormait dans la grande cheminée ; un frisson secoua Isa : elle n'eut pas même l'idée de mettre une bûche dans l'âtre et de faire jaillir des étincelles.

Depuis qu'Annie avait emporté à la hâte le souper presque intact, Isabelle n'avait pas vu un visage humain ; son cœur se glaçait bien plus que ses membres.

Elle s'agenouilla et pria par habitude. Son éducation, strictement chrétienne, ne lui avait montré que les côtés austères de la foi religieuse ; elle n'en comprenait ni l'aide puissante, ni les consolations suaves. Là encore échouait l'influence d'Annie, dont l'âme avait des ailes et s'élevait sans effort vers ces hauteurs d'où l'on plane sur les pauvres humains.

Quand elle fut blottie sous ses rideaux blancs, la prisonnière s'abandonna à la douceur des larmes ; elle était trop sûre que nul ne la verrait pleurer.

Pourtant, elle prêta l'oreille lorsqu'à l'heure accoutumée, des pas glissèrent dans le corridor ; les uns se dirigèrent vers l'extrémité de la galerie, d'autres franchirent un seuil bien connu. Oh ! il eût été consolant de *la* voir, ne fût-ce que pour entendre ses âpres reproches.

La porte donnant sur le couloir intérieur ne s'ouvrit pas, et la tête lassée d'Isabelle retomba sur l'oreiller humide.

La jeune fille s'engourdissait dans une somnolence douloureuse quand une voix assourdie, mais toujours harmonieuse, traversa l'autre porte – celle contre laquelle on avait roulé une lourde table, sous prétexte d'aménagements plus commodes pour la malade.

– Bonsoir, ma chérie, que Dieu te garde !

– Bonsoir, chère Annie.

Et Isa s'endormit doucement, rêvant qu'un ange veillait sur son sommeil.

Les jours passèrent ; Isabelle devenait plus pâle, Mme de Saint-Yves plus rigide, Annie plus triste ; Mlle Yolaine seule gardait sa placidité.

On lui avait dit que l'état de la jeune fille n'offrait rien d'alarmant, qu'elle serait bientôt rétablie ; et la vieille demoiselle, habituée à s'incliner devant l'avis des autres, ne semblait même pas étonnée.

Elle était venue voir la malade, en compagnie de Mme de Saint-Yves ; Isa fut si peu causante que la bonne cousine jugea sage d'abrégé sa visite.

– Elle a besoin de repos, observa la candide demoiselle en sortant avec la veuve ; mais un peu de distraction doit lui être nécessaire aussi. Trouvez-vous bon que je lui porte le roman du *Saint-Graal*, que je viens d'achever pour la dixième fois, au moins ? C'est poignant, et bien propre à combattre les ennuis de la solitude.

Mlle Yolaine parlait avec conviction, comme une personne qui affirme une vérité expérimentée.

Mme de Saint-Yves n'estima pas les aventures de sire Galaad de nature à troubler une tête de dix-neuf ans, et le *Saint-Graal* alla meubler la bibliothèque de la recluse.

Isabelle voyait rarement sa mère et n'avait la société d'Annie qu'un instant, au matin, quand Madelon venait remplir son office de camériste.

Pendant qu'on aérail sa chambre, la prisonnière prenait quelque exercice « par ordre e » dans le long corridor où sa sœur lui tenait compagnie.

Annie était désolée ; elle sentait l'inflexibilité de ces deux caractères – inflexibilité absolue chez la mère, développée soudain, chez la fille, par un sentiment qui la dominait – et elle se demandait comment finirait la lutte.

Avec plus d'expérience, elle eût su qu'en pareil cas, c'est rarement le plus faible qui plie.

Il y a dans la résistance un élément de force, une essence capiteuse dont s'enivrent certains jeunes esprits. Un mot du cœur maternel eût eu un grand pouvoir sur Isabelle ; la rigueur dont elle était l'objet lui donnait une énergie de fer.

Ce n'était pas qu'elle ne souffrît cruellement. L'inaction et la solitude, qui usent les natures les mieux trempées, devaient être funestes à une enfant de cet âge. La fausseté de sa situation, les menaces de l'avenir, le vouloir implacable auquel elle se heurtait incessamment étaient autant d'épines qui la déchiraient sans trêve ; mais elle se savait aimée. Son inclination vive et

le tour romanesque de son esprit lui communiquaient une force factice peut-être, suffisante cependant pour l'empêcher de défaillir.

Sa santé faiblit avant son courage. Ces heures, qui tombaient sur elle avec une invariable monotonie, ces soucis dont rien ne la distrayait, cette faim du cœur que rien ne rassasiait firent sur cette constitution frêle l'effet qu'on en devait attendre : Isabelle cessa de manger, non plus par obstination, mais parce que l'appétit lui faisait totalement défaut.

Elle ne se plaignait jamais, elle fût morte plutôt que de demander grâce. Quand Annie, la prenant dans ses bras, lui disait entre deux baisers :

– Soumets-toi. Isabelle, tu me brises l'âme ;

Elle répondait, en fixant sur sa sœur un regard tranquille :

– Me conseilles-tu d'épouser un homme quand j'en aime un autre ?

Et la sœur aînée, baissant la tête, demandait à Dieu d'épargner l'enfant de son cœur.

Un matin, Mme de Saint-Yves entra dans la chambre de sa fille cadette.

– Il y a aujourd'hui un mois que vous vous séparez volontairement de la famille ; êtes-vous lasse de cette existence ?

Isabelle, qui s'était levée, demeura muette, et ses yeux ne cherchèrent pas ceux de sa mère.

– L'amour-propre est mauvais conseiller ; si vous vous entêtez par orgueil, rassurez-vous : sauf Annie, nul ne sait ce qui s'est passé.

– Merci, ma mère.

Les mots avaient été dits presque bas, non sans effort ; le mouvement des lèvres restait presque imperceptible,

– Vous êtes indomptable, fit la veuve avec une inflexion de complaisance dans l'accent. Cela tient de race, et je pourrai encore me montrer indulgente si vous reconnaissez votre faute.

Les yeux vert de mer se levèrent timidement, et les joues devinrent plus roses.

– N'avez-vous pas un pardon à me demander ? Ne sollicitez-vous pas votre grâce, quand je viens au-devant de vous ?

Comme la première fois, Isabelle s'agenouilla doucement.

– Je vous demande pardon de vous désobéir, maman, mais je ne puis implorer ma grâce : vous ne me l'accorderiez pas.

– Ne savez-vous point que vous êtes ma fille chérie ?

Les traits d’Isa se détendirent ; ce mot était une plus rude épreuve que tout ce qu’elle avait jusque-là supporté.

La main caressante qui se posait sur les cheveux blonds faisait frémir la pauvre fille.

– Maman, murmura-t-elle, ne voulez-vous pas m’embrasser ?

Mme de Saint-Yves la prit dans ses bras et Isabelle, à demi défaillante, se dit qu’il serait bien doux de mourir.

Rêvait-elle ? En regardant à la dérobée ce cher visage qui s’inclinait vers le sien, il lui sembla voir une larme rouler sous la paupière.

– Est-ce la marquise de la Cendre qui réclame son pardon ? – et la tendresse de l’accent fit palpiter le cœur de la jeune fille.

– Ce n’est qu’Isabelle de Saint-Yves.

– Vous persistez ?

– Maman, je ne puis pas.

– Bien – la mère s’était levée et ses yeux graves, mais sans colère, pesaient sur ceux d’Isabelle. – Je vous l’ai déjà dit, je ne reviens jamais sur une décision ; vous resterez ici tant que vous ne serez pas disposée à m’obéir.

La porte, qui se ferma lourdement, évoqua dans l’esprit d’Isa l’image du couvercle tombant sur le cercueil.

L’après-midi de ce même jour amena des visiteuses au Manoir. Mme de Kernavan, qui se reprochait de négliger ses pauvres petites amies, s’était mise en route, malgré le mauvais temps. L’accueil de Mme de Saint-Yves ne fut rien moins qu’affable.

– Isabelle est souffrante depuis quelques semaines, répondit-elle à une demande d’Alix.

– Souffrante !. et vous ne me l’avez pas écrit, Georgine ? Nous serions venues la voir plus tôt.

– Elle ne recevait personne.

Mme de Kernavan parut ne pas remarquer la froideur du ton et des paroles.

– Voulez-vous me conduire près d’elle, Georgine ?

– Volontiers ; vous pouvez nous suivre, Alix, l'indisposition n'est pas contagieuse.

Ce mot fit mal à Annie ; elle comprit que sa mère ne souhaitait point qu'elle restât seule avec Mlle de Kernavan.

Un pâle sourire effleura les lèvres d'Isa quand elle vit entrer sa marraine.

– Qu'as-tu, ma chérie ? lui demanda-t-on en l'embrassant.

– Elle souffre des nerfs, répondit vivement Mme de Saint-Yves.

– Avez-vous appelé un médecin ?

– C'est inutile ; je connais sa constitution mieux qu'un étranger ne la connaîtrait.

– Vous lui faites prendre de l'exercice ? Sortez-vous beaucoup, Isa ?

– Je suis bien fatiguée, répondit avec douceur la pauvre enfant.

– Il faut vous imposer ce petit effort ; les nerfs ne se calment qu'au grand air. Avez-vous de l'appétit ?

– Je n'en ai plus.

– Georgine, je la trouve amaigrie ; vous devriez me permettre de la promener en voiture.

– Elle est calfeutrée ici depuis un mois, le froid la saisirait trop violemment.

– Promettez-moi de me la donner au premier beau jour.

– Cela dépendra d'elle.

Isa baissa la tête.

– Si j'avais pu me rendre à Saint-Servan, j'aurais prévenu votre visite, continua la veuve d'un ton plus gracieux. Il eût été convenable que je vous fisse part chez vous du mariage d'Isabelle.

– Vous la mariez ?

– J'attends qu'elle soit rétablie pour la fiancer officiellement au marquis de la Cendre.

– Je le connais un peu, c'est un homme estimable. Vous serez heureuse, chère petite.

La pauvre fille tremblait dans les bras qui la serraient avec effusion.

– Je ne vous demande pas à quelle époque aura lieu la cérémonie, Georgine, vous n'y songez probablement pas encore.

– Ceci reste subordonné à la santé d’Isabelle ; mais j’espère que le printemps la trouvera établie au château de la Cendre.

– Je serai ta seconde demoiselle d’honneur, n’est-ce pas ? sourit Alix qui avait aussi embrassé son amie.

Sa main fut pressée doucement ; Isa n’aurait pas pu prononcer un mot.

Jamais Annie n’avait autant souffert.

– Nous allons abrégé notre visite pour ne pas vous fatiguer, mon enfant, mais nous reviendrons bientôt. Tâchez qu’elle mange un peu et qu’elle se promène au moins quelques minutes, Georgine ; le froid est moins nuisible aux affections nerveuses que le manque d’air.

Puis, quand on fut hors de l’appartement. :

– Vous êtes sûre qu’elle n’est pas sérieusement malade ? continua Mme de Kernavan en baissant la voix.

– Très sûre ; pouvez-vous croire que je serais tranquille sans cette persuasion, Marie ?

– Etes-vous certaine aussi que la pensée de ce mariage ne lui cause pas une impression pénible ?

– Dans ma famille, les jeunes filles ne discutent pas un mariage, elles l’acceptent.

– Prenez garde, je la trouve très changée. Elle est ma filleule, Georgine.

Il y avait une inflexion d’excuse dans le ton de la dernière phrase. Mme de Saint-Yves eut comme le reflet d’un sourire.

– Eh bien ! ma chère, préparez votre toilette ; la marraine occupe une place d’honneur dans la cérémonie.

Les deux femmes se quittèrent en oubliant de se serrer la main.

– Maman, fit Alix quand elle fut en voiture, pensez-vous qu’Isa soit réellement malade ?

– Que penses-tu, toi ?

– Je crois qu’elle a surtout du chagrin.

– Annie t’en a-t-elle dit quelque chose ?

– Non, mais elle est extrêmement triste, et si l’état d’Isa était grave, Mme de Saint-Yves ne pourrait manquer d’être inquiète.

– Je vois que tu lui rends au moins justice, observa la mère qui ne put s’empêcher de rire.

Il y eut un silence.

– Maman, j’ai encore une autre idée.

– J’écoute.

– Isa est prisonnière.

Mme de Kernavan fit un mouvement.

– Que veux-tu dire, Alix ?

– N’avez vous pas remarqué la porte condamnée ?. et l’hésitation de Mme de Saint-Yves quand vous avez parlé de promenade en voiture ?. et l’air d’Isa, et la façon contrainte dont elle reçut nos félicitations ?

– J’ai eu la même idée que toi. Pauvre Isabelle !

– On veut lui imposer ce mariage, et je suis sûre qu’elle refuse.

– C’est probable.

– Que pouvons-nous pour elle, maman ?

– Rien, hélas ! Mais je retournerai la voir, en dépit de l’accueil qui m’attend.

– Mme de Saint-Yves est bien méchante.

– Elle est rigide plutôt que méchante, mon enfant ; au fond, elle aime beaucoup ses filles.

– Et son fils ?

La voix était hésitante et basse ; un regard imprégné de tendresse répondit au timide regard d’Alix.

– Mme de Saint-Yves sera inflexible pour Geoffroy de même que pour Isabelle ; elle considère comme un devoir de dicter leur choix au lieu de le diriger.

La tête mignonne tomba sur l’épaule maternelle, dans son attitude favorite.

– Maman, pensez-vous que Geoffroy se marie bientôt ?

– Je n’en sais rien. mais il n’épousera qu’une emme dont la fortune relèvera sa maison.

Alix ne voyait pas le visage de sa mère ; elle ne soupçonna point ce que ces mots coûtaient aux lèvres qui les prononçaient.

– L’argent ne fait pas le bonheur, n’est-ce-pas, maman ?

– Non, ma fille ; nous sommes heureux.

– Et nous ne sommes pas riches ?

La voix d'Alix ne gardait pas son timbre accoutumé.

– Aux yeux du monde parisien, du monde de Geoffroy, notre fortune est des plus modestes.

Pauvre Mme de Kernavan ! Elle n'avait jamais nvié la richesse ; mais qu'il eût été doux de pouvoir mettre dans ces petites mains la dot, la terrible dot qui pèse si lourd dans la balance des cœurs !

Elle passa son bras autour de ta fille.

– Alix, à quoi réfléchis-tu ?

De son autre main, elle relevait latête rougissante.

– Je songe à Mme de Saint-Yves.

– A elle seule ?

– Maman, si je l'avais su plus tôt, je vous 'aurais dit.

La réponse, balbutiée tout bas, ne paraissait pas ogique, mais la mère la comprenait.

Elle serra plus près d'elle le petit oiseau tremlant.

– Je ne te fais pas un reproche, enfant, mais je levais t'avertir. Ne pense plus à Geoffroy.

– J'essayerai, maman.

Laquelle était la plus douloureuse, de ces deux larmes qui scintillaient aux cils de la fille et de la mère ?.

– En priant, en t'occupant sérieusement, tu réussiras à écarter ce souvenir. Et tu viendras à moi chaque fois que tu te sentiras triste. Isabelle souffre pour avoir manqué de confiance.

– Oh ! maman, ne vous comparez pas à Mme de Saint-Yves.

Dans la chaleur de l'accent et dans l'étreinte que répondit à la sienne, la marraine d'Isa trouva une adoucissement à l'amertume de sa maternelle sympathie.

XI

Amaury avait appris, de la manière la plus imprévue, la réclusion à laquelle on soumettait Isabelle.

L'ordonnance du lieutenant était un brave garçon, né dans ce coin de la Bretagne, et fiancé à Madelon, la femme de chambre du manoir. Ils attendaient pour se marier que Servan fût libéré du service, et quand il en avait le loisir, le soldat faisait à sa promise des visites autorisées par Mme de Saint Yves.

La veuve ignorait naturellement le lien qui rattachait le Breton à M. de Nortal.

Dans une de ses visites, Servan apprit certains détails que Madelon, très discrète d'ailleurs, crut pouvoir révéler à son futur seigneur et maître. Elle était trop dévouée à la jeune fille pour ne pas voir la trace de ses larmes et ne pas soupçonner une partie de la vérité. Aussi quand Amaury, saisissant cet unique moyen d'avoir quelque nouvelle, demanda au brosseur si tout allait bien à Saint-Yves, Servan prit-il un air mystérieux.

– Je crois qu'il y a une demoiselle malade, mon lieutenant.

– Malade ?.

Amaury devait paraître indifférent, et pourtant une sourde inquiétude s'éveillait dans son esprit.

Heureusement, Servan ne demandait qu'à parler, lorsqu'il trouvait une oreille complaisante.

– Quand je dis malade, je m'entends. il y a mal et mal. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne la laisse pas sortir de sa chambre. Madelon suppose qu'il y a un mariage sous jeu. Mlle Isabelle ne mange plus, devient maigre et jaune que c'est une pitié ; sa mère, un caractère de chien, sauf votre respect, mon lieutenant, sa mère voudrait comme qui dirait la marier de force.

– On bat la retraite, fit avec un peu de hauteur Amaury partagé entre le sentiment de sa dignité et une angoisse mortelle. Quand retournerez-vous à Saint-Yves ?

– Quand mon lieutenant aura la bonté de me le permettre, repartit Servan heureux et surpris.

– Vous pourrez vous y rendre dimanche. Allez, mon garçon.

Amaury n'eut pas un instant l'idée de mettre à profit cette coïncidence pour correspondre avec Isabelle ; le caractère profondément respectueux de son amour le lui interdit. Mais grâce à la proximité de Servan, il connut

bientôt – en affectant de ne pas les écouter – des détails qui ne lui laissèrent aucun doute sur la situation de la jeune fille.!

Il demanda une permission de vingt-quatre heures et prit le bateau de Jersey.

Berthe fut sincèrement affligée pour son frère d'abord, puis aussi pour cette charmante enfant qu'elle plaignait sans presque la connaître.

– Que comptes-tu faire ? demanda-t-elle en lisant une résolution immuable dans les yeux de l'officier.

– Tout dépend de toi ; mon bonheur, ma vie est entre tes mains, Berthe.

Il lui dit ses projets ; elle recula de terreur.

– L'enlever !. y penses-tu ?. une mineure et la fille de Mme de Saint-Yves !.

– As-tu un meilleur plan à me tracer ?

– L'oublier. murmura-t-elle.

– Je ne suis pas un lâche. J'aime profondément cette jeune fille, mais ne l'aimerais-je point que je me croirais engagé d'honneur à la délivrer de ce joug. Elle a ma promesse et ne souffre que pour moi.

Il raconta la rencontre sur la grève et Berthe comprit qu'elle protesterait en vain. Elle voulut cependant remplir jusqu'au bout son devoir de sœur aînée.

– Et ta carrière ? allégua-t-elle en dernier ressort, sachant combien l'âme du jeune homme était militaire.

– J'ai remis ma démission au colonel.

– Dans ce cas, je n'ai plus à te conseiller.

– Tu peux, tu dois m'aider. Il faut que tu sois l'égide de cette pauvre enfant et que ta bonne réputation couvre la sienne. Si tu ne me secondes pas, je ne tenterai rien, mais mon avenir sera également brisé, et grâce à toi, ma vie à tout jamais flétrie.

– Frère, tu regretteras cette folie plus tard.

– Tu me refuses ton assistance ?. Je pars, je vais voyager au loin pour ne revenir que le jour de sa majorité. ou celui de ses funérailles.

Berthe lutta encore, mit en jeu tous les sentiments, toutes les considérations propres à retenir Amaury ; il resta inébranlable et elle le

connaissait assez pour savoir que des actes suivaient toujours ses résolutions.

– Je comprends tes scrupules, dit-il avec un peu d’amertume. Mais songe à la manière dont agit Mme de Saint-Yves, à l’insulte qu’elle t’a faite, et rappelle-toi que de son propre aveu, tu ne fus pas étrangère à son refus : elle dédaigne le *commerce* et ne voulut pas qu’Isabelle devînt la belle-sœur de Mme Marston.

C’était d’une habile tactique ; Berthe ne résista plus que mollement.

Pourtant, elle eut une dernière hésitation quand son frère lui détailla le service qu’il attendait d’elle.

– Ah ! je ne devrais pas faire cela, moi qui ai des filles.

Berthe était vaincue ; lorsqu’Amaury la quitta il emportait sa promesse.

Au manoir de Saint-Yves, la situation n’avait pas changé ; la santé d’Isabelle s’altérait à un point dont la mère seule ne semblait pas s’apercevoir.

Il y avait deux mois qu’elle subissait une claustration dont la rigueur ne s’était pas relâchée une minute. Au dehors, la sève courait dans les branches, les violettes succédaient aux primevères, les oiseaux chantaient leur hymne d’amour, et la brise devenait une caresse : pour la pauvre Isabelle, il n’était ni renouveau, ni chansons, ni rayon de joie ; et le soleil timide qui pénétrait dans sa prison éclairait un visage de plus en plus lassé.

Parfois, Annie la quittait précipitamment pour lui cacher ses larmes. La captive, elle, ne pleurait plus ; mais l’idée de la mort hantait ses rêves et quand, au soir, elle apercevait Mme de Saint-Yves assise au pied de la Roche d’Enfer, il lui arrivait de murmurer :

– Oh ! que je voudrais être là-bas, étendue sous les dalles de l’église, à côté de mon père !

Un jour Mab, qui n’avait pas la permission de monter au premier étage, échappa à la surveillance de sa maîtresse et fit irruption dans le corridor où les jeunes filles se promenaient.

Il bondit vers Isa en remuant la queue et en poussant de petits cris étouffés ; elle lui rendit ses caresses avec passion ; depuis longtemps, rien ne l’avait émue comme l’attachement de la pauvre bête.

– C’est un ami fidèle, lui, répétait-elle en appuyant ses lèvres sur le petit nez noir et les oreilles soyeuses.

– Ingrate !

– Oh ! tu m’aimes aussi, toi, je le vois, mais les autres. Annie, quand je n’y serai plus, tu me pleureras, dis ?

– Isabelle, tais-toi.

– Tu me pleureras avec Mab ; lui saura bien te comprendre et ne s’ennuiera pas de ton chagrin.

Annie la considéra longuement ; jamais l’altération de ce fin visage ne l’avait autant frappée.

Quand elle quitta Isabelle, elle se rendit près de sa mère.

– Maman, je vous prie de venir voir Isa.

– Qu’y a-t-il ?

– Je la crois très malade et pense qu’il faut appeler un médecin.

La voix douce avait une nuance de décision inusitée.

Mme de Saint-Yves, qui n’était pas habituée à ce qu’on lui parlât de ce ton, se sentit troublée vaguement.

– Retournez près d’elle, Annie, je vous suis.

Après avoir vu Isabelle, Mme de Saint-Yves écrivit un billet et chargea Madelon de le porter au bourg.

Une heure plus tard, le docteur Berthold franchissait pour la première fois le seuil de la maison.

C’était un jeune médecin nouvellement établi à N. Mme de Saint-Yves l’appelait de préférence à tout autre parce qu’un praticien de Paris, naguère consulté, venait de le lui recommander chaudement.

Quoiqu’il fût encore au début de sa carrière, il y avait une singulière autorité dans son regard ferme et dans son geste sobre. Sa distinction personnelle se nuancait de froideur quand il n’était pas en présence d’un malade ; son front pâle et bombé disait ses veilles et son intelligence, son œil possédait une puissance de rayonnement presque troublante lorsqu’il se fixait sur les traits qu’il interrogeait.

Il examina attentivement la jeune fille, écouta les explications de la mère, et adressa quelques questions auxquelles il fut répondu avec une timidité pleine de réticences.

Il n'émit pas d'avis devant Isabelle, mais quand il la quitta, sa voix un peu brève s'était adoucie et son regard exprimait une sorte de pitié.

Mme de Saint-Yves lui montra un fauteuil dans sa chambre.

– Eh bien ! docteur ?

– Madame, me permettez-vous d'être franc ?

– Je le désire.

– Cette jeune fille n'est pas malade, c'est vous qui la tuez.

Mme de Saint-Yves rougit aussi violemment qu'elle l'avait fait quelques mois plus tôt, lorsque Mme de Kernavan s'était étonnée qu'Isabelle et Annie aimassent encore leur mère.

– Savez-vous à qui vous parlez, Monsieur ? dit-elle d'un ton très calme.

– Je parle à une mère qui veut imposer sa volonté – je ne cherche pas à quel propos – et qui, de la manière la plus inconsciente et avec les meilleures intentions, j'en suis persuadé, détériore une santé qui sera bientôt inguérissable.

– Enfin, qu'a ma fille, selon vous ?

– Mlle de Saint-Yves s'étiole faute d'air, de mouvement, de nourriture – elle ne mange pas parce qu'elle ne prend pas d'exercice et parce qu'un chagrin la mine sourdement.

– Ce n'est pas moi qui suis l'auteur de ce chagrin, fit la veuve sans s'apercevoir qu'elle se défendait.

– Je n'en doute pas, mais vous l'augmentez peut-être.

Le ton du docteur, parfaitement courtois du reste, en imposait à cette femme habituée à être crainte ; elle était d'ailleurs trop sérieusement alarmée pour chercher à feindre.

– Docteur, moi aussi je serai franche ; votre titre professionnel m'est une garantie de votre discrétion. Mlle de Saint-Yves veut contracter un mariage ind. un mariage que je n'approuve pas, et refuse de se soumettre à mon autorité, qui lui en désigne un autre.

– En sorte que pour la contraindre d'obéir.

– Je lui ai défendu depuis deux mois de quitter son appartement, acheva Mme de Saint-Yves en baissant les yeux sous le regard du docteur.

Aubry Berthold se leva.

– Madame, il ne m'appartient pas de juger vos actes ; je laisse ce soin à votre conscience de mère. Je vous dirai seulement que si Mlle de Saint-Yves demeure encore quelques jours dans cette situation physique et morale, je ne répondrai pas de la sauver.

Il avait pris son chapeau et se dirigeait vers la porte ; Mme de Saint-Yves le suivit, ses mains tremblaient.

– Docteur, il ne se peut pas qu'elle soit si gravement atteinte. Que faut-il faire ? . prescrivez un régime.

– Je n'ai pas d'autre régime à prescrire que du grand air, du mouvement, de la gaieté si c'est possible. Je vous le répète, Mlle de Saint-Yves n'est pas malade ; elle s'alanguit, voilà tout. Quatre-vingt dix-neuf personnes sur cent supporteraient sans dépérir une claustration de deux mois ; votre fille est cette centième personne.

– Vous me répondez d'elle ?

– Oui, Madame, si je la trouve demain au jardin.

Mme de Saint-Yves, qui avait été tentée un instant de faire mettre le médecin à la porte, le bénissait dans son cœur.

Aubry Berthold avait bien jugé ; le manque d'air et de bonheur était la seule maladie d'Isabelle. Au bout de huit jours, des roses reflourissaient à ses joues, et la vivacité de la jeune fille reparaisait sous la langueur de la convalescente.

Le docteur déclara ses visites désormais inutiles et répondit aux remerciements émus de la mère :

– Je n'ai rien fait, c'est vous qui l'avez sauvée, Madame ; mais je vous le répète, il faut à cette nature-là du calme et de la liberté.

Chose singulière ! Mme de Saint-Yves si absolue, si jalouse de son autorité, pardonnait au docteur Berthold son jugement sévère, ses paroles dures ; elle lui gardait un sentiment d'estime, presque de sympathie.

Il est rare qu'un caractère énergique, quelque entier qu'on le suppose, ne respecte pas celui qui lui résiste au nom du devoir ou de la saine raison. Les âmes faibles seules se complaisaient dans la crainte qu'elles croient inspirer.

Isabelle jouissait sans arrière-pensée de cette accalmie ; Annie, plus expérimentée déjà, restait inquiète et redoutait quelque nouvel orage, sans pouvoir préciser ses appréhensions vagues.

Un jour, Alix et sa mère vinrent surprendre les deux sœurs au jardin. En retrouvant sa filleule rose et gaie, Mme de Kernavan éprouva une douce surprise.

– Je vais tout à fait bien, dit Isabelle avec un charmant sourire ; et maman est si bonne pour moi que j’en suis tout heureuse.

Jamais Isabelle ne s’était plainte à sa marraine. De même qu’à la joie qui accueille notre guérison, nous devinons parfois ce qu’a été le danger, Mme de Kernavan comprit par cette phrase naïve les longues souffrances de la jeune fille.

Elle alla au-devant de Mme de Saint-Yves qui arrivait.

– Georgine, si vous le voulez bien, nous scellerons un nouveau pacte d’amitié dont bénéficiera Isabelle.

La veuve prit un air défiant.

– Vous me devez bien quelques excuses, continua l’excellente femme qui ne voulait rien voir ; mais je vous en tiens quitte, et si vous acquiescez à mon projet, c’est moi qui resterai votre débitrice.

– Que désirez-vous, Marie ?

– Confiez moi vos filles pendant quelques jours ; vous avez merveilleusement guéri Isabelle, mais Saint-Yves est un peu mélancolique et il faut quelques distractions à ceux qui ont été malades.

– Vous savez que c’est impossible, dit la veuve en fronçant le sourcil.

Mme de Kernavan baissa la voix.

– Si vous faites allusion à M. de Nortal, vos craintes sont chimériques ; le régiment vient de quitter Saint-Malo.

Mme de Saint-Yves respira comme une personne délivrée d’un poids gênant.

– Dans ce cas, je ne vous les refuse point. Et je vous remercie sincèrement, Marie.

Elle tendit sa main et Mme de Kernavan, qui ne gardait pas rancune, lui donna une cordiale étreinte.

Une heure plus tard les jeunes filles, radieuses, achevaient les préparatifs sommaires que nécessitait ce séjour à Saint-Servan.

Au moment où l’on allait partir, alors que Mme de Kernavan, Alix et Annie étaient déjà en voiture, Mme de Saint-Yves prit sa seconde fille à

part :

– Je vous accorde cette distraction qui sera salulaire à votre santé, et je compte que vous me reviendrez forte – elle appuya sur ce mot. – Ce que je fais là vous prouve mon affection, ma chère enfant, j’attends de votre part le même témoignage. A votre retour, nous célébrerons vos fiançailles.

Isabelle était devenue pâle comme un rayon de lune.

– Et cette fois, continua la mère d’un ton incisif, cette fois, j’entends être obéie.

Elle mit un baiser sur le front moite et froid. Isa ne sut jamais comment il se fit que cinq minutes plus tard, elle se trouva assise près de Mme de Kernavan, emportée vers Saint-Malo qui s’estompait à l’horizon.

XII

– Isa, nous allons au Casino, ce soir.

– Les soirées ont recommencé ?

– Oh ! non, le Casino ne s’ouvre qu’en juillet. Mais ceci est une exception ; on a organisé un concert au bénéfice de ces pauvres veuves de pêcheurs.

– Ah ! oui, je sais, fit Isabelle distraite.

Alix entoura de son bras la taille de son amie.

– Tu ne te sens plus malade, Isa ?

– Non, chère.

– Pourquoi es-tu triste, alors ?

– Suis-je triste ?

– Mais oui ; nous espérions t’égayer, te faire du bien, et tu restes plus sombre que tu ne le fus jamais à Saint-Yves.

– Tu ne m’y voyais pas tous les jours.

– Jana et Margaret font la même remarque que moi.

– Elles ne m’y voyaient jamais, elles !

– Tu nous disais que ta mère s’était adoucie. Le doigt rose d’Isa se posa sur les lèvres d’Alix.

– Je t’en prie, ne me parle pas de ma mère maintenant

Elle hésita, puis d'une voix plus basse :

– Elle m'a fait du mal en m'aimant beaucoup. Ne crois pas que je lui en veuille, oh ! non, mais je suis toujours agitée à ce souvenir.

On s'occupa des toilettes, on dîna rapidement, et l'on monta en voiture.

Toute la société malouine et servanaise s'était donné rendez-vous à ce concert doublé d'une œuvre charitable. Le vaste salon était encombré, et il y avait du monde dans les salles adjacentes, délaissées, d'ordinaire, les jours de spectacle.

La famille de Kernavan, arrivée un peu tard, ne put pas se procurer le programme musical ; elle en eut donc la surprise à mesure qu'il se déroula sur la scène, à la grande satisfaction d'Alix, qui adorait l'imprévu.

Déjà, quelques grands airs avaient été chantés avec zèle, sinon avec talent. L'intérêt se lassait et l'on causait discrètement derrière les éventails, quand un prélude doux et simple s'éleva comme un joyeux refrain de village, tandis qu'Isabelle joignait les mains en courbant le front ; on commençait le duo de Mireille.

Les deux voix avaient plus d'art, mais moins de fraîcheur et de passion que celles d'Isa et d'Amaury. Pour la jeune fille, c'était un pâle écho de ce timbre ému qui résonnait sans cesse dans son souvenir.

Nul de ses amis ne levait les yeux sur elle, car tous devinaient son trouble ; Annie seule comprenait sa douleur.

Un moment – ce ne fut qu'un éclair – la prunelle d'émeraude laissa jaillir une étincelle ; puis les paupières s'abaissèrent de nouveau, voilant ce regard éperdu.

Isabelle avait-elle encore la fièvre ? Là-bas, dans l'embrasement d'une porte voisine de l'estrade, était-ce une vision créée par un cerveau affaibli, un fantôme évoqué par une imagination en délire ?

A ce moment, Mireille chantait ses dernières notes, sur ce ton d'une poignante monotonie dont Gounod sait tirer des effets saisissants :

Ecoute et souviens-toi, sous le regard de Dieu,
Devant le seuil béni de la vieille chapelle,
Je te donne, ô Vincent, un pieux rendez-vous !
Si jamais le malheur vient frapper l'un de nous,
Aux Saintes, tous les deux ! aux Saintes, à genoux !

Le profil pâle avait disparu et Isabelle, impassible en apparence, se disait qu'Amaury était bien loin, dans cette garnison nouvelle où, peut-être, il l'oublierait.

L'ouragan suspendu à l'horizon toute l'après-midi éclatait avec violence ; les mugissements du vent se confondaient avec la grande voix de l'océan soulevé. La mer était haute, ses vagues furieuses battaient la grève à quelques pas du Casino, et par instants, son roulement lugubre couvrait le timbre des chanteurs ou les notes voilées de l'orchestre.

Un certain désordre présida au départ ; les privilégiés qu'attendaient leurs voitures couraient en tous sens ; les autres, beaucoup plus nombreux, ne se décidaient pas à quitter l'abri et regardaient avec terreur l'averse, alors dans sa période aiguë.

Après avoir erré sous la pluie, Mme de Kernavan revint consternée.

– Je ne trouve pas la voiture. J'avais dit à Jeannic de la remiser à Saint-Malo si le temps devenait mauvais ; il se sera endormi ou n'aura pas compris mes ordres. Qu'allons-nous faire ?

– Venez chez moi, proposa Mme Stephens ; vous serez du moins à couvert pendant qu'on cherchera votre calèche, et au besoin, on vous trouvera une autre voiture.

Le conseil était sage ; déjà des mains économes éteignaient les lustres ; on ne pouvait pas rester au Casino.

On se mit en marche sous une ondée agrémentée de rafales, et là encore, il y eut quelque confusion. Les dames ne pouvaient pas tenir leurs parapluies ; chacune d'elles prit le bras d'un cavalier, accepté un peu au hasard parmi les connaissances des Stephens.

– Mademoiselle de Saint-Yves. murmura-t-on très bas.

Les yeux d'Isabelle ne s'étaient pas relevés, mais sa main tremblait sur le bras d'Amaury.

– Pardonnez-moi. Il est dit que je serai toujours obligé, pour vous approcher, de manquer aux strictes convenances ; mais il faut que je vous parle. Je ne suis ici que pour cela.

Isa pardonnait. Elle se sentait si étrangement calme et confiante !

– Mademoiselle, le temps presse. je suis forcé d'être brutal. Je sais ce que vous avez souffert, et ne veux pas que vous souffriez davantage.

La voix d'Amaury s'altérait, il fit une pause ; Isabelle écoutait toujours.

– Ma sœur habite Jersey. Si vous consentez à partir avec elle, Mme Marston viendra vous prendre ici. et en vous donnant mon nom, j'acquerrai le droit de vous protéger.

Malgré son ingénuité, la sœur d'Annie avait trop fréquenté la société anglaise pour ne pas comprendre à demi-mots.

– Un mariage catholique ? fit-elle dans un souffle.

– Je vous le jure ! D'ailleurs Mme Marston n'est pas une inconnue pour Mme de Kernavan. Avez-vous confiance en moi ?

– Oui, murmura-t-elle.

– Eh bien, je me charge de tout ; mais il faut quitter la maison de vos amis. Prévoyez-vous une occasion ?

– Le vingt-trois.

– Un lundi. c'est un bon jour ; le bateau de Jersey. et nous serons publiés la veille. Ma sœur vous attendra près des barques qui font le service entre Saint-Servan et Saint-Malo ; vous saurez facilement l'heure exacte du départ.

Où Isabelle puisait-elle la force de répondre ? Elle agissait comme une somnambule, en quelque sorte irresponsable de ses actes ; elle subissait l'ascendant d'Amaury, et n'était pas assez maîtresse d'elle-même pour réfléchir.

Et la tempête mugissait, les coups de lames heurtaient les roches, des deux côtés du Sillon les vagues hautes et sombres semblaient prêtes à engloutir les promeneurs audacieux.

Car c'était une promenade, en somme, une gaie partie qu'émaillaient de plaisantes remarques, jetées au vent par des voix sonores. Qui se fût douté qu'au bruit de l'ouragan et des rires éclatant en fusées joyeuses, se prononçaient les paroles qui devaient lier deux vies ?

– Isabelle, reprit Amaury d'un ton concentré, comment vous rendrai-je jamais ce que vous sacrifiez pour moi ?

Elle tressaillit ; le manoir de Saint-Yves, Annie, sa mère passèrent devant elle comme un mirage.

– Préférez-vous attendre votre majorité ? Votre volonté sera la mienne. mais nous aurons cruellement à souffrir.

L'accent d'Amaury commentait la réserve de ses paroles, et l'image placide du marquis de la Cendre effaça dans l'esprit d'Isabelle les chères visions évoquées.

Elle n'avait pas répondu ; le jeune homme comprit.

– Nous nous marierons à Jersey. Je donnerais dix ans de ma vie pour vous épargner ce voyage, mais c'est l'unique ressource. Et soyez bénie. chère Isabelle, pour le bonheur que vous daignez m'accorder.

– Voilà les murs de la ville, balbutia-t-elle.

– Il faut que je vous quitte. Si vous ne pouviez venir, si c'était un autre jour, écrivez un mot poste restante. à l'adresse de Mme Marston.

Il était aussi ému qu'elle, et au départ, il n'osa pas lui toucher la main.

Personne n'avait remarqué Amaury, personne, sauf la sœur qui, maintenant, était une gardienne attentive.

– Isa, que t'a-t-il dit ? demanda-t-elle quand, une heure plus tard, toutes deux furent seules dans leur chambrette de Saint-Servan.

Isabelle devint pourpre et se cacha le visage.

– Il m'a dit. que notre affection sera éternelle.

– Pauvre petite ! tu n'aurais pas dû l'écouter. Quel avenir te prépares-tu, ma sœur ?

Isabelle jeta ses bras au cou d'Annie et pleura silencieusement, trouvant de la douceur à pouvoir pleurer près d'elle.

En désignant le vingt-trois, la jeune fille pensait à une partie de plaisir organisée par Mme Stephens, en l'honneur de l'anniversaire d'Alix.

Il s'agissait d'une excursion à Dinan, en remontant la Rance aux rives riantes, et il devait être facile à Isabelle de trouver au dernier moment un prétexte pour garder la maison.

Dix jours la séparaient de ce jour décisif ; ils furent pour elle une longue torture.

Quand Annie lui parlait de sa voix douce et tendre, quand Mme de Kernavan l'embrassait en embrassant Alix, elle éprouvait un remords aigu. Plusieurs fois, le secret flotta sur ses lèvres ; la pensée qu'un mot la séparerait à jamais d'Amaury refoula l'aveu prêt à sortir.

Elle évitait d'ailleurs ces effusions intimes qu'Annie, timide jusque dans son affection de sœur, n'avait jamais provoquées. Il était plus facile de

feindre lorsqu'un cercle rieur la conviait à partager une joie un peu enfantine, que lorsque le regard vaguement inquiet de son aînée pesait sur elle comme un point interrogateur.

Le 22, on reçut une lettre de Mme de Saint-Yves annonçant que le mardi, elle viendrait chercher ses filles. Elle espérait, ajoutait-elle, que la famille de Kernavan les accompagnerait et passerait la soirée au manoir, où un ami devait dîner ce jour-là.

Isabelle frissonna de la tête aux pieds, et la résolution qui tremblait dans son cœur s'affermir d'une manière définitive.

Dans l'après-midi, on alla promener sur la plage de Saint-Malo. Le temps était superbe, des étoiles d'or piquaient la mer bleue sombre, et les coquillages nacrés, teintés de mille nuances délicates, scintillaient au soleil, sur le sable rayé de fins sillons.

La marée très basse permettait d'atteindre, sans trop mouiller ses sandales, les îlots pittoresques placés en avant de la côte comme des sentinelles veillant à la garde d'une forteresse : le soir, des phares s'allument sur ces rochers, et en hiver, les hommes chargés de les entretenir restent parfois pendant plusieurs semaines privés de communication avec la terre.

Mais on était au printemps, les tempêtes s'apaisaient et les dernières convulsions de la nature n'apportaient plus qu'un trouble passager à ce calme souverain que la belle saison ramène. On respirait longuement la brise saline et l'âme se sentait rassérénée ; rien n'est contagieux comme ce sourire du renouveau en face de l'immensité d'azur.

La magnifique plage de Saint-Malo se déroulait dans sa pente presque insensible, avec ses molles ondulations à travers lesquelles couraient des ruisseaux bleus. De place en place, une plaque brillante étincelait comme une glace ; les petits canaux se perdaient dans ces lacs en miniature, et le souffle d'avril moirait à peine ces surfaces tranquilles, que les hautes lames allaient bientôt recouvrir.

Une ligne d'écume marquait au loin cette limite que la puissance divine impose aujourd'hui au flot, tandis que demain, soumis à une loi mystérieuse, il reculera davantage encore ou s'arrêtera plus près de la côte.

Il y a quelque chose d'exact, de mathématique et en même temps de souverainement harmonieux dans l'ordonnance qui préside à ces grandes évolutions de la nature. On sent que Celui dont la main dirige le monde est à la fois l'ordre et la poésie, la beauté infinie et la sagesse suprême ; partout où l'homme n'imprime pas son cachet mesquin règne un reflet de cette grandeur écrasante devant laquelle le chrétien adore et l'incrédule s'arrête étonné.

Le groupe joyeux chaperonné par Mmes de Kernavan et Stephens ne tenta pas de suivre l'océan dans sa lointaine retraite, comme le faisaient d'autres promeneurs mieux équipés et plus intrépides. On s'arrêta près du rocher qui sert de piédestal à la tombe de Châteaubriand, et la jeunesse se mit à chercher des coquilles aux couleurs chatoyantes et aux formes exquises.

Après la récolte vint le triage ; les légères corbeilles dont on avait eu soin de se munir furent lentement remplies, et pendant une heure, une gaieté charmante communiqua l'attrait du nouveau à ce plaisir si simple et si souvent goûté.

Isabelle parlait peu ; qu'eût-elle pu dire au milieu de cet entrain et de cette insouciance ? Elle songeait au lendemain. Une colonne de fumée qui traversait l'horizon lui fit affluer le sang au cœur.

– Dites ce que vous voudrez, Mesdemoiselles : cette tombe caressée par le flot et battue par les tempêtes traduit une grande pensée, fit Margaret Stephens en croquant délicatement un mollusque.

– Cette pensée n'est-elle pas le dernier mot de l'orgueil humain ? observa sa sœur, qui aimait assez la discussion pour soutenir parfois des idées paradoxales.

– C'est contestable ; dans tous les cas, si l'auteur des *Martyrs* fut guidé par un sentiment de ce genre, convenez, Jane, que ce sentiment était justifié.

– Orgueil et grandeur sont deux mots qui me parurent toujours incompatibles.

– Oh ! vous, Alix, vous êtes d'une sévérité qui touche à la rigueur : vous cherchez en tout le beau idéal.

– Vous me flattez, sourit Alix de Kernavan ; mais j'avoue ma prédilection pour ce qui est dégagé de la pauvre poussière humaine.

– Estimez-vous que le génie de Chateaubriand ait rampé dans les sentiers humains ?

– D’abord, ce n’est pas moi qui blâme l’idée de cette sépulture ; je lui trouve une âpre poésie, et comprends ce dernier vœu d’un penseur qui souhaita reposer entre la mer et le ciel. Puis, génie et perfection absolue sont choses différentes ; l’un est un don gratuit, l’autre s’acquiert par la lutte et s’appelle la sainteté.

– Tu as raison, Alix, fit Annie d’un ton grave.

– Voyons, Mesdemoiselles, voulez vous dire jusqu’où, selon vous, doit aller cette soif de perfection ?

– Jusqu’à l’accomplissement entier du devoir, quel qu’il soit, affirma la sœur d’Isabelle.

– Il en est que nulle âme honnête ne songe à éluder ; d’autres, au contraire, restent en quelque sorte facultatifs. Encore une fois, jusqu’où pousser cette poursuite des vertus héroïques ?

– Je ne pense pas qu’il y ait des devoirs facultatifs ; ce qui est *devoir* s’impose et ne peut être modifié.

– Et nous devons les remplir tous, quels que soient les sacrifices ?

– Oui, quels que soient les sacrifices, répéta la douce voix d’Annie.

Le cœur d’Isa battait avec force ; elle n’osait point lever les yeux. Annie n’aurait-elle pas lu dans son regard ?

La conversation prenait un tour bien sérieux pour des esprits un peu frivoles. Une petite Anglaise, amie des Stephens, voulut lui donner une direction plus gaie.

– Comment avez-vous trouvé le concert, Mesdemoiselles ? Nous ne nous sommes pas vues depuis ce jour-là, si j’ai bonne mémoire.

– Je l’ai trouvé très réussi, mais pourtant incomplet.

– Vraiment ?

– N’aurait-on pas dû danser avant de se séparer ?

– La saison n’est pas ouverte.

– On danse aussi bien en avril qu’en août, je suppose ; l’orchestre était là, les danseuses aussi, et les danseurs ne faisaient pas défaut.

– J’en ai même aperçu un qui ne sera plus votre cavalier cet été, Flora.

– M. de Nortal ? Oui, mon frère le rencontra le lendemain sur le port, prêt à s'embarquer pour Jersey.

– Il n'a pas suivi son régiment ?

– Il ne fit qu'une courte apparition à Saint Malo et dit à Bob qu'il n'y reviendrait pas de longtemps.

Annie se sentit délivrée d'un grand poids.

Isabelle avait réussi à se composer un maintien assez calme ; déjà l'art de feindre ne lui était plus absolument étranger. Elle sentait des regards malicieux fixés sur elle ; ils la laissaient plus indifférente que cet air affectueux et triste avec lequel Annie la considérait depuis quelques jours.

Comment la demande en mariage d'Amaury s'était-elle ébruitée ? Il eût été difficile de le dire ; mais grâce aux curiosités féminines toujours en éveil, on savait le refus essuyé par le jeune homme, comme lui-même avait appris le propos dédaigneux tenu sur Mme Marston par la mère d'Isabelle.

Le soleil s'inclinait vers la mer qu'il rayait de longues bandes pourpre, le flot montait et déjà, pareilles à des mouettes aux ailes étendues, les voiles blanches des bateaux-pêcheurs apparaissaient à l'horizon.

On quitta la plage et l'on se sépara sur la cale en se donnant rendez-vous pour le lendemain matin.

Sur la route de Saint-Servan, Isa et ses compagnes passèrent devant une chapelle dont la porte était entr'ouverte.

– Entrons-y, dit Mme de Kernavan ; nous n'avons pas été au Salut aujourd'hui.

Elles pénétrèrent dans le petit sanctuaire dédié à sainte Anne ; l'office était terminé, mais quelques paysans agenouillés sur les dalles priaient avec une ferveur toute bretonne, et une odeur d'encens flottait dans l'air.

Isabelle aussi s'agenouilla. Le sentiment de l'acte qu'elle allait commettre ôtait tout élan à sa prière. Elle n'avait jamais connu la douceur de la foi – foi qui pourtant chez elle était vive ; aujourd'hui, elle n'osait plus lever ses regards vers l'autel.

Le front courbé, les yeux pleins de larmes, elle ne put que répéter, dans l'angoisse de son âme : « Mon Dieu, ayez pitié de moi et faites que ma mère me pardonne ! »

Mais pour que la suavité d'en haut descende dans un cœur, il faut que ce cœur accepte l'immolation, quand Dieu l'impose : comme l'avait dit Annie, le devoir est un et ne se modifie pas. t

Isa quitta la chapelle plus triste qu'elle n'y était entrée.

Sur le front d'Annie reposait au contraire la paix des âmes résignées et confiantes, et sa sœur se demanda involontairement si les joies de la terre valent ce rayon du ciel. t

Cette pensée traversa comme un éclair la conscience troublée ; ce n'était pas à cette heure qu'elle pouvait s'imprimer dans l'âme éprise du bonheur humain, au point de l'édifier sur l'holocauste des plus saintes tendresses. A

XIII

Le soleil se levait, non pas environné de ses rayons comme d'une gloire, mais à demi voilé par les nuages et ne caressant la mer que d'un pâle reflet rose.

– Le temps est menaçant, dit M. de Kernavan qui entra dans la salle à manger où fumait la chocolatière entourée d'une guirlande de tasses.

– Pensez-vous qu'il faille remettre la promenade demain, mon ami ?

– Hum n ! je n'ose pas vous conseiller. Je doute que le vent baisse avec la marée, à moins que la pluie ne s'en mêle.

– Quel est ton avis, Annie ?

Isabelle, tour à tour pâissante et rougissante, se dissimulait derrière sa sœur.

Au moment où celle-ci allait répondre, une servante tout essoufflée parut sur le seuil de la porte.

– Mme Stephens fait dire à Madame que le temps n'est pas pluvieux, et qu'elle *espérera* ces lames dans une demi-heure au *Grand-Bé*.

– Il n'y a pas une minute à perdre alors ; déjeunons vite. Mme Stephens est très forte sur la climatérologie de la côte, et son affirmation me rassure.

Le chocolat fuma dans les bols ; Isabelle en porta quelques cuillerées à sa bouche, puis repoussa légèrement sa tasse.

– Je ne puis pas manger, balbutia-t-elle en devenant toute rose.
– Qu’as-tu donc, mon enfant ?
– Oh ! rien de grave. la migraine. Mais je crois que je ferai bien de rester ici.

Comme Isabelle était sujette à la migraine depuis sa séquestration, cet accès subit n’étonna personne..

– Je reste avec toi, dit vivement sa sœur. 4
– Nous ne vous laisserons certes pas toutes deux derrière nous ; si les Stephens ne nous attendaient point, il serait simple de renoncer à cette excursion...

– Oh ! Madame, je vous en prie.. f
– Comme M. de Kernavan n’est pas des nôtres, j’ai moins de scrupules à partir sans toi ; mais il va se plonger dans ses livres et la journée te paraîtra longue, pauvre petite. Je me réjouissais de te montrer ce joli pays que tu ne connais pas. f

Il était dur pour Isabelle d’être plainte par la femme au cœur généreux dont elle allait tromper la confiance.

Annie n’avait nul motif sérieux d’inquiétude ; pour ne pas affliger Mme de Kernavan, elle consentit à quitter sa sœur, et les trois femmes achevèrent leurs préparatifs.

Isabelle était remontée ée ; elle ne voulait pas les voir partir. Annie la trouva étrangement pâle.

– Tu souffres beaucoup, ma chérie ?
– Non, pas beaucoup. J’irai mieux dans un instant.
– Tu vas te recoucher ?
– Je vais me reposer un peu. A Amuse-toi, mignonne.
– Tu sais bien que je ne m’amuse jamais sans toi. Isabelle étouffa un sanglot.

– Adieu, adieu. vous serez en retard. Oh h ! je aime bien, va, mon Annie !
Elle l’embrassait avec passion, et, en lui disant de s’éloigner, elle la retenait contre sa poitrine.

– Isa, je reste.
– Non, non, je veux que tu partes. à. au revoir, ma sœur !
Elle n’avait pas osé dire : « A ce soir ! »

Mme de Kernavan et Alix vinrent mettre un bai-Ir sur son front, puis l'on descendit.

Le roulement de la voiture s'éteignait dans le intain, et Isabelle prêtait encore l'oreille pour entendre.

– C'est fin ! – Elle s'affaissa sur les genoux, près

lit de sa sœur. Non, elle ne pouvait pas prier, mais ses lèvres remuaient comme celles des enfants le gagnent les pleurs.

– Ah ! ce n'est pas le moment de faiblir ; Amaury l'attend. Il est trop tard pour reculer,

Elle passa le revers de sa main sur ses cils humides, et s'asseyant devant la petite table, elle trahiévreusement quelques lignes : un adieu à sa sœur une adjuration suprême à sa mère.

Elle n'osa pas écrire à Mme de Kernavan.

– Mamzelle.

La figure enluminée de la cuisinière s'encadré dans l'entre-bâillement de la porte.

– Pardon, Mamzelle, vos ordres, s'il vous plaît

– Je ne dînerai pas, ma bonne Manon ; vous voudrez bien m'excuser auprès de M. de Kernava quand il se mettra à table. Je désire me reposer jusqu'au soir.

– Bien, Mamzelle, je ne vous dérangerai pas tâchez de faire un somme jusqu'au retour de ci dames.

Et la brave fille partit pour le marché, tandis qu'Isabelle se disait, la rougeur au front :

– Que de mensonges !

Elle termina sa toilette à la hâte. Lorsqu'elle eu revêtu sa simple robe grise, – sa robe de noce ! – mis sur ses cheveux nattés un petit chapeau de paille, et jeté sur ses épaules le léger vêtement qui devait la garantir de l'âpre brise marine, elle se regarda dans la glace et fut effrayée.

Elle n'avait pas dormi ; la nuit passée dans le angoisses et les larmes laissait des traces sur son visage fatigué. Sa migraine avait dû paraître intense.

– La mer me remettra, soupira-t-elle.

Et la pensée de cette mer qu'elle allait traverser pour la première fois, isolée, fugitive, la fit frémir de la tête aux pieds.

L'heure du départ approchait. Isa jeta un long regard autour d'elle ; un gant d'Annie était sur la table, elle le pressa contre ses lèvres et le mit dans son corsage ; c'était l'unique trésor qu'elle emportât en quittant sa maison.

La jeune fille sortit en étouffant ses pas ; la cuisinière était au dehors, M. de Kernavan dans son cabinet, à l'autre extrémité de la maison ; le cocher venait de rentrer à son écurie.

Isabelle se trouva bientôt dans la rue, sûre de n'avoir été vue par personne.

Elle avait mis un double voile de gaze grise ; quand, au bout de cinq minutes, elle arriva près du port, Mme Marston la devina plutôt qu'elle ne la reconnut.

Berthe s'approcha vivement et, prenant les petites mains tremblantes :

– Mademoiselle de Saint-Yves, vous êtes avec une sœur.

Isabelle ne put répondre ; l'émotion l'étouffait, elle avait rougi sous son voile.

Une barque attendait ; Berthe passa son bras autour de la jeune fille.

– Appuyez-vous sur moi, votre pied n'est pas sûr.

Elles descendirent l'escalier raide dont le flot baigne les derniers degrés ; l'eau verte frissonnait en bas. Isabelle se sentit le vertige.

– Appuyez-vous sur moi, ne craignez rien, répéta Mme Marston.

Elles étaient dans la barque qui, deux minutes plus tard, abordait à Saint-Malo.

Elles suivirent le quai, marchant l'une près de l'autre sans échanger une parole. Berthe n'osait pas troubler les dernières réflexions de l'enfant qui allait mettre la mer entre elle et les siens.

Le steamer chauffait, un tourbillon de fumée noire s'échappait de la machine ; les voyageuses franchirent la légère passerelle, et Isa sentit le pont du vapeur frémir sous ses pieds.

– C'est la première fois que vous vous embarquez ? demanda Berthe en la conduisant au salon des dames.

– Je m'étais seulement promenée en nacelle avec mon frère Geoffroy.

Sa voix faiblit en prononçant ce nom familial.

– Isabelle, dit doucement la jeune femme, jamais Amaury ne vous eût demandé cela si je n'avais été là pour vous servir de mère et remplacer, autant que je le puis, votre famille. Ma maison devient la vôtre, et j'espère que vous l'habitez longtemps.

– Le régiment de M. de Nortal. balbutia Isabelle.

– Mon frère a donné sa démission.

– Ah ! je comprends. je n'ai rien !

Et la tête fine se courbait, comme si l'humiliation de la pauvreté eût pesé sur elle.

– Quoique Amaury ne possède pas l'opulence qu'il voudrait vous offrir, il eût été heureux de vous constituer la dot réglementaire. Mais il est d'autres considérations. la manière dont votre mariage va se célébrer. Il sera bon de rester à l'étranger tant que vous ne pourrez pas le faire légaliser en France, au point de vue civil.

Isa tressaillit violemment.

– C'est un grand sacrifice. réfléchissez. il en est temps encore, chère Isabelle.

La sœur d'Annie leva son visage ému vers Berthe qui la regardait avec un mélange de compassion et d'inquiétude.

– M. de Nortal me sacrifie son pays et sa carrière. moi je lui sacrifie mes affections.

D'autres voyageuses envahissaient la cabine, Isa baissa son voile ; elle ne connaissait d'ailleurs aucune de ces figures.

On levait l'ancre ; le bateau oscilla, tourna sur lui-même ; les quais, les arbres de la promenade, les mâts alignés défilèrent lentement d'abord, puis la marche s'accéléra. Le dernier lien avec la patrie était rompu.

Une forte secousse, qui jeta Berthe contre Isabelle, annonça que l'on sortait du port.

Les pronostics de M. de Kernavan se réalisaient ; le vent fraîchissait, les lames dressaient leur crête lécumieuse, et déjà un « paquet » de mer, entrant par le sabord mal fermé, venait d'arroser une toilette élégante.

– Je suis prise, dit Berthe, en essayant de sourire je n'y échappe jamais.

Presque toutes les dames éprouvaient d'ailleurs le même malaise, et bientôt, le salon ressembla à une infirmerie.

Isabelle n'était pas malade, soit que la délicatesse de son organisme fût un préservatif, comme il arrive parfois, soit que la violence de ses impression intérieures dominât toute autre sensation.

Elle s'efforçait en vain de soulager la pauvre Berthe, condamnée à un rôle absolument passif, et l'embarras des premiers instants disparut au milieu de ces soins fraternels.

L'exil commençait ; déjà, c'était la langue anglaise que parlait le personnel du bord. Isabelle, obligé de quitter son refuge pour demander une tasse de thé destinée à Berthe, entendit ces accents étrangers autour de la table où quelques natures robustes bravaient le mal écœurant, et elle-même due faire appel à ses souvenirs assez confus pour être comprise du *stevvart*.

Une grande et soudaine tristesse tomba sur la jeune fille ; sous l'impulsion de la volonté qui guidait la sienne, et au milieu du trouble de son esprit, elle n'avait pas envisagé nettement sa situation future ; ce détail futile la lui révélait.

Une épreuve plus pénible l'attendait. Elle s'était rapprochée machinalement d'un sabord et regardait les montagnes d'eau qui s'effondraient contre cette île barrière, quand, entre deux vagues, elle aperçoit la côte blanche, et une roche dont la vue fit grandir son cœur.

Elle se croyait loin de Saint-Malo ; mais le vent contraire, retardant la marche, faisait dévier le steamer de la ligne ordinairement suivie. C'était la roche d'Enfer qui se dressait là-bas, et derrière son tête aiguë on devinait le manoir de Saint-Yves. Cette vision apparaissait confuse, à demi voilée par la distance et les tourbillons d'eau ; mais Isa eût-elle pu s'y méprendre ?

Un flot d'amertume passa sur son âme ; ce fut l'image du marquis de la Cendre, subitement évoluée, qui lui rendit son énergie.

Lorsque le lendemain il viendrait au manoir, apportant la bague de fiançailles, il apprendrait que celle de Saint-Yves avait fui plutôt que d'accepter son hommage et de lui engager sa foi.

Et le souvenir d'Amaury, de cette voix respectueuse et profonde qui, sans en parler, peignait un sincère amour, effaça toute idée douloureuse dans l'esprit d'Isabelle.

Après une traversée difficile et relativement longue, on entra enfin dans le petit port de Saint-lélér.

Sous un rayon de soleil glissant entre deux nuages, Isabelle avait aperçu le gracieux panorama, les jardins émaillés de maisons blanches, les bois partagés en pente douce, la ceinture rocheuse qui encercle l'île ; puis le rayon s'éteignit et les nués assombrirent le paysage radieux.

Amaury attendait l'arrivée du steamer ; il était plus pâle qu'à l'ordinaire, et sa contenance décelait une agitation difficilement maîtrisée. Quand il s'inclina en silence devant Isabelle, son regard remerciait et demandait pardon.

Le frère et la sœur échangèrent quelques mots à mi-voix, puis de Nortal fit avancer un landau.

Ce fut la main de Berthe qui aida la jeune fille y monter, et la voiture quitta le portemmenant les deux femmes seules.

Mme Marslon restait si blanche qu'Isa, inquiète lui demanda comment elle se trouvait.

– Pas beaucoup mieux, mais assez forte, cependant, pour remplir mon devoir jusqu'au bout. Nous nous arrêterons dix minutes chez moi, pour que vous preniez un biscuit et que je voie mes filles Amaury va nous attendre à l'église.

Ainsi, la bénédiction nuptiale serait donnée dans quelques instants à la voyageuse. Quel étrange joie de noces !

Saint-Hélier, si coquet, si riant dans la belle sa son, alors que chaque maisonnette se pare d'un corbeille de fleurs, prenait un aspect lugubre sous ces nuages sombres. Les élégants étalages qui l'on fait surnommer le *petit Paris* par ses voisins normands semblaient maussades comme le temps comme le front des rares passants qui glissaient, long des murailles. Les grands breaks qui promènent chaque jour les touristes dans les sites enchanteurs de l'île rentraient au grand trot de leurs fringants attelages. Les fenêtres, dont la forme antique est une des curiosités de Jersey, se fermaient prudemment : le coup de vent devenait bourrasque, et au milieu de ses anxiétés, de sa joie troublée, de ses vagues remords, Isabelle se sentait aise d'être sur la terre ferme.

Le landau s'arrêta devant une vaste maison, de belle apparence. Le confort le mieux entendu régnait depuis la grille en fer forgé jusqu'à l'étage supérieur. Dans cette atmosphère de luxe étranger, Isabelle se rappela les

froids corridors de Saint-Yves, et il lui sembla qu'elle les regrettait confusément.

Elle refoula cette pensée troublante ; elle avait désiré cette heure, et maintenant, il fallait agir.

Berthe l'avait conduite dans un salon où était servi un lunch léger. Pas un domestique ne parut, mais deux charmantes fillettes de six à huit ans vinrent se suspendre au cou de leur mère.

– Edith et ma petite Daisy. *Darling*, embrassez votre tante.

Pauvre Isabelle ! Elle avait tant rougi depuis le matin que ses joues brûlantes gardaient leur incarnat.

Elle pâlit pourtant lorsque Berthe, la menant dans une serre attenante au boudoir, cueillit une branche d'oranger en fleur et la lui mit au corsage.

– Ce sera votre parure, fraîche et gracieuse comme vous, dit la jeune femme en lui donnant son premier baiser de sœur.

Ce front, sur lequel se posaient les lèvres d'une étrangère, ne serait pas ombragé par la couronne symbolique et ne recevrait pas la douce bénédiction à laquelle est attachée la bénédiction, d'en haut.

On remonta en voiture ; Isabelle n'avait pas pu prendre une goutte d'eau.

– A l'église irlandaise ! dit Mme Marston.

Et bientôt le modeste portail du temple catholique apparut à Isa comme le port après la tempête.

Amaury et ses témoins attendaient devant l'autel. La cérémonie fut courte. Deux cierges et la lampe du tabernacle éclairaient seuls la demi-obscurité du sanctuaire, et la voix de l'ouragan couvrait celle du prêtre.

En prononçant le mot irrévocable, l'accent d'Amaury vibra, ferme comme une promesse solennelle. Isabelle murmura un oui timide et baissa les yeux pour ne pas voir le visage irrité qui ne devait plus quitter ses rêves.

Ils rentrèrent à la sacristie ; le nom de l'époux se confondit avec celui de l'épouse ; puis traversant de nouveau l'église déserte et sombre, Mme de Nortal s'éloigna au bras de son mari.

La nuit tombait, enveloppant l'île qu'assaillaient toujours les vagues folles, et couvrant la jeune verdure des bois, les gorges profondes, les parcs où s'étale en été une flore exotique.

Cette fraîche corbeille jetée sur l'océan n'était pas encore parée de sa végétation luxuriante ; mais au sourire printanier se mêlait je ne sais quelle âpre poésie qui, à cette heure du soir, flottait sur les roches battues par le flot.

Aux Jardins *Tropico*, la sève pleine de promesses courait dans les gommiers et les eucalyptus, les magnolias revêtaient le feuillage sombre qui, plus tard, devait s'étoiler de blanches cassolettes, les champs de fleurs allaient répandre bientôt le parfum capiteux qui forme à Jersey une atmosphère spéciale. On devinait déjà le charme étrange, presque anormal de ce coin de terre, perle d'une autre région que l'écrin maritime égara sous nos brouillards.

A l'abri d'une longue verandah qui dominait un jardin et la mer, un jeune homme et une jeune femme se promenaient lentement, appuyés l'un sur l'autre : depuis quelques heures à peine ils portaient le même nom.

Ils avaient la distinction, la finesse, cette élégance innée indépendante des circonstances extérieures. Elle surtout, sous sa simple robe de cachemire, gardait une grâce digne et modeste qui rayonnait au milieu du luxe dont elle était entourée. Tapis d'Orient, vases précieux, plantes rares s'entassaient dans cette galerie avec une profusion artistique trahissant une opulence doublée de bon goût.

– Isabelle – et l'accent d'Amaury tremblait – le bonheur de ce jour débordera sur toute notre vie.

L'épouse leva ses beaux yeux dans lesquels l'océan avait mis ses reflets.

– Quel que soit l'avenir, nous nous souviendrons de cette heure, dit-elle à voix basse.

– L'avenir ne peut rien contre nous, puisqu'il ne saurait nous désunir. Vous êtes mienne, amie. *for best and worst* – pour la joie et la peine, comme, dit le rituel anglais.

– Non, non, pas cela, fit-elle en tressaillant au souvenir de l'église irlandaise. Amaury, quelle. qu'eût été ma douleur, je ne vous aurais pas épousé si un autel catholique n'avait dû recevoir nos serments.

– Vous l'eussé-je demandé ? Isabelle, vous m'êtes mille fois plus chère que tout au monde, mais mon respect prime encore mon affection.

Les longs cils d'Isa se mouillèrent ; il était doux ; de sentir que LUI, du moins, environnait d'un culte chevaleresque l'enfant qui, pour son amour, avait bravé le jugement de tous.

Elle restait silencieuse, la main sur ce bras ferme qui devait être son soutien pour la vie, les yeux perdus dans le lointain où continuait la lutte des vagues échevelées.

Soudain, son regard devint fixe ; elle se raidit et Amaury sentit le frémissement de ses doigts nerveux.

– Qu'avez-vous, mon Isabelle ?

– Amaury, je n'y avais pas pensé. Si ma mère allait me maudire !

Il pâlit ; mais, s'efforçant de dominer son émotion :

– Elle vous aime, vous me l'avez dit. ; elle pardonnera, maintenant que vous êtes ma femme.

– Et si elle ne pardonnait pas ? Si sa malédiction tombait sur nous. sur vous, Amaury ?

La jeune femme tremblait si violemment qu'il voulut la faire asseoir ; mais elle, l'écartant du geste, se cacha le front dans ses mains.

– Ah ! je crois entendre cette parole. elle entre comme une lame dans mon cœur. son regard me brûle comme un fer rouge. Nous sommes maudits, maudits !.

Elle prêta l'oreille. L'obscurité couvrait les vagues, mais on entendait leur roulement sourd, sinistre, et les phares, qui s'allumaient le long de la côte, brillaient d'une lueur fantastique dans cette ? nuit troublée.

– Là-bas !. fit Isabelle en étendant le bras dans la direction de la mer – de la France.

Elle resta un instant debout, rigide, froide, le regard enfiévré, la poitrine haletante, puis elle s'affaissa dans les bras d'Amaury, en poussant un cri déchirant.

Elle était en proie à une effrayante crise nerveuse ; les secousses successives, les émotions refoulées agissaient enfin sur cette nature délicate. La réaction fut terrible, et, en prodiguant ses soins à sa belle-sœur, Mme Marston retenait à peine ses larmes, tandis qu'Amaury errait dans le jardin comme un désespéré.

Il était revenu près d'Isabelle lorsque, plus calme, elle ouvrit des yeux pleins de douleur.

– Ma bien-aimée ! fit-il en s'agenouillant près du sofa sur lequel on l'avait étendue.

Elle lui abandonna sa petite main glacée, et, d'une voix qui gardait des inflexions navrantes :

– Si nous devons être maudits, je demande à Dieu qu'il vous épargne et que toutes les souffrances soient pour moi seule.....

Le pâle soleil qui avait brillé par instants sur les flots écumeux venait de disparaître dans les brumes de l'horizon, quand les promeneuses rentrèrent à Saint-Servan.

On était fatigué ; Annie seule monta immédiatement, pressée de voir sa chère malade.

Quand elle redescendit, elle était si blanche, qu'Alix poussa un cri d'effroi.

La sœur d'Isa mit sous les yeux de Mme de Kernavan le billet qui tremblait dans sa main ; puis, s'affaissant sur une chaise, elle éclata en sanglots convulsifs.

Quelques lignes seulement, mais que leur sens était terrible pour les deux femmes !

« Annie, pardonne-moi de t'avoir trompée. La sœur de M. de Nortal m'attend sur le port ; j'ai consenti à partir avec elle. Mon mariage sera béni ce soir. Je ne te dis pas ce que je souffre. Ne m'oublie pas et implore pour moi ma mère, que je n'ai jamais tant aimée. »

– Ma pauvre enfant ! fit la marraine d'Isabelle en jetant ses bras autour d'Annie.

– Oh ! c'est ma faute ; j'aurais dû veiller, j'aurais dû comprendre.

– Hélas ! ne nous a-t-elle pas tous trompés !

Annie, s'accusant elle-même et se croyant plus coupable que la fugitive, raconta brièvement, en mots entre-coupés, ce qu'elle savait du passage d'Amaury à Saint-Malo.

– Il n'est pas surprenant qu'à ton âge, tu aies manqué de clairvoyance ; c'est moi qui aurais dû mieux veiller. Et sa mère, mon Dieu ! sa mère, que lui dire ?

– La vérité, soupira M. de Kernavan qui entraît, mis au courant de la situation par Alix, et, comme elle, consterné.

– N'y a-t-il donc rien à faire ?

— Elle est sans doute mariée à cette heure : les mesures avaient été prises, et tout était prévu. On pourrait attaquer la validité du mariage, irrégulier par certains points de détail, et d'ailleurs purement religieux, je pense ; mais Mme de Saint-Yves ne s'abaissera pas à de telles démarches. Je suis désolé, furieux pour elle. et pour nous.

– Dans tous les cas, il faut qu'elle soit prévenue immédiatement. Mon ami, voulez-vous faire atteler ? Annie, nous partirons ensemble.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes montaient, en voiture.

Alix semblait plus effrayée qu'Annie ; elle restait toute pâle et se serra, craintive, contre sa mère, en l'embrassant.

– Je vais revenir, ma chérie.

– Oh ! maman, comment t Isa ?.

Elle ne put achever ; les larmes qui tremblaient dans sa voix obscurcissaient ses yeux.

– Prie pour elle, soupira la mère dans un baiser, et pour Mme de Saint-Yves.

La voiture courait rapidement sur la route sablonneuse ; Mme de Kernavan et Annie, assises l'une près de l'autre, n'osaient pas se parler.

Quand la Roche d'Enfer se dessina sur le fond nuageux et assombri, la jeune fille regarda douloureusement sa compagne.

– Madame, si vous le permettez, j'irai d'abord. Il vaut mieux que je sois seule.

– Mais, pauvre enfant, c'est sur toi que va tomber le premier choc.

– Ceia ne fait rien. – Annie répétait les paroles dites plusieurs mois plus tôt à Isa, pour qui déjà elle venait de souffrir : – Cela ne fait rien, je ne

pense qu'à elle.

Parlait-elle de la sœur coupable, de la mère cruellement frappée, ou les comprenait-elle toutes deux dans sa compatissante et dévouée tendresse ?

Mme de Kernavan ne se sentit plus le courage d'ajouter un mot.

La cousine Yolaine traversait le hall, quand la marraine et la sœur d'Isa entrèrent.

– Où est Georgine ? demanda Mme de Kernavan, sans songer à saluer la vieille demoiselle.

– Près de la Roche. Ne l'avez-vous pas vue ? Nous ne vous attendions pas aujourd'hui, chère madame.

Annie était déjà sur la grève, marchant d'un pas automatique vers le Roc sombre qui s'estompait dans la demi-lueur du soir.

Mme de Saint-Yves était assise, comme de coutume, au pied de la croix qui lui rappelait des joies profondes et des douleurs poignantes. Nul ne savait ce que cette apparence impassible voilait de luttes avec la destinée.

Annie, qui s'était approchée sans être aperçue, s'agenouilla doucement comme pour réclamer une caresse.

– Ma fille est malade ?

Ah ! si Isabelle avait entendu ce cri spontané du cœur !

– Non, maman, Isa va bien – la voix avait un timbre étrange – mais elle m'envoie.

L'inquiétude fit place au soupçon ; mais que la mère était loin de soupçonner la vérité !

– Elle sollicite une prolongation de congé ? Vous avez accepté là une pauvre ambassade, Annie ; votre sœur sera ici demain.

– Maman, essayez de m'entendre. C'est un pardon que je viens implorer. Si vous punissez quelqu'un, ne punissez que moi, je suis la plus coupable.

– Enfin, qu'est-il arrivé ?

Mme de Saint-Yves s'était dressée, et Annie se releva, non sans un élan intime vers Celui qui fortifie et apaise.

– J'ai mal veillé, et Isa souffrait tant ! Elle n'a pas pu accepter le sacrifice. Elle porte ce soir le nom de M. de Nortal.

– Misérable !

A qui s'adressaient ce mot jeté d'une voix rauque, ce geste fou, ce regard sous lequel frissonna la pauvre Annie ?

– Vous dites qu'elle l'a épousé ? continua la mère en posant une lourde main sur l'épaule de sa fille.

– Isabelle est partie ce matin, en notre absence, avec la sœur de M. de Nortat. Ils devaient se marier à Jersey.

– Et vous le saviez ?

– Ma sœur a laissé une lettre. Elle embrasse vos genoux, mère, elle dit qu'elle vous aime.

– Elle m'aime ! – Un rire déchirant convulsa les lèvres blanchies. – Isabelle, ma préférée, la joie, l'orgueil de ma maison.

Annie tressaillit encore, mais la tendre pitié de ses yeux ne s'altéra pas.

Soudain le visage de la mère offensée prit une majesté solennelle ; elle regarda l'Océan soulevé, ce point de l'horizon où, au matin, elle avait vu disparaître un nuage blanchâtre, sans se douter que la vapeur emportait son trésor, et, étendant la main vers Jersey :

– Qu'ils soient maudits ! elle, cet homme et.

– Non, vous n'en avez pas le droit – Mme de Kernavan se dressait, à son tour, imposante et solennelle – vous n'avez pas le droit de les maudire d'avance. Que votre colère retombe sur cette infortunée et sur celui qui l'entraîna, qu'elle pèse d'un poids écrasant sur toute leur vie, c'est assez, c'est trop. Mais que vous appeliez la vengeance divine sur le sang de votre sang !. Ah ! vous n'êtes pas mère !

– L'êtes-vous davantage, vous qui avez laissé voler l'enfant que je vous avais confiée ?

Mme de Kernavan courba la tête, et son accent se brisa :

– Le ciel m'est témoin que j'éprouve en ce moment la plus amère douleur de mon existence. J'ai dû arrêter votre élan implacable ; maintenant à mon tour, j'implore votre pardon.

Mme de Saint-Yves ne l'entendait point ; elle écoutait cette autre voix sombre, lugubre, qui montait de la mer remuée jusques dans ses abîmes et elle pensait au père de sa dernière née.

Quand la mère se retourna vers sa fille, les lignes de son visage s'étaient en quelque sorte pétrifiées dans leur immobilité de marbre.

– Qu'on ne me parle jamais de la maudite ; que sous aucun prétexte, une ligne de son écriture ne soit mise sous mes yeux, et que toute relation soit rompue entre elle et les miens : je n'ai plus que deux enfants 1

DEUXIÈME PARTIE

I

Une femme très simplement vêtue suit le sentier de la grève et se dirige vers le manoir de Saint-Yves, qui se dessine, toujours sombre, sur l'azur moucheté de blanc. Le temps est doux et calme, les petits nuages s'immobilisent dans le ciel, et des vapeurs légères se suspendent au-dessus de l'océan comme un voile. Une vague mélancolie, je ne sais quelle impression de tristesse se dégage de cette nature tranquille : c'est un jour d'automne égaré parmi les radieuses journées de juin.

La jeune femme s'est arrêtée près d'une roche qui borde la route étroite ; elle appuie sa main contre la paroi rugueuse, et son regard erre sur les flots, empreint d'une intraduisible douleur.

– Oh ! Isabelle.

Les yeux s'obscurcissent, mais le regard de l'âme revoit une jeune fille frêle et charmante, un homme qui se découvre avec respect, tandis que sa main gauche contient l'impatience de son cheval, et que sa bouche prononce des paroles qui doivent enchaîner une vie à sa vie.

Annie ne s'est pas consolée. Il y eut deux ans, au printemps, que s'éteignit le rayon de soleil brillant à travers la maison morne, il y eut deux ans que la malédiction tomba sur la fille rebelle et sur son époux. Mme de Saint-Yves est obéie : jamais on ne parle de la coupable, jamais ne pénètre au Manoir une ligne de cette écriture élégante et fine, de cette écriture qu'Annie voudrait lire à genoux. Isa est bien morte pour sa mère.

La mère !. Quelles pensées traversent cet esprit inflexible, pendant que les lèvres demeurent rigides et que le front garde sa sévérité marmoréenne ? Nul ne le sait et nul n'ose tenter de l'apprendre. Pas plus que sa sœur, Geoffroy, quand il vint l'an passé, ' ne trouva le courage de prononcer le nom que doit couvrir un éternel oubli.

La chambre d'Isabelle est fermée ; elle fut laissée telle que la jeune fille la quitta, dans l'élan joyeux d'une pensionnaire en vacances. Le couloir de communication est de nouveau condamné, et l'autre porte reste close. Pourtant quelquefois, lorsque le Manoir dort, une main tremblante met la clef à la serrure, et l'on entre à pas étouffés dans cette cage morne où le pauvre oiseau fut deux mois captif. Les murs seuls pourraient redire les sanglots passionnés de la sœur qui a perdu la moitié de son âme.

Ces journées interminables dans leur monotonie énervante pèsent souvent bien lourd sur Annie. Peut-être entrevit-elle parfois la vision d'un foyer dont elle deviendrait reine, d'une tendresse qui serait son honneur et sa joie ; mais si ses rêves ont voulu prendre leur vol, elle leur a coupé les ailes. Elle se sent utile, quoiqu'on ne le lui témoigne guère ; elle sait que sans sa présence, le cœur qui saigne sous sa cuirasse de fer saignerait encore davantage, et elle se sacrifie simplement, comme elle s'est toujours sacrifiée.

Dans la vie des femmes qu'une vocation spéciale n'élève pas au-dessus de la terre, il arrive toujours une heure où la solitude devient écrasante, où les instincts d'affection et de dévouement réclament un champ à la fois plus vaste et mieux délimité, pour s'y exercer dans leur plénitude et goûter une réciprocité absolue. Annie n'a sans doute pas échappé à cette règle, car lorsque Mme de Kernavan, toujours attentive aux souffrances d'autrui, lui proposa une union qui lui donnerait calme et bonheur, ce fut un peu tristement qu'elle répondit :

Puis-je m'éloigner ? Moi seule la comprends et quoiqu'elle ne me le dise pas, je suis sûre que ma présence est un soulagement pour elle.

Mme de Kernavan soupira et l'on parla d'autre chose.

Oui, Annie est devenue nécessaire à ce cœur dont elle fut jadis la moins aimée. Mme de Saint-Yves se décharge sur elle d'une partie de cette autorité intérieure dont elle se montrait si jalouse ; c'est Annie qui dirige le

ménage, en même temps qu'elle écrit de longues lettres à son frère et qu'elle soigne les rhumatismes de la tante Yolaine. Mme de Saint-Yves réclame peu de soins personnels ; mais sa fille l'approche plus librement qu'autrefois et s'étonne au souvenir de sa timidité craintive.

Annie a repris sa marche dans le sentier courant à travers les sables ; son pas est lent ; on sent, à la voir, qu'elle n'est pas impatiente d'atteindre le but.

Mais une autre femme vient à sa rencontre, et, dans l'effusion qui les rapproche, il est facile de deviner une affection vraie, nuancée de respect chez l'une, d'une tendresse protectrice chez l'autre.

Mme de Kernavan n'a pas changé ; on la retrouve affable, causante, gaie quand elle le peut, doucement résignée lorsque les événements marchent à l'encontre de ses vœux, qui n'ont jamais rien d'égoïste : son caractère est de ceux qui ne vieillissent pas.

– Que je suis heureuse de vous voir, Madame ! Je souhaitais vous parler.

– Bien, mon enfant, asseyons-nous ici ; nul, je pense, ne troublera notre solitude, et Alix tient compagnie à ta mère.

Annie commence à mi-voix un récit qui assombrit son front. C'est une histoire bien simple et sou. vent redite, avec peu de variantes. A l'exemple d'une foule de jeunes gens qui errent à travers la vie sans boussole, Geoffroy s'égare, et le ton de ses lettres inspire de vives inquiétudes à sa sœur.

– Que faire ? soupire la jeune fille dont les angoisses ne peuvent s'épancher que dans cette âme amie.

– Geoffroy demande-t-il un supplément de pension ?

– Oh ! il ne l'oserait pas et ce serait bien inutile ; mais il ne me cache point qu'il emprunte.

Mme de Kernavan hocha la tête.

– C'est une voie fâcheuse, et, dans sa position, cela peut mener loin. Comment reçoit-il tes conseils ?

– Il les accepte, mais je crains qu'il n'en tienne pas compte.

– Réitère-les et parle-lui avec force des dangers auxquels il s'expose. Je lui écrirais moi-même, si j'avais un motif quelconque de m'immiscer dans

ses affaires ; mais il t'en voudrait sûrement de m'avoir communiqué tes appréhensions.

– Mon frère a en vous la plus entière confiance.

Il y eut un silence, puis Annie reprit un peu timidement.

– J'avais autrefois espéré. Geoffroy aimait Alix, et je suis persuadée qu'il l'aime encore.

– Ce n'est pas une inclination bien sérieuse, puisqu'elle ne peut le retenir dans la voie droite.

– Vous savez mieux que moi ce qu'est l'existence pour les jeunes gens, quand personne ne les guide. Geoffroy a peur de ma mère, il ne lui avouera jamais rien, et moi, je ne suis qu'une sœur cadette. Ah ! j'avais fait de si beaux rêves pour lui !

– Ne rêvons pas ; la réalité seule fait vivre, et nous avons, hélas ! de tristes réalités à considérer.

Le regard anxieux de la jeune fille s'attachait à celui de son interlocutrice ; Mme de Kernavan lui serra la main.

– Oui, ma fille, j'ai de ses nouvelles ; c'est pour cela que je te cherchais seule.

Les yeux pleins de larmes d'Annie se fixèrent sur l'immensité verte qui ondulait à l'horizon ; elle n'aurait pas pu articuler une parole.

– Tu sais que je ne reçus plus rien depuis cette lettre d'explications et d'excuses, dans laquelle Mme Marston me disait que son seul remords était d'avoir pris Isabelle chez moi. Il y a quelques jours, je vis une dame qui arrivait de Jersey ; elle connaît Mme de Nortal et m'en parla en termes qui me prouvèrent combien ta sœur est appréciée là-bas. Isabelle a un fils.

– Un fils !

Et Annie ne le savait pas !

– Un enfant d'un an, sa joie, son idole. M. de Nortal, qui a peu de fortune, travaille courageusement à améliorer la situation des siens, mais son champ d'action est trop restreint pour que le succès réponde à son zèle.

– J'espérais qu'ils habiteraient chez leur sœur.

– Ils le firent jusqu'au jour où Mme Marston se remaria. La maison cessait d'être aussi complètement la leur, et les caractères des deux hommes ne purent s'accorder.

Annie soupira profondément.

– La savoir dans la gêne et ne pouvoir l’aider !.. Son mari la rend-il heureuse, au moins ?

– Je crois que oui ; malgré le ressentiment dont je ne puis me défendre à son égard, je suis forcée de convenir que c’est un noble caractère. Il a tout sacrifié pour elle, comme elle pour lui, et ils se doivent tant l’un à l’autre que leur affection mutuelle ne peut guère manquer de s’en trouver accrue. Mais, chère enfant, je ne t’ai pas tout dit ; c’est à toi que je vais demander des détails sur notre pauvre Isabelle.

Et Mme de Kernavan tira de sa poche une lettre dont la suscription fit bondir le cœur d’Annie.

– Elle me l’envoie pour que je te la remette. Je l’ai reçue hier, avec un mot où ta sœur s’excuse de son long silence, causé par ses remords à mon endroit.

Annie avait tendu la main et ses yeux brillaient, avides de cette nourriture dont son âme allait enfin être rassasiée. Soudain, elle pâlit et son bras retomba.

– Je ne puis. ma mère m’a fait promettre de ne jamais lire une ligne. oh ! mon Dieu.

Mme de Kernavan eut un geste d’impatience qui ne s’adressait pas à la jeune fille.

– J’ai des raisons de penser que cette lettre est grave ; te crois-tu, en conscience, obligée à ne pas la lire ?

– J’ai promis. et ma mère renvoya impitoyablement mes lettres comme les siennes, murmura la pauvre Annie d’une voix brisée.

– Eh bien, je vais ouvrir celle-ci ; je te le répète, ce n’est pas sans un motif très sérieux qu’Isa rompt enfin le silence qui lui fut imposé.

Annie se couvrit le visage pour cacher ses larmes ; sa croix lui semblait bien lourde à porter.

– Ecoute ; ainsi que je le supposais, ceci est trop grave pour que tu refuses d’en prendre connaissance. Puisque tu ne veux pas lire, je lirai moi-même.

La voix de Mme de Kernavan s’éleva, contenue et un peu monotone comme celle d’une personne qui interprète les pensées et les sentiments

d'une autre. Quel regret déchirant, quelle amère douleur et quelle âpre joie passaient dans le regard suspendu aux lèvres de la lectrice !

Saint-Hélier, 14 juin 187

Ces pages trempées de mes larmes tomberont-elles jamais sous tes yeux, mon Annie ? Je l'ignore ; et la rigueur que j'ai encourue – à laquelle je me sou mets, mais qui empoisonne ma vie – me fait craindre le contraire. Pourtant, il faut que je tente un suprême effort, il le faut, non pour moi, mais pour mon enfant,

Annie, j'ai un fils. et cet enfant chéri n'a pas été pressé dans tes bras, n'a pas reçu sa maternelle caresse. Au milieu de mon bonheur, qui parfois m'effraye, cette pensée est la goutte de fiel dont je m'abreuve chaque jour.

Notre mariage, béni par l'Eglise, n'a pas encore été légalisé au point de vue civil. A cause de mon fils, qui sera Français comme son père, nous devons nous soumettre aux formalités dont nous nous sommes jadis affranchis. Je suis majeure depuis cet hiver ; j'attendais ce moment pour t'écrire, puis j'ai tardé, n'osant pas. Aujourd'hui, je ne peux tarder davantage, car Amaury désire rentrer dans son pays.

Tu me devines : il nous faut ce consentement qui nous manqua si cruellement à l'époque de notre union. Annie, demande-le pour moi. Tu es mon seul espoir, l'espoir de ton neveu, de mon Georges. Il se nomme comme notre mère ; cela n'attendrira-t-il pas son cœur pour le pauvre innocent ?

Si mon appel désespéré n'est point entendu, je n'emploierai pas les moyens que la loi m'offre – je n'ai déjà que trop outragé l'autorité maternelle – mais une grande douleur pèsera sur notre vie. Ma sœur, au nom de cette tendresse qui m'environna pendant dix-neuf ans, de cette pitié que tu ne me refuseras pas quand je l'implore comme une aumône, viens à notre secours et pense à mon enfant.

Je t'embrasse tendrement ; je n'ose l'embrasser, elle. Que ne puis-je joindre devant vous les petites mains de mon Georges pour obtenir votre pardon !

ISABELLE DE NORTAL.

La voix de Mme de Kernavan s'était altérée, et Annie ne contenait plus ses sanglots.

– Que faire ? dit à son tour la marraine d’Isabelle.
– Je parlerai à ma mère, je le dois. Oh ! elle ne sera pas implacable pour son petit-fils.
– Que Dieu t’inspire, ma pauvre fille ! Mais cette malédiction. Isa ne s’en doute pas. Que n’ai-je pu la retenir sur les lèvres de ta mère !
– Elle n’a pas maudit l’enfant, fit Annie frissonnante au terrible souvenir. Priez pour moi ce soir, chère, chère Madame ; quoi qu’il arrive je parlerai d’Isabelle.
Et les deux femmes rentrèrent au Manoir, le front triste, l’esprit préoccupé.

II

Le souper vient de s’achever. Mlle Yolaine appelle Mab et va faire au jardin sa promenade quotidienne, Mme de Saint-Yves s’apprête à remonter dans son appartement, où elle passe presque toutes les soirées seule.

– Maman, je voudrais vous entretenir quelques minutes.
Et comme à Geoffroy, il y a trois ans, la mère répond :
– Venez à la bibliothèque.

Si Annie se sent intérieurement défaillir, sa contenance reste calme et sa voix demeure ferme.

Le crépuscule projette de pâles clartés sur les armures sombres, et l’austérité de cette pièce octogone s’accroît de je ne sais quel mystère ; il semble que les aïeux dont les portraits ornent le salon d’en bas aient laissé autour de ces trophées belliqueux un reflet de leurs vertus héroïques.

1 : Mme de Saint-Yves s’assit dans son grand fauteuil, et Annie prit un tabouret près d’elle.

– Qu’avez-vous à me dire, ma fille ?

Ce mot, qui jadis lui eût semblé doux, impressionnait maintenant Annie ; il avait quelque chose de si cruellement exclusif !

– Maman, je vais vous désobéir, mais il le faut vous ne me pardonneriez point de ne pas le faire

Les yeux profonds, humides, cherchaient ceux que Mme de Saint-Yves tenait à demi voilés

– Continuez, Annie.

– Il s’agit de ma sœur. oh ! ne vous éloigne : pas, daignez écouter encore, ma mère. Vous savez si je fus soumise alors que vos défenses ne brisaient que mon cœur ; aujourd’hui, elles briseraient une vie, une petite vie innocente qui commence seulement à fleurir.

Mme de Saint-Yves était retombée sur son fauteuil et ses yeux mornes avaient une fixité étrange. Etait ce ainsi qu’elle devait apprendre la naissance de son petit-fils ?

– Il se nomme Georges. et vous ne l’avez pas béni, ma mère !

L’accent d’Annie faiblissait ; celui de Mme de Saint-Yves sonna sec comme le choc de deux épées

– Que m’importent ces gens ? Silence, si vous ne voulez, vous aussi, encourir une rigueur que vous ne paraissiez pas connaître.

– Maman, je vous le répète, vous ne me pardonneriez pas de m’être tue. Je ne vous ai point encore expliqué Isabelle implore à genoux le consentement qui lui permettra de donner un nom à son fils devant la loi française.

– Qu’elle fasse ses sommations !

– Oh ! mère, elle ne s’y décidera jamais.

– Vraiment ? Il me semble pourtant que l’insulte ne lui coûte guère. Après ce qu’elle a fait, rien de sa part ne m’atteindra.

Ce ton railleur, incisif, pénétrait comme une lame dans le cœur d’Annie ; cependant, c’était déjà beaucoup que sa mère se résignât à l’entendre.

– Maman, ne sauriez-vous pardonner ?

– Jamais !

– Eh bien, je ne vous prie pas pour ma sœur ; plus tard, vous aurez pitié d’elle peut-être. Mais aujourd’hui, ayez pitié de l’enfant, de votre sang !.

Mme de Saint-Yves fit un mouvement et fixa sur sa fille un regard qui lui défendait de continuer ; mais Annie se sentait forte et pensait qu’une étincelle couvait sous les cendres refroidies.

– Isa – oh ! comme ce nom résonnait doucement dans la bouche de la sœur aînée ! – Isa succombe sous le poids de sa douleur, de ses remords ;

elle se soumettra à tout plutôt que de vous offenser encore, mais elle est mère. son fils grandira.

– Elle apprendra par lui ce qu’est une malédiction.

– Vous ne pouvez pas le souhaiter. Mon père ne tressaillerait-il pas dans sa tombe s’il voyait son petit-fils repoussé par tous ? La croix qui est ici, sous vos fenêtres, vous rappelle la mort et la miséricorde.

Sans doute Mme de Kernavan priait, et sa prière retombait en rosée sur le cœur endurci, en persuasion sur les lèvres tremblantes. Pas une parole d’Annie n’avait produit l’effet de cette allusion.

Les lignes pétrifiées du visage ne se détendirent pas, mais un regard indéfinissable, traversant les hautes vitres, s’attacha à la Roche d’Enfer qui effilait sa pointe noire sur le ciel pâli.

Quand la voix s’éleva, à la fois solennelle et concentrée, Annie, palpitante, se cramponna au bras de fauteuil.

– J’accorde mon consentement *pour vous*, que savez garder l’honneur de votre nom, mais j’y mets une condition absolue : en l’envoyant à la belle sœur de Mme Marston avec les titres de son héritage paternel, vous lui direz que je l’ai maudite.

– Mère, oh ! mère, ne lui portez pas ce coup. elle en mourra. Vous savez combien elle fut toujours délicate.

– Ses nerfs me semblent assez robustes ; ils ont affronté d’autres épreuves !

Les éclats de la plus violente colère eussent paru moins durs à la sœur que cette ironie écrasante.

– Je vous en conjure, rétractez ce mot terrible prononcé à une heure où le désespoir vous égarait. Dieu, qui est la miséricorde, ne peut l’avoir ratifié ma mère. Au moins, ne me forcez pas à tuer Isa belle Vous rappelez-vous, mère, combien elle s’alanguit vite, semblable à une fleur fanée, lorsque ne trouvant pas la force d’obéir.

– Silence encore, et cette fois, craignez de me pousser à bout. Je vous le répète, mon consentement ne sera qu’à ce prix ; choisissez pour Mme de Nortal.

Et la sœur d’Isa choisit. Après une nuit passée dans les larmes, après une fervente élévation du cœur vers le Père des affligés, elle se dit que le

sacrifice est le premier devoir d'une mère, et qu'Isabelle ne penserait pas autrement. Elle écrivit cette lettre. Dieu seul sut ce qu'elle y jeta d'abnégation douloureuse. Mme de Saint-Yves devait la lire ; toute effusion en était donc bannie, et ce fut par quelques lignes mortellement cruelles que la sœur aînée répondit aux pages touchantes de la jeune femme.

Nulle épine ne fut plus aiguë au cœur d'Annie. Ce soir-là, malgré la courageuse résignation qui ne l'abandonnait guère, elle demanda au ciel de la retirer d'un monde où l'on ne peut même pas aimer en paix les siens.

Heureusement pour ceux qui souffraient autour d'elle, ce vœu d'une heure de désespérance ne fut pas exaucé ; Annie continua d'être l'ange gardien du Manoir sombre, et le nom d'Isa s'ensevelit plus que jamais sous un oubli apparent.

Près de la sœur, il était deux cœurs humbles qui gardaient, eux aussi, le feu sacré du souvenir. Comme elle, ils regrettaient en silence, réservant certains sujets de conversation pour l'heure où l'oreille qu'ils redoutaient ne pouvait surprendre leurs épanchements,

Depuis leur mariage, Madelon et Servan constituaient l'office de Saint-Yves. A ses multiples attributions de femme de chambre, la Bretonne avait joint celle de cuisinière, pour qu'on pût donner à son futur la place, sinon les fonctions, du cordon bleu campagnard qui venait de partir.

Mme de Saint-Yves ignorait que son domestique eût été l'ordonnance d'Amaury – averti par Madelon, Servan lui avait caché prudemment cette particularité de sa modeste carrière, – mais Annie le savait ; et malgré la rancune qu'elle gardait au mari d'Isa, elle ne put se défendre d'un sentiment plus fraternel, quand elle entendit l'ancien soldat parler de son *lieutenant*, la voix émue et des larmes dans ses yeux honnêtes.

Amaury de Nortal était de ces hommes qui exercent une fascination presque irrésistible sur leur entourage. Souvent, cette faculté brillante et dangereuse se met au service de principes contestables ; chez le jeune officier, elle accompagnait une grande noblesse d'âme, et l'acte même dont il s'était rendu coupable avait eu pour mobile sa chevaleresque générosité, tout autant que son affection.

Un peu contre son gré – le brave garçon était toujours bavard – Annie apprenait mille traits charmants de son beau-frère ; elle savait qu'à la

guerre, il s'était montré follement brave, et qu'il avait été fait prisonnier au moment où, sous le feu de l'ennemi, il relevait un de ses hommes blessés. La légende ne s'arrêtait pas là ; l'évasion d'Amaury, sa lutte héroïque, ses nouveaux faits d'armes y ajoutaient une épilogue dans lequel l'exagération avait peut-être sa part ; mais de ces récits épiques se dégagait le parfum d'enthousiasme que la sœur d'Isabelle dispirait à son insu.

Quand Servan parlait d'Amaury, Madelon répondait par le nom de Mlle Isa, et leur intime conversation tarissait guère. C'était à peu près le seul sujet sur lequel les époux s'entendissent ; malgré leurs excellentes intentions, ils parvenaient rarement à se mettre d'accord.

Mlle Yolaine prétendait que le mari étant de Saint-Servan et la femme de Saint-Malo, le mal ait irrémédiable. Et l'on eût dit vraiment que le nt de rivalité qui agite les deux petites villes trop isines soufflait dans ce ménage pour en troubler de paix.

Les querelles étant discrètes, d'ailleurs, et ne disant pas à l'affection sincère, on en riait. C'était la seule occasion de rire qui s'offrît à Saint-Yves.

Et la vie continuait son train monotone, la mère drapait dans son impassibilité, Annie se dévouait sans bruit, Mlle Yolaine lisait des romans : il semblait que, pareille à un tampon de ouate, elle glissât à travers ces angles aigus et ces aspérités sans les sentir, sans en deviner même l'existence.

Parfois, Annie avait à réprimer une tentation d'impatience en considérant ce front placide. Les tures agissantes gardent presque toujours un secret dédain pour celles qui se complaisent dans l'inaction. Ses plus lointains souvenirs lui montrait ce visage pâle encadré de cheveux dont la nuance restait indécise, coiffé d'une fanchon de dentelle souriant avec complaisance ou s'allongeant, se que le cas l'exigeait. Il ne semblait pas que la vieille demoiselle fût capable d'un sentiment généreux d'une sympathie sérieuse, et Annie se rappelle encore, non sans amertume, la quiétude avec laquelle elle avait vu naguère souffrir la pauvre Isa.

Un soir, Mlle Yolaine se promenait au jardin suivant sa coutume ; Mab folâtrait près d'elle, en livrant à mille gentilleses, et les yeux qui s'attendrissaient si rarement sur les chagrins d'autrui savaient avec amour les mouvements gracieux de la petite bête.

Annie était assise sur un banc gazonné, le visa tourné vers la mer, le regard perdu dans les bruns du lointain ; Mlle Yolaine vint s'asseoir près d'elle

Le silence régna d'abord, interrompu seulement par les profonds soupirs de la vieille fille.

Ses yeux suivaient ceux d'Annie, et la sœur d'Isa en se retournant, vit avec surprise quelque chose qui scintillait sous les paupières clignotantes.

Il n'était pas possible que la tante Yolaine pleurait pourtant, n'était-ce pas une larme qui roulait lentement sur sa joue flétrie ?

– Tante Yolaine, qu'avez-vous ? Vos rhumatisme sont-ils aigus ce soir ?

Un nouveau soupir, et le mouchoir parfumé de quelque senteur antique effleura les cils grisonnants

– Ce n'est pas cela. c'est cette enfant. Annie, tu comme moi ? Je ne peux pas m'habituer à son absence.

Annie se détourna : elle n'aimait pas qu'on la vît pleurer.

– Au commencement, je pensais que ta mère se signerait, qu'elle accepterait l'inévitable et que votre Isa nous reviendrait enfin. Déjà quand Georne, avec les meilleures intentions, la rendit si misérable, et que j'en eus compris le motif, je me disais qu'entre la mère et l'enfant la lutte ne pouvait être longue, et qu'Isabelle, oubliant son caprice de jeune fille, obéirait comme nous l'avons tous fait. Mais son caractère est d'une autre trempe ; je l'ai en senti depuis, lorsque les idées qui se pressaient dans mon pauvre cerveau ont peu à peu trouvé leur trace : toutes les natures ne se ressemblent pas, il est qui se brisent plutôt que de ployer, et celles-ci, il vaut mieux les diriger doucement que tenter de les rompre.

Annie serrait silencieusement la main de la vieille demoiselle ; elle ne pouvait parler, mais il était doux d'apprendre que cette sympathie côtoyait sa douleur.

– Et maintenant, je n'ai plus d'espoir, continua Mlle Yolaine qui éprouvait une satisfaction toute nouvelle à déverser le trop plein de son âme. Ta mère s'obstine. Je la connais, du moment qu'elle n'a pas cédé de bon gré, nulle supplication ne la sera fléchir. Nous n'entendrons plus notre

rossignol, nous ne verrons plus ce sourire joyeux qui illuminait la vieille demeure. Georgine oublie.

– Oh ! non, non, interrompit la jeune fille dans ses sanglots ; elle souffre comme nous, mais d’une autre manière.

– Et elle fait souffrir tout le monde. C’est même à moi de te le dire, mais aussi, il est trop triste à voir ton pauvre visage qui essaye de sourire, et de regarder l’horizon quand nous voulons chercher cette figure qui était notre joie à tous.

– Isa est heureuse. c’est une consolation.

– Es-tu sûre que ce M. de Nortal lui donne du bonheur en proportion de ce qu’elle a quitté pour lui ? fit la tante Yolaine avec une vague inquiétude

– Oui, elle est heureuse, elle l’a écrit. Et elle a un fils !

Cette fois, les larmes de Mlle Yolaine coulèrent comme une rosée de septembre.

– Comment se nomme-t-il ? murmura-t-elle tout bas.

– Georges.

– Pauvre petit !. Ah ! que je voudrais embrasser *son* enfant !

Ce mot-là ne devait pas s’effacer de la mémoire d’Annie.

Il y eut un long silence, mais les deux âmes vibraient à l’unisson.

– Tante Yolaine, dit Annie quand elle fut plus calme, croyez-vous que le mariage réserve une plus grande dose de bonheur que le célibat ?

– Je n’en sais rien. Tous les états ont leurs peines, mais celles du mariage m’ont toujours semblé particulièrement pénibles, Et pourtant.

Était-ce l’ombre du nuage passant dans le ciel, ou une ombre intérieure, qui se reflétait sur ce front creusé de rides ?

– Et t toi, pourquoi ne te maries-tu pas, Annie ? continua la tante, comme si elle eût été frappée par une idée soudaine.

La jeune fille rougit imperceptiblement.

– Toutes les femmes n’y sont pas appelées, tante Yolaine, vous le savez bien, puisque vous avez Choisi le sentier solitaire.

– Choisi !. Ma chère enfant, on choisit rarement de rester fille ; on entre au couvent, on se marie, ou l’on se *laisse* vieillir célibataire. Dans les deux premiers cas, il y a choix, vocation ; le troisième est un état en quelque sorte passif, une situation qui vient toute seule, sans qu’on la cherche.

Décidément, les idées de Mlle Yolaine étaient ce soir-là d'une précision, d'une netteté singulière.

– Eh bien, chère tante, je me laisserai devenir vieille fille, conclut Mlle de Saint-Yves en souriant à demi.

– Ecoute, Annie, je vais te conter une histoire ; elle est bien simple, bien peu romanesque, mais tu y trouveras peut-être matière à réfléchir. Quand j'avais ton âge – non, j'étais un peu plus jeune, car ma vingtième année allait sonner – je me trouvais orpheline, presque seule au monde, recueillie par pitié plutôt que par affection dans une maison qui n'était pas la mienne. A cette époque, la famille était nombreuse à Saint-Yves ; chaque jour, la table s'enguirlandait de têtes jeunes et rieuses : une bouche de plus à nourrir ne constituait pas une dépense.

J'étais jeune aussi, et sinon rieuse, du moins suffisamment causante pour apporter mon modeste contingent à cette gaieté franche. On s'habitua à moi ; je m'occupais des enfants ; la cousine Yolaine fit bientôt partie intégrante du mobilier, et quand un homme noble, mais pauvre, demanda ma main, on me dit : « A quoi bon chercher la misère quand tu trouves ici aisance et repos ? »

Mon inexpérience accepta les conseils et je refusai. Je refusai plusieurs fois, jusqu'au jour où l'homme qui m'aimait me dit tristement :

– Vous craignez la pauvreté que je vous offre, quoiqu'elle se double d'une affection profonde qui saurait en alléger le poids. Je pars pour la Guadeloupe, où des relations de famille me permettent de tenter la fortune. Riche, je viendrai réclamer votre main ; si je ne reviens pas, c'est que j'aurai succombé dans la lutte.

Il partit. Je n'étais pas égoïste ni dure, pourtant – on l'est rarement à cet âge – mais cet argent, dont j'ignorais la valeur vraie, m'était représenté comme une condition d'existence si indispensable, que je n'osais pas me fier à mes propres inspirations.

J'attendis longtemps. Il se faisait un grand de dans ma vie, jamais les journées ne m'avaient ru si longues, et la gaieté des autres me fatiguait. fin arriva à mon adresse une lettre timbrée de la adeloupe e ; je l'ouvris en tremblant et ne pus abord distinguer une ligne.

Quand je fus parvenue à la lire, je m'affaissai sur parquet et y restai, non sans connaissance, hélas ! mais avec la certitude écrasante de mon malheur. L'homme que j'avais repoussé me faisait écrire de son lit d'agonie, il me priait d'accepter en soutien de son amour la somme acquise par son travail ce qu'il payait de sa vie. « Je la destinais à votre corbeille, disait-il ; vous en distrairez une obole pour faire dire des messes à l'intention de celui qui pensa trop à la terre. »

Et je croyais ne pas l'aimer ! Ah ! je sentais maintenant ce qui se brisait dans mon âme, je comprenais le, moi-même, j'avais détruit mon bonheur.

Je demeurai dans ma chambre jusqu'au moment de petites voix claires vinrent m'appeler à travers la porte ; je me rendis à table. Mon cœur tordait dans ma poitrine, mais nul ne put deviner son déchirement.

Annie pressait les pauvres vieilles mains trempantes. Comme elle avait méconnu la tante Yolaine, ce qu'elle se repentait d'avoir passé, insensible, près de cette humble résignation !

– Nous eûmes des heures sombres ; les épaves de la fortune s'engloutirent en partie, le Manoir enveloppa de deuil et je vieillis entre des tombes. Un jour, pourtant, notre horizon s'éclaircit ; une jeune femme entra dans la maison morne, et l'on put croire que la glace qui pesait sur notre existence allait fondre enfin à ce rayon de vie. Je ne te dirai rien de ta mère – nul plus que moi n'apprécie ses austères qualités – mais elle ne sait pas répandre le bonheur autour d'elle, et, quoique la plus vive tendresse l'attachât à ton père, leur courte union ne fut pas sans nuage. J'ai même lieu de penser..

Mlle Yolaine soupira, et changeant de ton :

– Enfin, tu la connais aussi bien que moi, et n'est pas nous qui la jugerons. Souvent, j'eus l'idée de partir ; mon mince revenu – mon legs ! – m'est assuré à la rigueur l'indépendance ; je fus retenu par vous, que j'avais vus naître, et qui restiez tout au monde pour mon vieux cœur. Je n'ai pas l'envie d'aimer ; on rit de mes romans, et mon chien semble me suffire. Ma pauvre Annie, si, ce qu'à Dieu me plaise, tu vieillis dans l'isolement moral, tu ne t'étonneras plus qu'on s'attache à un être affectueux à qui, lui du moins, ne se lasse pas de son maître, et tu chercheras peut-être aussi dans un monde imaginaire l'oubli de la vérité.

– Il est une autre consolation plus vraie, plus haute, fit doucement Annie.
– Oui, et celle-là, tu me l’apprends tous les jours Va, la vieille tante a des yeux et voit bien que pour toi non plus, la vie n’est pas rose ; puisse-t-elle s’éclairer avant que luise ton dernier rayon de jeunesse !
– Chère tante, merci. Je vous aimais déjà, je suis contente de pouvoir vous plaindre.

Mlle Yolaine sourit en caressant la petite main fine d’Annie ; elle avait compris le sens de ce contentement un peu singulier.

Le lendemain, elle redevint l’hôte silencieux et distrait du foyer morne ; ses idées, s’enveloppant de leur brume coutumière, perdirent la lucidité qui avait étonné un instant Annie ; ses paroles se firent de nouveau rares et un peu hésitantes. Mais la jeune fille avait soulevé le voile jeté sur cette humble existence, et la tante Yolaine ne se promena plus seule le soir.

III

Mademoiselle, un grand malheur vient d’arriver au vieux Pierre Gournec, de la falaise. Il est tombé en pa.... en para.

– En paralysie ?

– Oui, c’est le mot qu’a dit Marianne qui pleure en bas ; et elle vous supplie, Mademoiselle, si vous étiez assez bonne.

– J’y vais, Madelon ; tu préviendras ma mère à son retour du bourg.

Pierre Gournec était cet homme qui, dix-huit ans plus tôt, échappait à la tempête dont M. de Saint-Yves restait victime.

Il habitait sur la côte une chaumière peu distante du Manoir, et bientôt Annie en franchit le seuil.

Elle avait toujours témoigné de l’intérêt à la petite Marianne, dont le grand-père l’évitait comme il évitait la veuve. Ce vieillard n’était-il pas le compagnon favori de M. de Saint-Yves dans ses promenades nautiques ? N’était-il pas auprès de lui pendant cette nuit sinistre où, au milieu des vagues folles, ils soutenaient une lutte inégale ? Ce souvenir consacrait ses cheveux blancs aux yeux de la jeune fille ; elle ne se croyait pas le droit

d'adresser dans son cœur un reproche à cet homme qui, peut-être, avait risqué vainement sa vie pour en sauver une autre.

Marianne, éplorée, baignait de ses larmes les mains de l'ancien pilote, frappé en pleine santé, alors que, septuagénaire, il gardait la vigueur de ses quarante ans.

Le côté droit était raidi, la bouche convulsée, le bras inerte ; les yeux seuls semblaient vivre encore et ils se fixaient, presque farouches, sur la compatissante figure de Mlle de Saint-Yves.

Ange de ceux qui souffraient, que la souffrance fût morale ou physique, elle trouva dans son cœur de douces paroles, et dans son esprit les premières armes pour combattre le terrible mal – s'il pouvait être combattu. Quand le médecin arriva, les soins indiqués en pareil cas étaient déjà prodigués de la manière la plus intelligente.

Annie rencontrait parfois le Dr Bertold au chevet des pauvres ; jamais elle n'avait pu maîtriser une impression presque pénible qui la saisissait à sa vue. Son nom restait lié au souvenir de sa sœur regrettée, à une période qu'Annie ne se rappelait pas sans une émotion douloureuse qui amenait une furtive rougeur à ses joues.

Elle écouta les prescriptions rassurantes, promit de les faire exécuter, et, après le départ du médecin, resta quelque temps encore près du malade que ne menaçait nul danger immédiat,

Elle revenait toute pensive, quand le facteur rural, la saluant avec une respectueuse gaucherie, lui remit le courrier qu'il apportait de Saint-Malo.

Une lettre à l'adresse d'Annie ! Elle la décachette d'une main nerveuse : c'est l'écriture de Geoffroy, et pourtant, l'enveloppe n'a pas été timbrée en Belgique.

La jeune fille a parcouru les quatre pages et s'appuie, toute pâle, contre l'orme qui ombrage la porte du jardin. Elle relit plus lentement :

Saint-Malo, 25 septembre 187

Ma chère sœur,

Mes lettres précédentes t'ont fait prévoir ce que celle-ci t'annonce ; je suis fâché, sincèrement affligé, crois-moi, d'ajouter ce chagrin à tes autres soucis.

Mes émoluments et la très mince pension que je reçois étant d'une insuffisance absolue pour subvenir aux besoins que crée ma situation, j'ai dû emprunter. On va vite dans cette voie. Bref, je suis, à bout de ressources, à bout de crédit ; les réclamations de mes créanciers – les misérables ! – ne me laissent plus ni repos ni trêve. Je suis étonné qu'il n'en soit pas encore parvenu à Saint-Yves : il est vrai que j'eus soin de cacher votre adresse.

Ces corbeaux croassèrent si haut que ma position ne fut plus tenable ; je compris ce qu'il me restait à faire, et je le fis. Jamais on n'eût dû me permettre de m'embarquer dans cette galère, puisque le lest me manquait totalement.

Hélas ! je ne pus échapper à ces brigands sans leur laisser ma toison, et même quelque chose de plus. Les vingt mille francs qui m'appartenaient sont entre leurs mains et je leur dois une somme à peu près équivalente ; c'est presque modeste : tu vois que je sais être raisonnable au milieu de mes folies.

Que faire aujourd'hui ? Je suis à Saint-Malo, comme tu l'as vu ; penses-tu que ma mère me reçoive ? Parle-lui le plus tôt possible ; je désire que ma position soit liquidée avant que l'affaire s'ébruite autour de vous.

Une foule de projets se heurtent dans ma tête ; je pense à l'armée, à l'Amérique, au désert où je trouverai l'oubli, sinon la fortune. Pourquoi ne te l'avouerai-je pas ? en passant à Paris, j'ai pensé à la Seine.

Ma vie est brisée, quoi qu'il arrive. Et pourtant, si ma mère avait voulu.!. Bast, c'était écrit, comme disent les Musulmans, et gémir sur son sort me parut toujours le propre des âmes lâches.

Je t'embrasse tristement. On a beau faire son crâne, il n'est pas gai de quitter le métier par cette porte-là.

GEOFFROY DE SAINT-YVES.

Annie regardait là route blanche qui s'étendait devant elle, la plaine dont l'herbe semblait desséchée par le souffle de la mer, la falaise haute et les vagues profondes. L'automne, qui s'annonçait, imprimait d'avance son

cachet sur cette âpre nature ; le ciel était gris, les nuages rampaient, bas et lourds. La jeune fille éprouva une sorte d'amère satisfaction à voir que le site se mettait d'accord avec ses pensées.

Fallait-il que, dans son existence déflorée de toute joie, elle eût encore la douleur d'être auprès de sa mère une messagère de deuil ? Elle se rappelait la scène qui avait suivi son retour de Saint-Servan, la Roche d'Enfer, les lames irritées, la malédiction lancée sous un vent de tempête. Ah ! pauvre Isa, quelle vie devait maintenant être sa vie !

Parfois, quand les difficultés, les angoisses nous enlacent de leur réseau inextricable et que notre sentier paraît sans issue, nous fuyons le présent pour nous replonger dans les tristesses déjà vécues, déjà creusées. C'est ce que faisait Annie, tandis que ses doigts nerveux froissaient la feuille qui venait de la frapper en plein cœur.

Pourtant, lorsque la haute stature de Mme de Saint-Yves apparut au détour de la route, Annie marcha résolument de ce côté.

– A quoi bon attendre ? pensa-t-elle.

La jeune fille ne montra point la lettre de Geoffroy ; le repentir ne s'y peignait pas en termes propres à calmer le courroux maternel. Doucement, avec une hésitation significative, elle montra son frère en butte à la tentation, à l'entraînement – tentation et entraînement exceptionnels. – Elle plaida la cause du coupable avant d'exposer sa faute, et enfin, comme pour Isabelle, elle s'accusa d'avoir été faible et de n'avoir pas su prévenir le mal.

De ces timides périphrases, la mère ne comprit qu'une chose : la ruine et l'amoindrissement, peut-être le déshonneur de son fils.

– Lui aussi !

Quel abîme de douleur dans ces mots jetés d'une voix sombre et contenue !

– Mère, vous serez indulgente.. Oh !! pensez que c'est votre aîné, votre fils.

– Je n'ai plus de fils – et le son sortait à peine des lèvres contractées. – J'ai maudit l'une, renié l'autre. Vous seule êtes mon enfant.

Fallait-il que l'amour maternel, cet amour tant cherché, s'édifiât sur les ruines de deux autres tendresses ?

– Mère, , je suis près de vous, protégée, heureuse. Pitié pour ceux qui se déchirent aux ronces de la vie.

– Annie, taisez-vous ; vous restez mon unique enfant, vous dis-je. Celui qui a souillé son nom ne mérite pas votre souvenir.

– Mais, c’est mon frère !

– Il le fut. N’appellez plus ainsi l’indigne rejeton des Saint-Yves.

– Mère, pardonnez. je n’ai pas le droit, moi, d’être implacable ! Et laissez-moi vous parler encore de Geoffroy. Il faut que ses dettes soient payées. oui, maman, il le faut pour le nom de mon père.

Le ton d’Annie vibrait avec cette fermeté douce qu’il avait acquis depuis quelque temps. Mme de Saint-Yves leva ses yeux clairs et froids :

– Je refuse absolument de m’occuper de cette misérable affaire. Qu’il travaille comme ceux au-dessus desquels il n’a pas su se maintenir ! Qu’il travaille de ses mains, qu’il gagne, à la sueur de son front, l’argent qu’il doit à d’autres. Quoi qu’il fasse, il est déshonoré devant le monde, et, pour moi, c’est un étranger.

La douleur de cette mère ne ressemblait point à celle d’une autre mère ; elle n’éclatait pas en transports, elle ne se répandait pas en reproches, en regrets, en menaces ; elle tombait, dure et lourde comme une massue, sur le front coupable qu’elle voulait écraser.

Lors de la fuite d’Isabelle, c’était le cœur qui avait été le plus profondément atteint ; ici, la fierté de race, l’orgueil du nom souffrait plus encore que la tendresse.

– Eh bien, ma mère, je vous demande, les mains jointes, la permission de donner à mon frère ma part d’héritage.

– Vous êtes majeure ; je vous remettrai les titres ce soir.

– Je ne vous ai pas offensée, maman ?

– Non.

Quoique le mot fût sec, Annie comprit qu’il était sincère.

– Et puis. oh ! si vous consentiez !. Geoffroy est à Saint-Malo ; mère, ne pourrais-je pas aller le voir ? Il doit être si malheureux !

– Vous êtes majeure, répéta Mme de Saint-Yves.

La sœur de Geoffroy comprit qu’il ne fallait pas insister et que sa mère, en fermant les yeux sur la visite, voulait du moins garder son apparence

inflexible.

Le lendemain, Annie partit accompagnée par Madelon.

Les remarques oiseuses de sa suivante ne troublèrent pas les réflexions de la jeune fille ; elles frappaient ses oreilles comme un bourdonnement qu'on entend sans le comprendre, et qu'on finit même par n'entendre plus.

La lettre de Geoffroy donnait le nom de l'hôtel où il était descendu ; bientôt la sœur fut en présence de son frère.

L'entrevue fut triste, empreinte d'embarras d'une part, d'un vif chagrin de l'autre. En écrivant à Annie, Geoffroy avait affecté une désinvolture d'esprit qui n'était pas absolument sa disposition présente. Il restait atterré devant le résultat de ses escapades, et la rigueur de sa mère, sans le surprendre, lui portait le dernier coup.

Quand il vit les titres dans les mains de la jeune fille, ses yeux eurent une lueur humide.

– Oh ! tu es un ange. mais je ne veux pas te dépouiller.

– Je n'ai besoin de rien, puisque je reste à la maison, et il faut penser à notre père.

– Mais, ces vingt mille francs, c'était, sinon l'indépendance, du moins quelque chose qui en approchait. Tu vas dépendre entièrement de Mme de Saint-Yves.

– Nous nous entendons bien, dit Annie avec un pâle sourire. Ah ! je voudrais qu'au lieu de se concentrer sur moi, son indulgence se répandît sur chacun de vous.

– Mais c'est ta dot, ma sœur !

– Je ne me marierai pas, fit-elle doucement. Comme Isabelle, tu as besoin d'un avocat prêt à défendre ta cause, si l'occasion s'en présente : je serai le vôtre.

– Ah ! quel misérable je suis !

Il l'embrassa silencieusement ; le premier germe du repentir était déposé dans cette âme faible, mais droite.

– Pauvre Isa ! elle n'écrit jamais ?

– Ses lettres furent toutes renvoyées, et la seule qu'il me fut permis de lui écrire me déchire le cœur quand je me la rappelle.

Au milieu de ses larmes toujours prêtes à couler à ce navrant souvenir, Annie raconta le message cruel qui avait accompagné le consentement de la mère.

Geoffroy écoutait, l'œil sombre ; quand la voix brisée s'éteignit dans les pleurs, la prunelle du jeune homme s'alluma.

– Au bout de deux ans, garder une pareille rancune et t'obliger, toi, de frapper un tel coup !. Ah ! c'est un raffinement de barbarie.

– Geoffroy, ai-je eu tort ? Eût-il mieux valu sacrifier les intérêts de l'enfant à la tranquillité de la mère ?

– Non, tu as bien fait, tu n'avais pas le droit d'agir autrement ; il fallait que, devant la loi, notre neveu eût un nom. Puisse-t-il mieux le porter que je n'ai porté le mien !

Il se tut un instant, puis, d'une voix plus concentrée :

– Je n'ai pas commis d'action basse, et bien d'autres, qui lèvent haut la tête, auraient de meilleures raisons que moi de la courber. Mais je n'ai pas su sauvegarder ma dignité, je me suis donné l'apparence des torts que je n'avais pas. Annie, te rappelles-tu la conversation que nous eûmes au bord de la mer, en revenant de Saint-Servan ? Je te dis ce soir-là que de Nortal aimait Isabelle, et je te confiai mes propres rêves, mon espoir, mes appréhensions. Comme elles se sont tristement réalisées ! C'était une heure décisive dans ma vie ; je sentais qu'avec *elle* je serais préservé de tout mal. Elle eût consenti, peut-être. Elle m'avait toujours témoigné une timide sympathie. Et c'est ma mère encore qui détruisit ce bonheur, comme elle détruisait celui d'Ibelle.

– Tu lui avouas ?

– Je lui demandai son approbation ; elle me la refusa parce que les de Kernavan ne sont pas riches. Et moi, je ne pouvais pas passer outre !

– Je suis contente que tu ne l'aies pas fait. Nous ne voyons que trop les fruits amers produits par une désobéissance qui, hélas ! est contre toutes les lois divines et humaines. Espère encore, mon frère, ne perds pas courage. Tout peut se réparer, et tu as à peine vingt-six ans.

– Ce que tu fais pour moi m'impose l'énergie et une transformation absolue. Hier, j'abandonnais la lutte, prêt à accueillir les solutions les plus désespérées ; aujourd'hui, je me sens un autre homme, ennobli, purifié par

ton sacrifice. Mais je ne penserai plus à *cela* ; je m'en rendis indigne, puisque je ne sus pas garder le souvenir dans toute sa plénitude, le souvenir béni qui, au début, m'environnait d'une atmosphère fortifiante. Et pourtant, je l'aime encore ! – Il n'osait pas la nommer. – Je n'ai jamais cessé de l'aimer ; elle est de ces créatures privilégiées qu'on n'oublie point, parce que leur caractère, trempé de force et de douceur, rayonne sur une vie, même quand cette vie ne doit pas être illuminée par le foyer d'amour pur qui s'appelle le cœur d'une femme chrétienne. Je l'ai aperçue ce matin – elle ne pouvait pas me voir. Je lui demandais pardon dans mon âme, et la torture qui me poignait ressemblait à une âpre jouissance : c'était comme une expiation offerte à cette sainte tendresse.

Il s'exaltait en parlant, et sa sœur, douloureusement fière, pensait qu'avec de tels sentiments, Geoffroy n'était pas perdu.

– Elle se mariera bientôt, sans doute, continua-t-il d'une voix altérée, et tu me l'écriras comme tu m'écrirais le mariage de miss Flora ou de miss Jane. Mais je saurai que tu sympathises avec ton pauvre frère, et plus tard, quand nous serons vieux, peut-être pourrai-je lui dire ce que j'ai souffert.

Ah ! parmi tant d'amertumes, il était consolant de pleurer sur ce cœur fraternel qui, en dépit de tout, restait un noble cœur.

Geoffroy dit ses plans. Il n'avait pas jeté au hasard le mot d'Amérique dans sa lettre ; mais la résolution chancelante s'affermissait sous l'influence d'Annie. Il avait un ami dont le père dirigeait une des maisons de banque les plus importantes de Boston. On lui offrait là une situation modeste, mais sûre ; il l'accepterait, comptant sur son énergie et sur l'avenir pour l'améliorer, pour reconstituer le petit patrimoine d'Annie et faire partager à la généreuse fille une fortune reconquise.

Annie, soupçonnant vaguement des difficultés immenses et des luttes qui exigent une fermeté dont, hélas ! Geoffroy n'avait pas fait preuve, n'envisageait pas l'avenir sous ces couleurs rassurantes. Mais elle savait qu'il ne faut pas qu'un mot, un geste décourage les natures un peu molles ; et Geoffroy ne lut dans son regard que la confiance la plus absolue.

– Quand pars-tu ? demanda-t-elle tristement.

– Je vais retenir mon passage au Hâvre, et pense être en mer d'ici à huit jours. Tu m'écriras souvent, Annie ?

Elle ne put répondre. Était-ce ainsi que devaient finir les rêves dorés et l'intimité fraternelle qui avait été l'unique sourire de leurs premiers printemps ?

– Je ne te dis rien pour ma mère. Elle sera implacable à mon égard comme elle l'est envers notre pauvre Isabelle. Je n'espère pas rentrer de longtemps à Saint-Yves, et des années s'écouleront sans doute avant que nous nous revoyions. Mais il est dur pour un homme d'être rejeté de la maison paternelle et de l'approcher sans oser en franchir le seuil.

Parmi les titres de rentes qu'Annie remettait à son frère se trouvaient trois billets de mille francs ; il obligea sa sœur à les garder.

– Tu payes mon voyage ; là-bas, mes appointements, si minimes qu'ils soient, devront me suffire. Je te dépouille, ma sœur ; conserve au moins cette misère ; qui sait si tu n'en auras pas besoin un jour pour toi. ou pour Isabelle ?

Ils se tinrent enlacés en silence ; leurs cœurs débordants étouffaient leurs voix.

Quand la jeune fille, son voile baissé sur le visage, reprit le chemin du Manoir, Madelon lui dit avec sa franchise bretonne et les droits incontestés que lui donnait son dévouement :

– Voilà M. Geoffroy qui part aussi ; il est bien sûr brouillé avec Madame, puisqu'il ne vient pas à Saint-Yves. Qui est-ce qui vous distraira maintenant, mademoiselle ? Lé château, tel qu'il est, convient plutôt aux mouettes qu'à une jeunesse comme vous.

– La volonté de Dieu soit faite, Madelon.

– Je sais que nous devons le dire, mais le penser n'est pas toujours facile. Vous regrettez votre sœur et votre frère, Servan regrette son lieutenant, moi je pleure chaque fois que je vous vois entrer dans la chambre de Mlle Isa. Oh ! je vous ai suivie souvent le soir, et si je restais derrière la porte, je mettais du moins mes lèvres là où elle avait posé ses petits pieds. Madame seule ne regrette rien, mais j'ai peur vraiment qu'un jour, elle soit la plus désolée de tous, alors qu'il sera trop tard pour revenir sur le passé.

– Tais-toi, Madelon. Voici la chapelle où j'ai prié près de ma sœur pour la dernière fois ; entrons-y pour demander le retour d'Isa et de mes deux frères.

C'était la première fois qu'Annie donnait ce titre à M. de Nortal. L'aiguillon de son ressentiment s'émuait depuis qu'elle savait sa sœur heureuse, et dans ses rêves d'avenir, voilés comme des soirs d'automne, elle associait Amaury à la compagne qu'il avait loyalement aimée.

IV

– Vous n'en parlerez pas à Annie, maman ?

– Non, Alix, ce serait trop pénible pour elle, et la pauvre enfant a déjà assez souffert.

– Elle ne nomme jamais Isabelle, mais je vois combien ce silence prolongé déchire son cœur.

– Que pourrait lui dire Mme de Nortal ? Après avoir reçu le billet écrasant dicté par sa mère, elle nous laissa nous-mêmes longtemps sans nouvelles ; et je ne sais pourquoi cette lettre, qu'elle se décide enfin à m'écrire, me semble un testament, un adieu.

– Oh ! mère, que tout ceci est triste !

– Oui, ma fille, affreusement triste. Que Dieu pardonne à Mme de Saint-Yves ! Mais j'ai peur qu'elle récolte un jour ce qu'elle sème depuis des années.

Alix pencha la tête vers l'ouvrage de couture qui occupait ses doigts sans absorber sa pensée, et son profil doux et aristocratique se dessina sur un coin d'azur encadré par les rideaux blancs.

Alix de Kernavan a peu changé depuis le départ d'Isa ; elle possède toujours les mêmes traits fins, le même regard limpide et cette timidité gracieuse qui la fait paraître plus jeune qu'elle ne l'est réellement. Si ces traits sont plus sérieux, si ce regard se voile parfois, si le sourire reste plus grave, la sérénité de la jeune fille n'est jamais troublée ; on sent que son âme est pure comme son front virginal.

Alix n'est pas riche, mais, en Bretagne, il est encore des hommes assez inférieurs au niveau moderne pour rechercher une femme sans dot. Alix a donc été demandée en mariage, et parmi ces cœurs désintéressés, il s'en

trouva qui inspiraient toute confiance à Mme de Kernavan. Elle consulta sa fille, estimant que le droit de décision appartient à celle qui doit porter toute sa vie cette chaîne, la plus lourde ou la plus légère qu'on puisse imposer à une femme. Alix rougit un peu, cacha sa figure émue sur l'épaule maternelle, comme elle le faisait chaque fois qu'elle cherchait un encouragement ou un avis, et murmura tout bas :

– Conseillez-moi, maman ; croyez-vous que je doive dire oui ? Serait-ce mal à moi de refuser toujours ?

Et la mère, baisant la joue brûlante, répondit dans un soupir :

– Reste encore auprès de nous. Nul ne t'aimera comme je t'aime.

Et Alix est restée. Chaque fois que sa mère a dit non pour elle, il lui a semblé qu'un poids se soulevait de son cœur.

Pendant que la jeune fille réfléchit – Alix a appris à ne rêver jamais – Mme de Kernavan relit pour la dixième fois une lettre reçue quelques jours auparavant :

Cauterets, 3 juillet 187

« Vous pensez peut-être, bien chère marraine, que le silence qui enveloppe votre pauvre Isabelle est celui de la mort ; non, Isabelle vit encore, si toutefois on peut appeler vie l'existence qu'elle traîne depuis un an, depuis qu'elle est rentrée en France.

Vous savez sans doute sous quel fardeau je succombe ; on ne vous l'aura pas laissé ignorer, pour peu que l'on songe encore à prononcer mon nom. Du jour où la malédiction de ma mère pesa sur ma tête, je n'eus pas une heure de repos, pas une minute de joie ; ce coup, qui mit deux ans à m'atteindre, m'écrase en proportion de mon bonheur passé : je succombe et ne me relèverai jamais.

Mon enfant, pauvre ange ! devrait pourtant me rattacher à la terre ; mais il est son petit-fils, et la vue de cette innocence condamnée double mes remords. Amaury, qui est le meilleur des maris et des pères, m'entoure de son dévouement et cherche à me consoler ; mais ma tristesse incurable le gagne, et, en demeurant

tout l'un pour l'autre, nous ne pouvons bénir le jour où nous nous sommes promis de nous aimer.

Nous sommes fixés à Bordeaux, où M. de Nortal occupe une situation qui s'harmonise avec ses goûts et notre genre de vie. Il espérait que ce climat me serait salubre ; je n'en ai éprouvé aucun bien, et l'on m'a envoyée à Cauterets pour prendre l'air des montagnes plutôt que les eaux dont je n'ai nul besoin spécial. Je m'affaiblis, je souffre, mais sans pouvoir donner un nom à ma souffrance ; ou plutôt ce nom est terrible, et les médecins ne peuvent pas me guérir.

Je ne vous parle pas d'Annie. Pauvre fille ! elle transmet un message dont elle n'était pas responsable, mais je préfère qu'elle ignore le mal qu'elle m'a fait.

Merci, chère madame, de l'affectueuse lettre qui fut un baume pour ma plaie vive. Pensez quelquefois à votre filleule et plaignez-nous, vous qui fûtes si bonne pour nous. Au nombre des vœux qui ne s'accompliront pas, je place celui de vous présenter mon petit Georges avant de quitter ce monde ; vous l'aimeriez peut-être en souvenir de votre pauvre

Isabelle DE NORTAL. »

– Que Dieu leur pardonne à tous, répéta Mme de Kernavan en repliant la feuille sur laquelle brillait une larme ; mais si l'on ne savait qu'il faut s'incliner toujours, on serait étonné parfois que le Dieu de miséricorde confie un reflet de son autorité suprême à qui en use si mal.

La réflexion avait été mentale, et rien ne troublait le silence du petit salon quand Manon entra, tenant une enveloppe bleue dont la vue causa un léger sursaut à la maîtresse du logis.

– Un télégramme ? Nous n'en recevons pas souvent dans ce coin tranquille. Oh ! Alix, quelle affreuse nouvelle !. Malheureuse Isa, sa tristesse était comme un pressentiment.

Alix saisit d'une main fiévreuse la dépêche que lui tendait sa mère.

Cauterets, 25 juillet 187

« M. de Nortal à l'agonie ; sa femme inspire inquiétudes.

MERLAN. »

Quel était le signataire ? Quelle était la catastrophe ? Au nom de qui s'adressait-on à Mme de Kernavan ? Ces questions restaient insolubles ; le seul fait précis, trop positif, hélas ! était qu'Isabelle allait se trouver veuve, et que nul ne s'occupait de son enfant.

– Je partirai, fit Mme de Kernavan, obéissant à une impulsion généreuse sans la discuter. Mais il faut que je voie Georgine ; elle ne peut pas rester étrangère à cette douleur.

Bientôt, la mère et la fille entraient dans le hall, dont l'atmosphère demeurait humide, même par cette chaude journée de juillet.

– Je consolerais la pauvre Annie pendant que vous serez avec Mme de Saint-Yves, avait dit Alix.

Mais Annie et la veuve se tenaient ensemble dans la salle à manger, où Madelon voulut conduire les deux visiteuses.

– Je vais au jardin, maman, je viendrai plus tard, fit Alix qui éprouvait un instinctif effroi à la pensée que Mme de Saint-Yves allait parler d'Isabelle.

Annie préparait des cerises pour les confitures, et sa mère travaillait dans l'embrasement profonde, habituel refuge de Mlle Yolaine.

– Vous êtes aimable de venir par cette température tropicale, Marie ; Annie va vous préparer un verre de sirop, dont vous devez avoir grand besoin.

– Merci, Georgine, je ne saurais rien prendre ; j'ai reçu tout-à-l'heure une nouvelle qui m'atterre.

Le visage de la veuve exprima la surprise ; celui d'Annie reflétait une certaine inquiétude.

– Cette nouvelle m'est envoyée de Cauterets, où se trouvent M. et Mme de Nortal. Votre fille est malade, très malade, Georgine, et votre gendre est à l'agonie.

Mme de Kernavan se sentait trop la seconde mère d'Isabelle pour n'avoir pas sympathisé avec ses souffrances, au point d'éprouver une irritation latente contre leur auteur. Aujourd'hui, cette impression se trahissait d'une façon qui eût été cruelle si elle eût été calculée.

Annie avait poussé un cri, et Mme de Kernavan l'entourait de ses bras avec un remoras sincère.

– Ma pauvre enfant, j'oubliais que tu étais là.

Sur le visage de Mme de Saint-Yves flotta quelque chose comme un amer sourire.

– Vous pensez qu'une sœur ne peut entendre ce que vous annoncez ainsi à une mère ?

– Pardon, Georgine ; le sentiment qui devrait nous unir nous a souvent divisées. Je ne viens pas vous adresser des reproches que je ne suis pas en droit de formuler, mais vous dire que je pars pour Cauterets, où la malheureuse enfant a besoin d'amis.

– Je pars avec vous, madame. Vous le permettez, ma mère ?

– Oui, je vous le permets, fit Mme de Saint-Yves, qui avait recouvré tout son calme.

– Nous nous mettrons en route ce soir, Annie ; je vous enverrai la voiture.

– Merci, madame.

Dans ce mot banal, l'âme d'Annie passait tout entière.

– Et maintenant je vais à mes préparatifs ; nous n'avons pas de temps à perdre, ma fille.

Mme de Saint-Yves restait impassible, et Mme de Kernavan la quitta, révoltée dans son cœur de mère.

Alix vint embrasser Annie.

– Je te confie maman ; soigne-la bien, elle pense si peu à elle-même !

– Sois tranquille, chérie, je m'entends à donner des soins. Oh ! mon pauvre frère.

Toutes deux se rappelaient l'élégant danseur, le brillant cavalier dont le départ avait été un événement pour la société jeune et gaie. Tel restait dans leur souvenir le mari d'Isa ; quel contraste avec le présent, avec ce lit d'agonie où l'on n'osait pas appeler une mère !

Annie fit fiévreusement ses préparatifs de voyage ; Madelon l'aidait, les larmes aux yeux, quand on frappa discrètement à la porte :

– S'il vous plaît, faites excuse, mademoiselle ; ma femme me dit que mon lieutenant va. va mourir. Est-il possible que vous partiez sans emmener son pauvre ordonnance ?

La figure décomposée de Servan était une plaidoirie éloquente ; Annie, calme à force d'émotions, lui dit brièvement de l'attendre.

Elle alla trouver Mme de Saint-Yves, qui était remontée dans son appartement.

– Maman, Servan est très attaché à mon beau-frère, qu'il connut et servit autrefois. Voulez-vous me permettre de l'emmener ? Il le désire vivement, et je crois qu'il nous serait utile.

– Faites comme vous l'entendrez, Annie.

– Merci, maman ; et. oh ! ne me direz-vous rien pour la pauvre Isabelle ? Mme de Saint-Yves détourna la tête.

– Elle va être veuve. elle l'est peut-être, hélas !

– Dieu la punit.

– Ah ! c'est une punition terrible, mais vous ; saurez l'adoucir. Maman, vous ouvrirez vos bras à votre fille désespérée ?

Dans l'effusion de son zèle, Annie avait dépassé le but.

– Ce n'est pas moi qui puis consoler son désespoir ; il y a longtemps que ses affections sont placées ailleurs que dans sa famille. Ne me parlez plus d'elle, Annie ; je vous laisse partir parce que vous le souhaitez, mais je n'oublie pas que je l'ai maudite.

Pourtant, quand deux heures plus tard, sa fille vint lui faire ses adieux, une ombre émue passa sur le visage de la mère.

– Revenez bientôt et ne vous fatiguez pas outre mesure ; j'ai besoin de vous, mon enfant.

Pour la première fois de sa vie, Annie sanglotait sur le cœur maternel.

– Allons, ne vous attendrissez pas ainsi ; c'est une mauvaise préparation à un pareil voyage. Et vous ne me demandez pas d'argent ? Il vous en faut beaucoup.

– Maman – Annie avait rougi – Geoffroy m'a rendu trois mille francs ; n'est-ce pas bien plus que je ne dépenserai ?

Et la jeune fille se sentit pressée de nouveau dans les bras de la veuve, tandis qu'une voix altérée murmurait à son oreille :

– Tout ce que je possède est à vous. vous le savez bien.

V

Le soleil du midi dardait ses rayons ardents sur les colosses pyrénéens, verdoyants à leur base, neigeux à leur faîte, quand un omnibus s'arrêta dans la rue de la Raillère, à Cauterets.

Un domestique, s'élançant du siège qu'il partageait avec le rustique cocher, aida deux dames à descendre et sonna à la porte d'une petite maison l'aspect fort simple, pendant que l'omnibus repartait au grand trot de son vigoureux attelage.

Annie, pâle comme un linceuil, garde son énergie contenue. Le voyage lui a paru interminable ; elle a regardé, sans les voir, les panoramas riants ou tarides qui fuyaient avec une rapidité fantastique ; elle, qui n'avait jamais quitté la Bretagne, s'est vue entraînée à toute vapeur à travers la France sans qu'un mot, un geste trahît la moindre impression. Ce matin, devant les Pyrénées inondées de lumière, drapées dans leur pourpre royale, couronnées d'un diadème d'argent, elle n'a eu qu'une pensée : « Deux jours perdus, et il était à l'agonie ! »

La femme qui répond au coup de sonnette de

! Servan porte le costume de la montagne, le foulard rouge noué autour de la tête, et la volubilité de ses paroles accroît l'étrangeté de son accent bizarre.

Mais déjà les voyageurs connaissent une partie de la vérité ; ils n'étaient pas à Cauterets encore, qu'on leur racontait l'accident terrible survenu dans une promenade à cheval, la chute mortelle qui mettait toute la colonie des baigneurs en deuil.

Une autre femme, la maîtresse de céans, sans doute, arrive en toute hâte ; elle a les yeux rougis et parle bas comme on le fait dans une maison visitée par le malheur.

– Mme de Kernavan, n'est-ce pas ? En recevant votre dépêche hier, je fus toute réconfortée pour la pauvre petite dame. Ah ! c'est affreux de se trouver sans sa famille à des moments pareils.

– Comment va-t-il ?

Sa voix hésitait, et Annie leva les yeux pleins d'angoisse.

– On ne vous l'a pas annoncé ? Ce ne fut que ce matin, à l'aube. Pauvre jeune homme ! nous nous étions attachés à lui comme à sa femme et au petit enfant.

Annie ne pouvait pâlir davantage ; elle regardai Mme de Kernavan d'un air qui disait :

– Allons vers elle.

– Comment est Mme de Nortal ?

– Ah ! la chère éprouvée, elle ressemble à un corps sans âme depuis la catastrophe e ; elle était là. elle le vit tomber. Pendant les trois jours l'agonie, elle ne quitta pas la chambre, pas même pour embrasser son enfant.

– Elle ne nous attend point ?

– Le docteur lui a, je crois, parlé de votre arrivée.

– Est-il ici ?

– Non, il est parti tout à l'heure, et j'ignore quand il reviendra.

Mme de Kernavan réfléchit un instant.

– Puisqu'elle est à moitié prévenue, montons. [1 est trop cruel de la savoir seule là-haut.

Combien le cœur d'Annie battait en franchissant le seuil de cette chambre où elle allait les revoir !

Lui restait noble et beau dans son sommeil suprême ; les ombres de la mort l'enveloppaient d'une sereine majesté ; sa longue agonie n'avait pas altéré son visage, ou plutôt la grande pacificatrice, y posant son sceau, effaçait les traces cruelles des souffrances qu'elle avait calmées.

Isabelle était à genoux près du lit, le front sur cette main glacée dans laquelle, trois ans auparavant, elle avait mis la sienne.

Entendit-elle entrer les arrivantes ? Elle ne bougea point et quand Annie, l'entourant de ses bras, releva cette tête penchée, la figure d'Isabelle ne révéla nulle émotion.

– Mon Isa, ma bien-aimée, ne me reconnais-tu point ?

Mme de Kernavan collait à son tour les lèvres au front pâle ; ce fut vers elle que se tourna la veuve :

– Merci d’être venue. il aurait voulu vous voir.

La mère d’Alix étouffa un sanglot ; Annie ne pouvait pas pleurer.

– Oh ! Isabelle, ne m’as-tu pas pardonné ?. C’était pour ton enfant. Tu sais si je t’aime, ma sœur !

Ses caresses passionnées semblaient fatiguer Isa, qui ne faisait aucun mouvement pour s’y soustraire ni pour les rendre. Mme de Kernavan dit quelques mots à la propriétaire, qui sortit en s’essuyant les yeux.

Après s’être agenouillée un instant auprès du lit funèbre, Mme de Kernavan se rapprocha de la jeune femme.

– Isabelle, nous n’avons pas encore vu ton enfant.

Elle avait parlé d’un ton ferme ; Isa tressaillit et répondit de sa voix creuse :

– Je vais vous conduire près de Georges, si vous voulez, et puis je reviendrai ici ; je ne peux pas le laisser seul.

Annie allait suivre ; Isabelle la regarda d’un air surpris, et Mme de Kernavan lui fit signe de l’attendre.

La jeune fille s’affaissa près du lit et regarda longuement les traits encore sympathiques qui allaient devenir la proie de la tombe ; puis, prenant la main raidie, qu’avait réchauffée le front d’Isabelle, elle y déposa un fraternel baiser.

Son frère !.... oh ! devait-elle le revoir ainsi, avait-elle retrouver blanche et glacée cette tête ne et intelligente aperçue pour la dernière fois au euil d’une salle de fête. la fête qui ensevelit son onheur à elle !

Absorbée dans ses réflexions douloureuses, Annie oubliait le mari de Madelon ; en levant les yeux, le le vit debout, la tête basse, dans un angle de la nambre.

– Approchez, Servan ; vous lui fûtes un bon serviteur. Je suis sûre qu’il aurait aimé à vous commander son fils.

L’ancien soldat fit entendre un grognement luque.

– Ah ! mon lieutenant. se tuer ici, lui le brave es braves, qui avait échappé à tant de balles ! Si le tit M. de Nortal a jamais besoin de ma pauvre e, foi de Servan, elle ne lui sera pas refusée.

Isabelle rentrait ; elle reprit tranquillement sa ace près du lit, sans paraître remarquer sa sœur, ni s’était relevée.

Pendant son voyage rapide, Annie, se représentant l'heure de l'arrivée, avait prévu bien des déchirements, bien des angoisses : elle n'avait pas prévu elle-même.

N'être pas reconnue par Isa ou – amertume plus grande – ne lui inspirer que de la répulsion. C'était – ce donc là le prix de son sacrifice, de son dévouement et de ses douleurs ?

— Viens, mon enfant, lui glissa-t-on à l'oreille. Elle suivit Mme de Kernavan dans une pièce presque contiguë ; un bébé de deux ans environ s'ébattait sur le tapis en poussant de petits cris joyeux.

Annie le saisit dans ses bras et l'enfant, effrayé cria « Maman ! » de sa petite voix argentine.

— Ne pleure pas, mon ange, ta maman viendra tout à l'heure. Oh ! comme il ressemble à son père !. Mais il a les yeux d'Isabelle, ces yeux que j'aimais tant et qui ne veulent plus me voir.

Annie éclata en sanglots. Son pauvre cœur oppressé, torturé, se dilatait enfin et pouvait répandre des larmes.

Elle prodiguait à Georges les baisers sous lesquels Isa restait insensible, et l'enfant, retrouvant peut-être quelque chose de l'ardeur maternelle, ou l'échec d'une voix familière, consentait à recevoir ses caresses.

Mme de Kernavan sortit pour parler au docteur qui arrivait, la bonne de Georges la suivit, et Annie resta seule avec le petit garçon et Mme Merlan.

— Vous ne le connaissiez pas ? fit la propriétaire qui semblait prendre un vif intérêt à ce drame dont les premiers actes échappaient à sa perspicacité proverbiale.

— Non, je n'avais jamais vu mon neveu.

— Je me disais bien. Ne me croyez pas indiscret, Mademoiselle, mais vous savez, nous sommes obligés, par état. Bref, quand cette jeune dame refusa d'appeler personne de sa famille, je supposai tout de suite qu'il y avait méintelligence.

— Ma sœur se maria contre le gré de ma mère, et Annie – pensant qu'avouer la vérité valait mieux que laisser le champ libre à des suppositions fausses et quoique mon beau-frère fût digne de toute estime, Mme de Nortal n'obtint pas son pardon.

– C’est cela, je me disais bien. ah ! la jeunesse !. Et puis, voyez-vous, Mademoiselle, M. de Nortal n’était vraiment pas un homme comme un autre ; quoiqu’il ne fût ici que depuis peu de temps, bien des yeux se sont mouillés aujourd’hui.

– Comment le malheur arriva-t-il ? murmura la jeune fille.

– Ah ! je me le rappellerai, dussé-je vivre cent ans. Je les revois encore, partant tous deux, un latin, sur des chevaux qu’ils montaient quelquefois ; il avait ordonné des promenades à la pauvre petite âme, toute pâlotte depuis son arrivée, et quoiqu’il lui coûtât de quitter l’enfant, son mari exigeait qu’elle se promenât. Ce matin-là, donc, ils s’en allèrent, elle mignonne à ravir dans sa longue robe noire, et lui brillant de santé, joyeux parce qu’il trouvait un peu plus rose. Quand il fut au détour de la rue, il se retourna pour faire un signe au petit que sa bonne tenait à la fenêtre, et la mère regarda aussi. Ah ! la chère dame, c’était la dernière fois que je la voyais sourire.

Trois heures plus tard, on nous rapporta M. de Nortal brisé. Il paraît que dans un de ces sentiers droits à donner le vertige et raides comme des échelles, Mme de Nortal eut peur et appela son mari, sans penser à ce qu’elle faisait ; il voulut venir sur ses pas, mais le cheval recula en tournant et alla rouler au fond du ravin. C’est la pauvre dame qui raconta cela plus tard. Au moment du malheur elle jeta de tels cris que des touristes qui n’étaient pas loin accoururent. On se hâta de secourir un blessé, qui avait perdu connaissance, sa tête ayant porté contre une pierre. Ah ! quel retour !

– Revint-il à lui avant de mourir ? demanda la jeune fille à voix basse.

– Hier soir seulement, et encore !. Il resta plus de deux jours dans un état proche de la mort, ne comprenant rien, déjà livide ; l’agonie avait commencé presque immédiatement. Ah ! Mademoiselle si vous aviez vu sa femme suivant ce pauvre corps qu’elle ne voulait pas quitter, et se tenant collée à ce lit pendant ces heures horribles !. Elle aussi semblait plus comprendre, sauf pour ce qui concernait son mari et les soins dont elle l’entourait. Hier soir, elle était là quand on l’administra, mais elle ne put verser une larme : des douleurs pareilles ne sont pas celles qui font pleurer.

– La reconnut-il ?

– Je crois que oui, car il la regarda avec des yeux si tristes et si tendres !. Puis quand elle l’apporta l’enfant qui dormait, il posa la main sur petite tête

comme pour bénir.

Il y eut un silence ; la sœur sentait ses forces faiblies

– Comment eûtes-vous l'adresse de Mme Kernavan ?

– Ah h ! voilà : quand le docteur demanda qui il allait prévenir, Mme de Nortai devint blanche comme un linge et répondit : « Personne. » – Mais vous ne pouvez pas rester ainsi ; vous avez des amis, une famille ? – « Sa sœur voyage, et je suis seule au blonde. » Moi, je devinai bien qu'il y avait quelque chose, et t j'en parlai à Pernette, une brave fille du pays, que j'ai procurée à Mme de Nortai. Elle me dit que sa maîtresse devait avoir des parents en Angleterre ou dans le nord de la France, qu'elle ne savait pas au juste : cela ne me renseignait guère. Dame, dans ces moments-là on ne peut pas être très discret ; il faut aimer les gens pour eux, n'est-ce pas ? Le docteur paraissait inquiet de la malheureuse jeune femme, et puis, il y avait l'enterrement à prévoir. Je trouvai, dans une chiffonnière, une lettre qui venait de Saint-Servan, en Bretagne ; les premiers mots me montrèrent qu'elle avait signée par une personne intime ; en télégraphiant à cette adresse, j'étais sûre de prévenir au soins une amie.

– Vous avez bien fait, soupira la jeune fille, surmontant une impression pénible. Mme de Kernavan, qui est la marraine de ma sœur, l'aime comme une mère.

– Oui, Annie, et la pauvre enfant a plus que mais besoin de notre affection ; le docteur n'est pas tranquille.

Mme de Kernavan, qui venait d'entrer, parlait d'un ton grave, et, dans l'intensité de son angoisse, Annie éprouva une sorte de douceur à sentir Isabelle protégée par cette tendresse sincère.

Quand Mme Merlan fut sortie, les yeux de la jeune fille interrogèrent anxieusement.

– Non, ce n'est pas cela, du moins le docteur l'espère – Mme de Kernavan répondait à la pensée qu'Annie n'osait pas exprimer – mais son âme semble partie avec celle de son mari i ; c'est une crise affreuse à passer, et peut-être vaut-il mieux que son esprit ne soit pas entièrement lucide : elle sent moins sa douleur. Les funérailles sont une cruelle préoccupation pour moi ; le pauvre Amaur va être enterré chez lui – nous ne

sommes qu'à dix lieues de Nortal où ils s'arrêtèrent, paraît-il, en venant à Cauterets – et Isabelle veut absolument le conduire à sa dernière demeure.

– Que dit le médecin ?

– Que dans son état rien ne saurait lui nuire, et que peut-être elle pleurera enfin.

– Et vous, madame, quel est votre avis ?

– Je ne me sens pas le courage de résister à ce pauvre enfant. Que Dieu nous aide ! Nous irons Nortal.

La journée passa comme un songe douloureux. Mme de Kernavan s'occupait des questions pénibles que la mort entraîne après elle ; Annie gardait le petit Georges, qui cherchait un refuge près d'elle dans le délaissement dont il se sentait l'objet. Isabelle ne quittait pas la chambre mortuaire ; depuis trois jours, elle n'avait pris que quelques cuillères de bouillon, données d'autorité par le docteur. Quand vint le soir, elle voulut veiller le corps, comme elle avait veillé l'agonie.

– Isabelle, lui dit Mme de Kernavan, si tu dées le suivre demain, il faut te reposer ; nous ne emmènerons qu'à cette condition.

Docile comme un enfant, elle se leva et appuya ses lèvres sur le front livide ; puis, se tournant vers la mère d'Alix :

– Qui restera près de lui ? fit-elle de cette voix basse, étrange, qui était bien réellement une voix rusée.

Servan s'avança.

– Je le veillerai. N'ayez pas peur, madame ; il vit mon lieutenant, et je monterai en conscience de dernière garde.

Isabelle fixa ses yeux mornes sur le Breton.

– Je vous reconnais. Il me parlait de vous. suis bien aise que vous soyez près de lui.

Mme de Kernavan emmena la veuve dans la chambre où dormait le petit Georges, et Annie les vit, le cœur navré par ces paroles bienveillantes ressassées à un domestique, alors qu'elle-même n'était pas regardée.

VI

La nuit enveloppait depuis longtemps la vallée ariégeoise, et les étoiles, brillant au répandaient une clarté pâle sur la route qui se tait entre deux champs de maïs. Il y avait quelque chose de suavement doux dans cet air emb de senteurs subtiles, dans les lignes harmonieuses qui se dessinaient sous ces lueurs indécises, l'ensemble de ce tableau voilé.

A travers le silence planant sur cette camp endormie, on eût distingué de loin le sourd r ment d'une berline et le pas cadencé de deux teurs qui se dirigeaient vers l'extrémité du va où un clocher s'effilait sur l'azur brodé d'or.

Quand les premières maisons se dressèrent bord du chemin, une forme noire se pencha portière, le crêpe rabattu sur le visage se sous un instant, et une voix sans timbre murmura :

– C'est bien ici.

C'étaient les premiers mots qu'Isabelle prononçait depuis son départ de Cauterets, le pre mouvement qui la tirât du coin où elle demeu affaissée, au fond de la voiture.

On s'était mis tard en route ; le deuil a ses exigences, cruellement importunes dans certains cas, et il avait fallu qu'Annie, Mme de Kernavan, Pernette et même la bonne Mme Merlan passassent la nuit et la matinée à coudre les étoffes qu'on s'était procurées en toute hâte.

Au moment où Isabelle, plus mince et plus pâle encore sous ses vêtements de veuve, prenait place dans la berline, Mme de Kernavan lui apporta Georges, qu'elle ne demandait pas.

– Maman, embrasse Baby. Où est petit père ?

Ses lèvres roses effleuraient la joue décolorée d'Isabelle, dont le visage demeura impassible sous le baiser de son enfant.

– Je vous le recommande, madame Merlan, fit avec effusion la marraine d'Isa, beaucoup moins calme que sa filleule ; Pernette est bien jeune, bien inexpérimentée ; je vous en conj ure, veillez sur eux.

– Soyez tranquille, madame, on a du cœur ; est-ce que cela ne fendrait pas les roches de voir ce pauvre orphelin et cette figure blanche, qui semble quasi morte ?

Mme de Kernavan se sentait extrêmement inquiète à la pensée de ce voyage qui s'accomplissait sans le médecin, retenu par ses autres malades ;

mais il se montra si convaincu de la puérilité de toute crainte, que l'inévitable fut accepté.

Isabelle ne prit part à ces arrangements que par quelques mots spontanés :

– Nous descendrons chez *lui* ; prévenez Mlle de Nortal, qui habite la maison.

Son esprit, obscurci sur plus d'un point, restait singulièrement lucide pour tout ce qui concernait les funérailles, et elle en parlait sans émotion apparente, tandis qu'autour d'elle on fondait en larmes.

La voiture était entrée dans une rue étroite, bordée de maisons originales et anciennes ; sous la demi-lueur dont elles s'enveloppaient, elles prenaient un aspect fantastique qui cadrerait bien avec ce voyage funèbre. 4

Le berceau des Nortal n'était ni beaucoup plus vaste, ni plus élégant que les habitations voisines ; mais cette demeure, cimentée par le temps, gardait un cachet d'indéniable noblesse, et des armoiries s'incrustaient sur les murs.

La porte s'ouvrit ; on entendit une exclamation douloureuse, et Isabelle fut serrée dans les bras d'une femme en pleurs.

Mlle de Nortal devait avoir une soixantaine d'années ; l'âge se confondait sur son front avec un lointain reflet de jeunesse, et ses yeux noirs – ceux d'Amaury – conservaient leur rayon caressant. a

En la voyant marcher, Annie comprit pourquoi Isabelle ne l'avait pas appelée à Cauterets : la vieille fille était infirme.

Pauvre Annie ! Le glaive se retourna dans son cœur quand Isa répondit avec une sorte de grave tendresse aux effusions de sa parente ; un lien existait entre elles, tandis que le lien fraternel semblait rompu.

– Il faut qu'elle se repose, dit Mlle de Nortal, en regardant la veuve comme on regarde un enfant malade, voulez-vous monter ?

Isabelle, toujours passive, se laissa conduire dans une grande chambre dont le plafond était traversé par des poutres noircies. Rien du confort moderne n'avait pénétré dans ce coin de l'Ariège ; même en comparaison de Saint-Yves, la maison d'Amaury était austère et nue.

– Je suis désolée de vous recevoir si mal, mais le temps me manqua., dit la cousine en se tournant vers Mme de Kernavan.

– Nous trouvons l’amitié cordiale dont nos cœurs sont altérés, chère mademoiselle ; peu importe le reste. C’est une affreuse situation que l’isolement absolu, quand on souffre et que l’on voit souffrir ainsi.

– Ah ! pauvre mignonne, qui m’eût dit, il y a trois semaines !.

Mlle de Nortal s’essuya les yeux et, regardant Mlle de Saint-Yves :

– Allez-vous rester près d’Isabelle, ou voulez-vous souper en bas ?

– Je n’ai pas faim, soupira la triste Annie.

– Descends, mon enfant ; ce n’est pas le moment de laisser épuiser nos forces. Tu ne peux pas être utile à ta sœur, hélas ! et il vaut mieux que je sois seule près d’elle. Mlle de Nortal aura la bonté de nous envoyer un bouillon ou du chocolat.

– Oui, oui, je vais vous monter quelque chose de réconfortant.

Quand Mme de Kernavan rejoignit Isabelle, la jeune femme était accoudée à la fenêtre ouverte.

Un ciel constellé, calme et pur comme l’air de la nuit, s’encadrait dans le cintre de pierre. La veuve, qui avait tressailli en sentant une main se poser sur son épaule, étendit le bras dans la direction du petit jardin dont les senteurs montaient, suaves et pénétrantes :

– Nous nous y promenâmes ensemble, et il me cueillit un bouquet. Le temps est doux comme ce jour-là, mais je ne sais pourquoi il me semble qu’il y a un crêpe devant les étoiles.

Dans la salle basse, Annie donnait un libre cours à l’émotion poignante refoulée depuis plusieurs heures par la présence d’Isabelle.

Au milieu de ses sanglots, elle raconta les épreuves de sa sœur, la séparation cruelle, et cette réunion plus cruelle encore où celle qu’elle aimait par-dessus tout la traitait en étrangère, en ennemie. Quand on est jeune, le silence est une aggravation de peine, et l’amertume qui s’épanche perd quelque chose de son âcreté.

De même qu’Amaury, la vieille demoiselle empruntait au caractère méridional la chaleur des sentiments, plutôt qu’une expansion fatigante, parfois, pour des natures plus contenues.

Elle ne témoigna pas sa sympathie en phrases sonores, mais cette sympathie se révéla si sincère dans les regards noirs et dans la pression des mains brunes, qu’Annie se sentit l’âme réconfortée.

– Quoique j’ignorasse ces détails, je savais que de grandes difficultés s’étaient opposées au mariage. Pauvres enfants, comme ils durent souffrir ! Amaury était un fils pour moi ; je le préférais à sa sœur, malgré les réelles qualités de Berthe ; mais Amaury !. Ah ! vous ne savez pas ce qu’il valait, puisque vous le connûtes si peu. C’était un cœur l’élite, une âme loyale comme il n’en existe plus guère de notre temps. Loin de s’ennuyer près de la vieille cousine, il l’entourait de soins et d’affection comme si elle eût été sa mère, il avait toutes les délicatesses d’un fils. Quel coup lorsque je reçus cette dépêche foudroyante dans son laconisme ! Hélas s ! c’est moi qui lui survivis !.

La voix trempée de larmes faiblit, et Annie sentit une sorte de douceur à ne pas pleurer seule.

– C’est vous qui l’avez élevé ? reprit, au bout de quelques instants, la jeune fille.

– Il était au collège quand ses parents moururent, et je ne l’eus que pendant les vacances. Mais ces vacances joyeuses, ce rire franc qui égayait la vieille maison, cette voix charmante qui s’élevait ce soir, vibrante comme un timbre d’or, et harmonieuse comme une voix de femme !. Depuis qu’il ne venait plus, Nortal me paraissait une tombe. Le plus beau jour de ma vie fut celui où, rayonnant le bonheur, il me présenta son fils, mon filleul, pauvre amour. Amaury était inquiet au sujet d’Isabelle, mais il plaçait grand espoir dans ce séjour à Cauterets ; et quand, le lendemain de leur arrivée ici, il la vit plus gaie, plus fraîche, il me demanda, radieux, si elle n’était pas la plus délicieuse créature qu’on pût rêver.

– Ils se sont beaucoup aimés, et pourtant leur union ne put leur donner un tranquille bonheur.

– Elle n’était pas bénie par celle qui devait la bénir, et quelque légitime que soit une tendresse, il faut que la sanction d’en haut lui soit accordée dans toute sa plénitude. Nous ne saurions juger nos parents, et ils gardent le droit de censurer nos actes.

– Mademoiselle, je devine que vous aussi avez une lourde croix à porter, que vous êtes bonne, et que jamais votre abnégation n’eut une défaillance. Si mon humble amitié a quelque prix pour vous soyez assurée que la cousine de Georges ne vous oubliera pas.

Oui, dans cette grande douleur il était bon de se sentir sous le rayonnement de ces prunelles aimantes et de cette affectueuse pitié qui comprenait ce que l'on n'avouait pas.

Un soleil joyeux caresse la petite église gothique, semant des paillettes d'or sur la dentelle de pierre, filtrant à travers les vitraux et mettant un nimbe aux statues vénérées. La lumière s'allonge en bandes pourpres, bleues, violettes, sur les dalles usées par les pieds des fidèles, et les robes de deuil, es capes sombres se teignent d'étranges reflets.

Les cierges brûlent autour du catafalque, les fronts s'inclinent, les yeux se mouillent de ces larmes âcres qu'on répand autour des cercueils : la veuve seule ne pleure pas. Comme sa mère, vingt ans auparavant, elle a voulu suivre au lieu du repos l'homme dont la mémoire remplira sa vie, et, dans son désespoir tranquille, elle l'a suivi sans faiblir.

A quoi pense-t-elle pendant que les notes désoées du *Dies iræ* se perdent dans les hautes voûtes ? Revoit-elle l'église irlandaise et l'union furtive, entend-elle le grondement des flots qui lui apportent une malédiction, ou l'harmonie de cette voix chère qui n'a pas pu s'élever devant la mort ? Se raidit-elle sous le châtiment qui l'écrase, alors que la faute était depuis longtemps pleurée ?

Les yeux qui l'aimaient la reconnurent avant de se fermer au monde, mais l'esprit, voilé par l'agonie, ne put envisager la réalité troublante, l'isolement terrible qui allait être le partage de la veuve et de l'orphelin. Il s'est accompli, le vœu formulé par Isabelle le jour de son mariage : les grandes souffrances furent épargnées à Amaury, mais le poids reste bien lourd pour de faibles épaules.

Le service s'est achevé, et maintenant, la jeune femme se tient debout à quelques pas de la fosse où s'ensevelit son unique amour. Les rayons de feu inondent le cimetière de campagne, les fleurs s'épanouissent à profusion entre les croix de bois ; une grille simple entoure quelques marbres, et sur les plaques blanches se détache en noir le nom des Nortal.

Il y a trois semaines qu'Isabelle s'agenouilla là auprès de celui qui vient à son tour y prendre place Annie, brisée par l'émotion, se demande avec angoisse ce qu'éprouve cette âme et ce que révèle le visage voilé par l'épaisseur du crêpe.

Servan, qui a voulu porter le corps du maître son humblement et si fidèlement aimé, sanglote derrière une tombe ; s'il est une consolation pour ce brave cœur, qui ne pleura jamais sur lui-même c'est la vision d'une petite tête bouclée et de deux bras tièdes qui, la veille, se nouèrent à son cou.

Tout est fini ; Isabelle jette un dernier regard sur la fosse béante, sur l'église paisible, sur la masse sombre des Pyrénées qui se dressent là-bas, couronnées de neige, et sur ce cadre ensoleillé qui entoure la mort de verdure et de parfums. Elle s'agenouille puis se relève. Un jour, elle viendra dormir aussi dans ce lieu tranquille, quand les pulsations de son cœur seront calmées enfin, quand le combat de la vie aura cessé pour la désespérée.

On est de retour dans la vieille maison, qui paraît singulièrement riante sous cette lumière dorée et cet azur limpide. Il semble à Annie qu'elle souffrirait moins si le ciel restait terne et que la nature se mît à l'unisson d'un tel deuil.

La voiture attend les voyageurs, car Mme de Kernavan ne veut pas perdre un jour, et Isabelle lui a voué une obéissance implicite.

Au moment où l'on va partir, après un rapide déjeuner servi pour la forme, Mlle de Nortal prend à part la tante de Georges :

– Permettez-moi d'être franche : ce n'est pas avec Isabelle, hélas ! que je puis traiter certaines questions. Son état m'alarme ; cette impassibilité extérieure n'est pas naturelle, et peut-être lui faudra-t-il de longs soins pour que son esprit, ébranlé par ce choc affreux, revienne à l'état normal. Si sa mère refuse, si la malheureuse enfant ne trouve pas un abri à Saint-Yves, je vous en prie, ramenez-la-moi. Elle est ici chez elle, et ce n'est pas une invitation que j'adresse ; ce sont mes soins, c'est mon dévouement absolu que je mets à sa disposition. Je suis débile, mais je conserve assez de tendresse au cœur pour en envelopper la femme et le fils d'Amaury ; tant que je vivrai, ils ne seront pas isolés sur la terre.

– Je vous écrirai, fit Annie en pleurant.

Et toutes deux s'embrassèrent, sentant qu'elles n'étaient plus étrangères l'une à l'autre.

VII

MADAME DE SAINT-YVES A ANNIE.

« Ma chère fille,

Votre lettre m'afflige, et je regrette de vous savoir au milieu de scènes qui peuvent avoir une influence sur votre santé. Je ne vous recommande pas de vous ménager, ce serait inutile, mais revenez le plus tôt possible, et pensez qu'on vous attend ici avec impatience.

Votre mère dévouée,

G. DE SAINT-YVES. »

P.S. La cousine Yolaine vous envoie ses amitiés. J'ai vu Alix hier ; elle se portait bien et allait écrire à Mme de Kernavan.

Assise dans une chambre d'hôtel, Annie venait de relire ces lignes dont l'écriture droite et légèrement anguleuse peignait un caractère, et ses yeux découragés quittaient la feuille pour chercher au ciel une inspiration,

Au dehors, les voitures et les omnibus traçaient leurs ornières dans la boue noire ; c'était un de ces jours sombres, pluvieux, particulièrement, désagréables dans les rues de Paris. Annie n'entendait rien et ne voyait pas tomber l'eau qui fouettait les vitres ; elle ne pensait qu'à sa sœur.

La mère ne pardonnait pas devant la mort Où abriter la malade, et où s'abriter avec elle ?

Car dans ce premier élan que l'habitude de la soumission passive ne parvenait pas à dompter, Annie n'admettait point l'idée de laisser à d'autres le droit de soigner sa sœur.

Elle ne conservait plus d'illusions. La veille, une sommité médicale, un *aliéniste*. avait prononcé l'arrêt : Isabelle pourrait recouvrer la raison, il était même probable qu'elle la recouvrerait avant quelques mois ; mais, en attendant, il fallait des soins assidus, de l'affection, le calme d'une retraite tranquille, ou mieux encore l'air et les sites du pays natal.

Ce genre de maladie mentale n'étant pas absolument la folie, le traitement ne serait pas assez spécial pour nécessiter le séjour dans un asile ; le docteur rejeta même dès l'abord cette hypothèse, à l'inexprimable satisfaction de Mme de Kernavan. dont les angoisses croissaient d'heure en heure. Son parti fut pris à l'instant ; si l'implacable ressentiment qui avait amené la catastrophe ne fléchissait pas devant ses conséquences, elle-même remplacerait Mme de Saint-Yves : résolution généreuse qui ne calculait pas les difficultés sans nombre et les obstacles matériels.

Restait la question du médecin auquel on confierait la jeune femme. Mme de Kernavan nomma le docteur Berthold, et le praticien la félicita du choix qu'elle pouvait faire malgré son éloignement des lumières médicales.

– Berthold est fort capable ; il suivit mon cours autrefois ; ses connaissances théoriques et pratiques peuvent, je crois, vous inspirer toute confiance. Un de mes collègues, le savant docteur X., dont il fut l'élève et reste l'ami, vous donnera d'ailleurs les renseignements les plus précis sur son caractère et son talent.

Mme de Kernavan courut chez le docteur X. et parvint, après plusieurs heures d'attente, à pénétrer dans le sanctuaire où il rendait ses oracles.

D'une voix altérée, elle raconta la triste histoire et la consultation de l'aliéniste. Le médecin hocha la tête.

– Je ne voudrais pas mettre en doute le diagnostic de mon confrère ; il fait autorité en ces matières et personne, plus que moi, ne rend justice à sa haute valeur. Pourtant, le cas me paraît grave, et cet espoir de prochaine guérison basé sur des hypothèses bien vagues. Mais je suis complètement de son avis quant au traitement à suivre ; le système nerveux, ébranlé par cette funeste lettre, reçut un choc effroyable lors de l'accident, et c'est dans le milieu où la malade vécut tranquille, là où se réveilleront des émotions antérieures à celles qui bouleversèrent sa vie, que peut-être la raison lui reviendra graduellement. Mettez-la entre les mains de Berthold, j'en réponds comme de moi-même, et ses études spéciales le rendent parfaitement apte à traiter Mme de Nortal. C'est un médecin d'avenir ; quand il alla en Bretagne, je le recommandai à Mme de Saint-Yves, qui m'avait autrefois consulté. Il ne restera pas à N., et je suis surpris qu'il y soit encore ; sa place est marquée à Paris, où il trouvera une clientèle toute

faite, et je ne puis m'expliquer qu'il languisse ainsi dans cette campagne où il n'alla que pour remettre sa santé compromise par son travail.

– Puisse-t-il y demeurer assez longtemps pour guérir notre pauvre Isabelle ! pensa Mme de Kerhavan que le D^r X. avait presque découragée.

Et c'est la substance de ces deux consultations qu'Annie méditait tandis que, la lettre de sa mère tous les yeux, les bras dénoués dans l'attitude de l'abandon à la force qui s'impose, elle oubliait que ce train de Bretagne allait partir dans une heure.

– Annie, je fais chercher la voiture.

Une nuance presque joyeuse perçait sous la tristesse de Mme de Kernavan, son *home* l'attendait et le bonheur intime guettait le retour de la mère.

Devant Annie, tout restait si morne et si complexe qu'elle frissonna en se levant pour achever ses préparatifs.

Dans la chambre voisine se trouvait Isa, revêtue déjà de ses vêtements de sortie ; à ses pieds était assis Georges, qui tendait vers elle ses petites mains sans attirer son attention, ou se cramponnait avec le même insuccès à sa robe de veuve.

Une étrange particularité de l'état mental d'Isabelle était cette indifférence témoignée à l'enfant naguère idolâtré.

– Viens, ma chérie, il est temps de partir.

La jeune femme se leva, docile ; tout en restant glaciale à l'égard d'Annie, elle se laissait conduire par elle comme par Mme de Kernavan.

Elle ne demanda pas où l'on allait ; depuis le cimetière de Nortal, elle avait abdiqué toute volonté propre ; ses réflexions semblaient l'absorber, et il était impossible d'en deviner la nature exacte. On ne lui avait pas vu verser une larme, elle n'avait pas dit un mot qui trahît son déchirement intime : Mme Merlan avait raison, c'était un corps sans âme.

Et pourtant, quelle lumière avait brillé dans ses yeux quand, au départ de Nortal, Servan lui avait remis, en détournant la tête, quelques fleurs cueillies près de la tombe bien-aimée !

Plus heureux qu'auprès de sa mère, Georges se fit rapidement comprendre par le Breton, qui, laissant les sacs de voyage à Pernette, enleva l'enfant dans ses bras avec un orgueil attendri.

Le gaz s'allumait dans Paris, et les longues guirlandes de lumière se détachaient sur le ciel assombri et nuageux. Annie regardait, indifférente, ces rues qui succédaient aux rues, ces longues perspectives que bornent des merveilles architecturales, cette Seine emprisonnée dans ses quais aux verts ombrages, et tout illuminée à cette heure du soir. La sœur de Geoffroy avait traversé sans presque la voir cette ville dont le nom flamboie devant les jeunes imaginations provinciales ; plus calme, elle en eût admiré la fantasmagorie brillante, et son esprit délicat en eût apprécié les harmonieuses grandeurs ; mais il est des moments où toute jouissance est tarie dans sa source.

La nuit régnait, complète, lorsque s'ébranla le train dans lequel Mme de Kernavan avait retenu un wagon-coupé.

Annie ne put goûter un instant de repos. Le terrible problème qu'il lui faudrait résoudre, les hypothèses douloureuses qui représentaient l'avenir, cette petite tête appuyée sur ses genoux et cette figure fine et morne, si pâle sous les lueurs bleues de la lampe, tout concourait au trouble de ses pensées.

La rapidité du voyage accompli lui prête quelque chose de fantastique. Y a-t-il huit jours seulement qu'Annie quitta Saint-Yves, pour porter à un mourant un gage de réconciliation fraternelle. Les scènes qu'amena chacune de ces journées traversent son esprit comme autant de tableaux confus et lugubres ; il lui faudra de longues semaines pour se remettre de telles secousses et envisager froidement la situation.

Hélas ! cette situation reste si navrante que la jeune fille voudrait reculer le terme du voyage ; il est des heures de crise où le mouvement matériel est une sorte de contre-poids à notre agitation intérieure, et où nous souhaiterions marcher toujours pour ne jamais arriver.

Et les stations se succèdent, la voix brève du chef de train vibre dans la nuit, le bruit monotone des roues brûlant les rails convie au sommeil ceux qui peuvent encore dormir. Isabelle est affaissée dans son coin ; ses paupières légèrement rougies demeurent ouvertes ; depuis la catastrophe, le sommeil ne les a pas effleurées..

Un pâle rayon de soleil glisse à travers les nuages qui voilent le levant, et Annie touche les mains de sa voisine.

– Arrivées ? demande Mme de Kernavan, avec un léger sursaut.

– Dans cinq minutes ; j’aperçois les clochers de Rennes. 4

Bientôt le train entre en gare, les voyageurs descendent. L’air du matin est humide, et Isabelle frissonne sous le châle dont l’entoure sa sœur.

– Tu vas prendre du café, chérie.

On entre au buffet, et un déjeuner frugal permet d’attendre patiemment le départ, qui d’ailleurs ne tardera pas.

Enfin, on est sur la route de Saint-Malo. Les plaines se déroulent, uniformes, semées de maigres pommiers qu’a courbés le vent de mer ; une brise âcre fouette le visage ; Mme de Kernavan l’aspire avec délices et un nuage rose monte aux joues d’Isa.

Le train s’arrête, l’employé jette d’une voix monotone le nom de Saint-Malo ; Servan, accouru à la portière du coupé, saisit Georges dans ses bras, et Annie se tient près d’Isabelle, épiant ce visage placide, guettant le retour de la pensée, que rien ne trahit encore.

Une jeune fille accourt, empressée, émue et se suspend au cou de Mme de Kernavan.

– Bonjour, Alix, fait Isa de sa voix un peu lente.

Alix s’est détournée pour étouffer un sanglot, et une larme brille au front de Georges quand elle le rend à Pernette, qui semble absolument désorientée dans ce pays nouveau.

On a revu les perspectives familières, on embrasse d’un regard attendri la petite maison embaumée et riante. Avant de quitter la voiture, Mme de Kernavan dit quelques mots à l’oreille d’Annie.

– Immédiatement, s’il vous plaît, Madame ; j’ai hâte que tout soit arrangé. Et merci, oh ! merci.

L’accent d’Annie commente ses paroles, et l’amie dévouée l’embrasse en lui disant :

– A ce soir.

La voiture prend la route de Saint-Yves ; Annie est plus calme, maintenant qu’il faut agir. Hélas ! ce n’est pas la première fois qu’elle vient trouver sa mère en qualité d’ambassadrice, et elle se sent assez d’énergie au cœur pour surmonter tous les obstacles, à force de patience et d’affection.

Le manoir était depuis longtemps réveillé ; les fenêtres ouvertes laissaient entrer les émanations salines ; il commençait à pleuvoir, et cette maison grise ajourée d'ouvertures béantes et couronnée de nuages avait un cachet particulièrement sévère.

– C'est cependant ici qu'elle guérira, se dit Annie, sans pouvoir réprimer un soupir.

– Ah ! Mademoiselle, quelle joie de vous revoir !

– Servan me suit, Madelon ; où est ma mère ?

– Dans sa chambre, Mademoiselle.

Mme de Saint-Yves, qui avait entendu la voiture, voulait sans doute que l'entrevue n'eût pas de témoin.

Annie l'embrassa longuement, silencieusement ; elle avait vu le geste de sa mère à l'aspect du deuil qui évoquait une vision funèbre.

– Comment allez-vous, Annie ?

Cette voix, non entendue depuis huit jours, impressionna étrangement la jeune fille.

– Très bien, maman ; ah ! ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper. Et vous, chère mère, comment avez-vous passé cette semaine ?

– D'une manière assez triste ; décidément, ma fille, vous m'êtes nécessaire.

Le cœur d'Annie battait à lui rompre la poitrine.

– Mère, vous êtes bonne pour votre Annie. ne le serez-vous pas aussi pour Isabelle ?

– Je ne vous parle pas d'elle, imitez-moi.

– Maman, une fois je vous désobéis et vous me le pardonnâtes ; ne me pardonneriez-vous pas si j'intercède pour ma sœur ?

– Que voulez-vous encore ?

– Mère, elle souffre. On ne sait si elle guérira jamais, et ce n'est pas son corps qui est le plus malade.

Les yeux qui regardaient Annie exprimèrent une sorte de stupeur.

– Oh h ! elle n'est pas folle. nous l'espérons, du moins ; mais elle a besoin de soins, d'affection, elle a besoin de sa mère !

– N'a-t-elle pas sa belle-sœur ?

– Mme Marston est remariée.

– Ah !. Elle avait, du reste, un penchant marqué à s’occuper de mariages. Quelle est, enfin, la situation de famille de votre sœur ?

– Georges a des cousins éloignés, parmi lesquels on va lui choisir un tuteur qui ne l’a jamais vu. Une seule parente lui porte un intérêt réel, ainsi qu’à Isa, mais cette vieille cousine est infirme. Elle habite, non loin de Cauterets, la maison qui appartenait à M. de Nortal et devient l’héritage de Georges.

– Eh bien, il me semble que cette maison est un asile fort convenable pour Mme de Nortal.

– Mère, je vous le répète, elle est gravement malade, et les médecins disent qu’à Saint-Yves, mieux que partout ailleurs, elle pourra recouvrer la raison.

– Annie, je l’ai maudite. elle n’est plus ma fille.

– Mais elle reste ma sœur. oh ! laissez-moi la soigner, réparer le mal que je lui fis.

– Le mal que vous lui fîtes ?

– Pardonnez-moi, maman. je ne puis vous le cacher. c’est *cette* lettre qui ébranla son esprit bien avant que l’horrible malheur ne la rendît à peu près folle.

Mme de Saint-Yves ne répondait pas ; Annie leva des yeux timides ; ah ! quelle lutte elle lut sur ce visage dont les lignes rigides semblaient taillées dans du marbre !

– Annie, dit enfin la mère d’une voix troublée, je la recevrai *pour vous*, comme je n’accordai le consentement qu’à votre requête. Elle habitera sous mon toit ; ne m’en demandez pas davantage.

– Et l’enfant ? fit Annie avec angoisse.

– Recevoir le fils de cet homme ? Jamais !

– Le séparer de sa mère, maman !.

– Qu’elle choisisse entre lui et moi.

– Hélas ! elle n’est pas en état de choisir.

– Eh bien, alors, la privation de son enfant ne lui sera pas sensible.

Plus le cœur s’amollissait, plus les paroles et l’accent se faisaient incisifs.

– Laissez-moi tout vous raconter, maman, et je suis sûre que vous plaindrez la pauvre Isa.

La mère écouta, en s'efforçant de paraître impassible, et Annie, toute à son douloureux sujet, ne vit pas les larmes que refoulait le sentiment maternel outragé. Elle fut pathétique, suppliante, touchante dans sa plaidoirie fraternelle ; à ce tribunal où elle avait plaidé tant de causes perdues, elle voulait gagner la cause de l'orphelin.

Quand elle eut fini, Mme de Saint-Yves la regarda fixément.

– Je suis obligée de reprendre la fille rebelle qui s'attira ma malédiction, je saurai remplir ce devoir, quoi qu'il m'en coûte. Mais ma mansuétude a des bornes, que je saurai aussi faire respecter. Jamais, de mon vivant, cet héritier des Nortal ne passera le seuil de Saint-Yves ; il porte un nom qui m'est odieux, il me rappellerait son père. N'insistez pas, si vous voulez recueillir votre sœur.

Le ton était tranchant, les mots martelés d'une façon significative ; Annie sentit que le moment n'était pas encore venu.

– Mme de Kernavan gardera Georges, soupira-t-elle en se levant. Si vous le permettez, maman, je vais lui écrire de nous amener Isabelle.

– Mme de Kernavan agira comme bon lui semble ; mais il serait logique que cet enfant restât dans sa famille, sous le toit qui lui appartient, auprès de cette vieille cousine qui me paraît logée par charité. D'ailleurs, ceci ne me regarde pas.

VIII

Le vent fraîchit, mon Isa ; il faut fermer la croisée.

La figure pâle et calme encadrée de crêpe quitte docilement la fenêtre, et Annie, après avoir tourné l'espagnolette, vient jeter ses bras autour de la taille frêle qui, sous cette longue robe noire, semble plus frêle encore.

– Isabelle, tu reconnais cette chambre ?

– C'est ma chambre, répond la veuve de son timbre un peu traînant et voilé.

– Et moi, ne me reconnais-tu pas, ma bien-aimée ? Oh ! dis que tu me reconnais.

Les yeux noyés dans le vague prennent une expression de surprise inquiète, en rencontrant ceux d'Annie.

– Vous *lui* ressemblez, mais ne lui parlez pas de moi ; elle sait que je suis maudite.

C'est la première fois qu'Isabelle fait allusion à l'idée terrible qui doit hanter son esprit troublé, et un espoir confus s'éveille parmi les soucis de la pauvre fille.

Elle aide sa sœur à se dévêtir, agit avec elle comme une mère le fait pour son enfant malade, et, quand Isa repose sous les blancs rideaux qui abritèrent son sommeil de jeune fille, elle s'assied près du lit et pleure silencieusement.

Il y a vingt-quatre heures que l'infortunée a passé ce seuil qui lui était à jamais interdit.

La veille au soir, Mme de Saint-Yves, drapée dans sa dignité glaciale, avait gagné son appartement dès la fin du souper. Elle s'assit près de sa fenêtre et demeura immobile, perdue dans des réflexions dont Dieu seul avait le secret ; le velours cramoisi de son fauteuil faisait ressortir l'ivoire de son visage rigide, mais Annie devinait, à l'imperceptible tremblement des mains, une émotion qui pour rien au monde n'eût voulu se traduire.

On entendit un roulement assourdi par le sable, et la jeune fille s'élança dehors pour rentrer bientôt, la main de sa sœur dans la sienne.

– Voici notre pauvre affligée. Ne l'embrasserez-vous pas, maman ?

Les bras s'étaient machinalement ouverts, et une étreinte convulsive rapprocha les deux veuves – celle qui traînait depuis vingt ans la chaîne de ses regrets et celle dont les joies venaient d'être moissonnées dans leur fleur.

Comme à Cauterets sous les baisers d'Annie, Isabelle demeura passive ; mais une sorte d'effroi se peignit sur son visage de neige.

– Comment vous trouvez-vous ce soir, ma fille ?

– Très bien, merci.

Etait-ce la voix harmonieuse d'Isabelle, ce timbre argentin dont les éclats réveillaient joyeusement des échos endormis ?

– Le voyage l'a fatiguée, fit Annie qui avait peine à retenir ses larmes.

– Il faut la coucher. Quelle chambre lui donnez-vous ?

– La mienne, maman, si vous le permettez. Non, rien à craindre, les médecins l’ont assuré, ajouta-t-elle plus bas, répondant à un regard de sa mère.

– Faites comme vous voudrez ; elle est chez vous, agissez comme vous le jugerez convenable.

Il y avait en même temps de la tristesse et de la reconnaissance dans le regard d’Annie ; elle emmena sa sœur, avec l’âpre sentiment que la jeune femme était reçue en étrangère, et Mme de Saint-Yves tira le verrou de sa porte, pour que nul ne la vît pleurer.

Le blâme muet de Mme de Kernavan, repartie sans venir lui serrer la main, mêlait une goutte plus âcre à la coupe que la mère d’Isabelle voulait vider seule.

Arrivée dans la chambre d’Annie, Isa jeta autour d’elle un regard étonné.

– Je ne suis pas chez moi, observa-t-elle avec calme.

Et de son pas ondulant, elle se dirigea, à travers le corridor, vers la porte qui restait dans l’ombre.

– Ouvrez-moi, je vous prie.

C’était la première fois qu’elle employait l’impératif depuis que sa volonté se noyait dans les brumes de son intelligence, et, dans les trois mots qui en atténuaient la sécheresse, il y avait comme un souvenir de son intonation passée.

Annie n’osa pas résister ; la porte fut ouverte, et l’appartement apparut aux yeux d’Isa, tel qu’elle l’avait quitté trois ans plus tôt. La jeune femme l’inspecta du regard :

– Cette chambre est en désordre ; où donc est Madelon ?

Madelon, qui épiait le moment où ses services seraient réclamés, se précipita d’un bond et pressa les petites mains froides contre ses lèvres.

– Je suis contente de te revoir, Madelon ; as-tu épousé Servan ?

Puis, d’une voix qui n’était plus la même, et tandis qu’une lueur humide traversait son œil calme :

– Jouis bien de ton bonheur. il passe si vite 1

Madelon sortit en larmes, et ce fut Annie qui répara le désordre respecté jusque-là.

Pendant ce temps, la jeune femme répondait avec une amitié contenue, mais franche, aux effusions de Mlle Yolaine ; elle reconnaissait tout le monde, sauf la sœur et la mère qui avaient broyé son cœur.

Il ne fut pas jusqu'à Mab qui n'eût sa part dans cet accueil fait aux amis des jeunes années ; et la petite bête, qui d'abord se montrait défiante, retrouva ses folles gambades sous la main fine qui la caressait.

Le lit d'Annie fut apporté dans la chambre d'Isabelle ; c'était une installation gênante, mais la jeune fille ne songeait qu'à sa tâche.

Désormais la veuve aurait une gardienne dont la dévouée patience lasserait le mal, si le mal pouvait être lassé.

Quand la pâle clarté de la veilleuse enveloppa les deux femmes endormies – Isa dormait enfin – la porte s'ouvrit avec lenteur, et une femme noire, , se penchant sur les lits blancs, effleura de ses lèvres ; la tête blonde et la chevelure brune.

Annie rêva qu'une pluie tiède baignait son front, et la veuve d'Amaury sourit dans son sommeil, elle ; qui ne savait plus sourire.

Le lendemain, le docteur Berthold, prévenu par un mot d'Annie et par une lettre du docteur X., fit sa première visite à la malade.

Le regard compatissant qui autrefois s'était posée sur Isabelle de Saint-Yves enveloppa Mme de Nortal, quand elle se souleva à demi de son fauteuil ! pour accueillir l'étranger. Elle ne l'avait pas reconnu d'abord ; au bout d'un instant, elle porta la main à son front, comme si elle faisait un effort des mémoire :

– Vous s êtes le docteur ur Berthold... je me souviens, je vous ai vu déjà.

Et le nuage pourpre qui traversa son front attesta la fidélité du souvenir.

La visite du médecin fut assez longue ; il causa le sujets indifférents, s'adressant moins à Isa qu'à la jeune fille, mais prenant, envers la mère de Georges, l'inflexion de voix persuasive et douce qui contrastait d'une manière frappante avec son ton habituel.

Il se retirait, et Annie, qui le reconduisait, n'osait pas rompre un silence qu'elle trouvait écrasant. Au moment de la saluer, il la regarda, non sans quelque hésitation qui se trahit dans l'accent de sa courte phrase :

– Mme de Saint-Yves est absente ?

– Non, ma mère est ici, mais elle ne peut publier que ma sœur se maria sans son consentement.

– Et c’est vous, Mademoiselle, qui soignez Mme le Nortal ?

– Oui, balbutia la jeune fille, troublée par cette question, posée pourtant du ton le plus respectueux.

– Je n’ai pas à me prononcer sur son état après le docteur X. ; cependant mon impression se rapproche plutôt de l’opinion de l’aliéniste ; c’est vous lire que j’espère.

– Sera-ce long ? murmura-t-elle.

– Il est impossible de le prévoir, car, dans une affection de ce genre, l’élément nerveux est seul en jeu ; tout peut dépendre d’une émotion vive, et j’ai acquis la certitude que l’esprit est parfaitement apte à en éprouver encore, Mais il faut de la prudence avec une nature comme celle-là. Mme de Nortal est mère ?

– Elle a un fils de deux ans et demi que garde notre amie, Mme de Kernavan.

– Pourquoi n’est-il pas ici ?

Annie baissa la tête sous l’interrogation un peu étonnée du docteur.

– Ma mère ne veut pas le recevoir, hélas !.

Les sourcils noirs d’Aubry Berthold se contractèrent jusqu’à se toucher, et il y eut un silence.

– Madame votre sœur ne le demande pas ?

– Elle n’y fait même plus allusion ; après l’avoir aimé avec passion, elle semble se détacher de lui.

– Son état mental explique cette indifférence momentanée. Je parlerai avec l’autorité d’un médecin le jour où l’enfant lui deviendra nécessaire ;, aujourd’hui, il vaut peut-être mieux qu’elle en soit privée. Allons, bon courage, Mademoiselle, continua-t-il d’une voix moins brève ; je vous le répète, j’ai de l’espoir.

Il s’inclina profondément, et s’éloigna pendant ! qu’Annie se hâtait de rejoindre Isabelle.

La jeune femme avait tiré d’une corbeille une tapisserie inachevée et s’était mise au travail avec la tranquillité languissante qu’elle apportait à toute chose.

Les nuances se mariaient harmonieusement sous son aiguille, les détails du dessin, copié sur une tapisserie très ancienne, gardaient leur pureté ; presque classique ; mais l'expression des traits, comme le mouvement de la main, avait quelque chose de lassé.

Annie apporta un métier, et Isabelle parut satisfaite de cette installation plus commode.

Elles travaillèrent ensemble une partie du jour ; puis elles se promenèrent dans le jardin, où s'élevaient de toutes parts les têtes veloutées des reines-marguerites ; le réséda imprégnait l'air d'une senteur suave, et dans un parterre abrité par les roches s'épanouissaient les roses de Bengale d'Annie.

– Elles sont moins belles que *là-bas*, dit Isa en regardant sa sœur.

Celle-ci cueillit une fleur et la lui présenta, mais Isabelle, après avoir aspiré le parfum pénétrant, rejeta soudain la tige loin d'elle.

– Ah ! elle m'a piquée. Un aiguillon se cachet-il donc sous toutes les roses ?

Avait-elle conscience de la profondeur de sa réflexion ? En général, ses remarques étaient insignifiantes, n'effleurant aucun des sujets qui l'avaient intéressée ; la partie supérieure de son intelligence semblait voilée d'un brouillard.

Elle vint à table, soumise et craintive comme un enfant ; la volonté d'Annie dominait la sienne. Plusieurs fois, un frisson passa sur son visage quand son regard rencontra Mme de Saint-Yves, et la mère détournait les yeux comme si le sacrifice qu'on lui imposait surpassait ses forces.

Telle fut la première journée d'Isa sous le toit maternel ; tels devaient être les longs jours qui allaient se succéder pendant l'automne et l'hiver Annie ne la quittait pas ; son existence se fondait dans cette existence brisée, son âme voulait, agissait, aimait pour l'âme de sa sœur. Quelquefois, elle avait trouvé son lot austère ; maintenant, elle l'estimait doux, puisqu'il lui était permis d'envelopper Isa de tendresse ; et quand devant ses yeux passait le mirage de l'avenir, elle se voyait vieillissant au milieu des siens, dans cette maison qui réunissait enfin tous les débris épars de la famille.

- Bonjour, Annie, comment va ta sœur ?
- Et Georges ? demanda Annie en évitant de répondre.
- Admirablement ; ses membres délicats acquièrent chaque jour plus de vigueur, son teint se hâle, ses petites joues ressemblent à deux pommes d’api ; tu vois si j’en suis fière.
- Chère Alix, que tu es bonne, et comme Isabelle t’aimera. plus tard !
- Y a-t-il quelque progrès ? fit Mlle de Kernavan en changeant de ton.
- Peu sensibles, hélas ! mais enfin il y en a, le docteur l’assure.
- Vient-il souvent à Saint-Yves ?
- Deux ou trois fois par semaine ; il est devenu le commensal de la maison, et ma mère le voit avec plaisir.
- Et comment est-elle avec la pauvre Isa ?
- Ma mère la plaint, elle l’aime, j’en suis sûre, mais il est de terribles souvenirs entre elles. Que Dieu nous aide le jour où ma sœur la reconnaîtra !
- Viens au jardin, Annie, nous y trouverons maman et ton neveu.

La molle brise de mai caressait les arbustes reverdis et faisait courir un léger frisson sur la surface bleue qui s’étalait dans l’anse des *Fours à chaux* ; au loin, les vagues se teignaient de nuances vives, sous les reflets des nuages roses qui traversaient le ciel. Un parfum printanier flottait dans l’air, je ne sais quelle grâce enveloppait cette nature rayonnante et la parait de ces charmes périodiques qui nous semblent toujours nouveaux.

Sur la pelouse qui s’étend derrière la riante maison roulent deux objets blancs qui d’abord se présentent assez confusément aux yeux d’Annie ; un examen plus attentif lui fait reconnaître le petit garçon embrassé dans les pattes du terre-neuve favori d’Alix.

- Georges, voilà tante Annie !

L’enfant bondit et vient tomber dans les bras de la jeune fille avec une vivacité qui témoigne de sa joie. :

- Mais il a encore grandi ! c’est un enfant magnifique.

Alix rougit de plaisir : l’éducation de Georges est son triomphe.

Pauvre Alix !. Nul, si ce n'est sa mère, peut-être, ne devine les larmes secrètes versées près du berceau ou repose le neveu de Geoffroy.

– En écrivant ce soir à Mlle de Nortal, je ne manquerai pas de lui dépeindre les gentilleses des son filleul. Elle me disait, dans sa dernière lettre, qu'elle serait heureuse de mourir après l'avoir revu.

– Nous le lui conduirons un jour, quand Isabelle.

Mme de Kernavan s'arrêta, et, tandis qu'une ombre passait sur son front :

– Parle-moi d'Isabelle, Annie.

La jeune fille développa ce qu'elle avait déjà dit en substance, et il y avait vraiment quelque chose le maternel dans l'air attendri avec lequel on l'écoutait, dans les remarques faites d'un ton ému, dans la sympathie chaude que rencontraient ces confidences.

– Espérons. Dieu ne laissera pas ton abnégation sans récompense, ma fille.

– Oh ! madame, j'éprouve une douceur infinie à voir qu'Isa m'aime sans me reconnaître et s'attache à moi en proportion du temps que je lui consacre.

– Elle ne nomme jamais Georges ?

– Non.

Et Annie courba la tête, comprenant que ce mot contrastait avec le mot d'espoir, puisqu'elle doit être bien atrophiée, l'intelligence d'une femme qui publie son enfant.

– Le docteur Berthold m'inspire toute confiance, et tant qu'il n'abandonnera pas la cure, j'attendrai la guérison. C'est un bonheur pour nous qu'il soit la proximité ; mais on dit qu'un pareil talent n'est pas fait pour nos grèves, et que bientôt Paris nous enlèvera.

A la pensée que sa sœur pouvait être privé de ces soins inappréciables, la jeune fille avait pâli.

– Ne t'inquiète pas à l'avance, mon enfant, pour suivit Mme de Kernavan d'un ton affectueux ; j'ai eu tort de te communiquer des bruits sans doute peu fondés. A chaque jour suffit sa peine, et la tienne est assez lourde.

Puis, baissant la voix tandis qu'Alix faisait jouer Georges à l'extrémité de la pelouse :

– As-tu des nouvelles de Geoffroy ?

La tristesse s'accrut sur le visage d'Annie.

– Il m’écrit souvent, et ses lettres restent profondément mélancoliques. Il travaille, il s’acharna à cette besogne aride à laquelle il demande la fortune et dans laquelle je vois, moi, une régénération morale. Déjà son rude labeur, ses habitudes sérieuses le rendent méconnaissable ; j’en lis le témoignage dans ces longues causeries où il se révèle i son insu, où éclatent à chaque ligne son affection pour nous, son regret du passé, sa passion pour tout ce qui est noble, grand, digne d’exciter l’enthousiasme. Le monde fut dur pour lui, mais, grâce à Dieu, on l’estime dans le nouveau milieu où le jet une erreur de jeunesse.

– C’est une consolation pour toi, et je te connais assez pour savoir combien tu l’apprécies.

– Oui, si je voyais Geoffroy et Georges sou notre toit, si les yeux de ma pauvre Isabelle exprimaient autre chose qu’une vague inquiétude oa ne morne soumission, j’aurais atteint mon but sur la terre.

– Ame d’élite qui t’oublie pour les autres, pensa me de Kernavan, ne trouveras-tu donc pas un ur le dévouement que tu prodigues à tous ?

Georges se jetait sur Annie en lançant les fusées ; son rire joyeux.

– Où est mon Servan ? demanda-t-il de sa voix enfant gâté.

– Ton Servan n’a pas pu venir aujourd’hui, léri ; je l’amènerai la prochaine fois.

– Baby veut le voir tout de suite.

– Mais c’est impossible.

– Pas impossible ! Baby partira avec tante Annie, il verra Servan tout de même.

– Ah h ! si je pouvais t’emporter, mon trésor !

– Oh ! jamais je ne le rendrai.

– Même à sa mère ? fit Annie avec une douce avité.

Alix détourna la tête pour cacher deux larmes i ne devaient pas couler.

– Dieu arrangera tout cela, conclut la jeune te en réunissant son amie et Georges sous les mes caresses ; mais mon rôle est bien effacé ici.

– N’aie pas peur, les affections d’enfance s’ouent vite, même en Bretagne.

Dans ces quelques mots d’Alix, il y avait plus mertume que n’en comportait une perspective séparation encore lointaine.

– Malgré mon désir d’embrasser ta sœur, je vais rarement à Saint Yves, dit la marraine d’Isa en conduisant Annie ; ta mère reste si froide, qui crains de lui paraître importune. Je l’ai blessée le sais, le soir de notre retour ; mais lui voir pousser ce chérubin d’enfant, cet orphelin en di de son père !. t

– Vous êtes une seconde mère pour nous Annie, les yeux brillants et humides. <

– Ce n’est que mon devoir ; Isabelle est ma ! devant Dieu, et toi. toi, tu es une créature bé qui donnerait foi en l’existence du Ciel, si n’avait le bonheur d’y croire. «

Pendant que la voiture qui la ramenait au r noir berçait doucement sa rêverie, la tante Georges voyait flotter devant elle une petite dont les boucles dorées avaient des reflets brun dont les yeux mutins empruntaient leur nuanc la vague ; puis, auprès de ce mignon visage d’enl en apparaissait un autre, au charme sérieux, in finissable, et Annie, sans trouver la solution problème, se demandait pourquoi Alix ne riait comme autrefois.

Le cabriolet de M. Berthold était devant manoir, et le profil sévère du docteur s’en drait dans la fenêtre du salon, près d’une fanco de dentelle dont Annie devina aisément la] priétaire.

Isabelle, qui errait autour de la maison, vint ; une certaine vivacité à la rencontre de sa sœur

– Je m’ennuyais, fit-elle de ce ton boudeur ; enfants que l’on gâte – le ton avec lequel parlait une heure plus tôt son fils.

– Chérie, je suis désolée de t’avoir quittée si longtemps- et le rapprochement entre cet accueil et le motif de l’absence était si pénible, que les yeux d’Annie se mouillèrent.

– Tu pleures ? Ah ! tu es heureuse !. moi, je ne puis plus pleurer.

Annie regarda la jeune femme en tressaillant ; une lueur d’intelligence s’éveillait-elle dans ce cerveau malade ?

– Quand tu n’es pas là, j’ai peur *d’elle* ; ne me aisse plus seule, entends-tu ?

– Oui, mon Isa ; mais n’as-tu pas la cousine Yolaine ?

– Oh ! elle est bonne, mais elle ne saurait pas me défendre. J’ai peur des yeux d’acier.

– Mon Isabelle, tout le monde t’aime ici.

– Non, elle ne m’aime pas. Lorsque tu partiras incore, tu m’emmèneras, dis ?

Il y avait quelque chose de douloureusement naïf sans ces phrases enfantines ; à travers le brouillard de son esprit, Isabelle comprenait et sentait comme fût pu comprendre et sentir le petit Georges.

– Viens dîner, mignonne.

Et la sœur aînée, le bras sous celui de la veuve, entraîna vers la salle à manger, où l’on mettait un cinquième couvert.

Le docteur Berthold venait de renvoyer sa voiture ; il dînait au manoir.

L’entretien languit un peu pendant le repas. La conversation du jeune docteur n’était pas de celles qui font scintiller les facettes d’un esprit poli par un contact mondain ; quoiqu’il méritât pleinement le titre *de gentleman*, que lui décernait Mme Stephens il n’était pas homme du monde dans le sens absolu du mot. On sentait qu’il eût pu briller dans un milieu frivole, mais qu’il dédaignait ce genre de succès, indigne de son intelligence supérieure, et la gravité de son front s’accordait mieux avec une discussion sérieuse et attachante qu’avec les mille banalités qui sont la monnaie courante d’un salon.

Il y avait de la noblesse dans ce front large, de la lumière dans cet œil perçant qui semblait fouiller le cerveau pour en extraire la pensée ; les lignes de la bouche étaient fières, mais les rares sourires s’imprégnaient d’une bonté commandant la confiance : les malades le savaient bien.

Parfois, en voyant le docteur regarder Isabelle en entendant cette voix mâle s’adoucir et se plier par des inflexions pleines de pitié, Annie s’était dit que cet homme austère avait un cœur.

Ne l’avait-elle pas deviné déjà au chevet des pauvres, chez le vieux Pierre Gournec, sous tous ces toits de chaume où Berthold se dépensait sans compter et prodiguait son abnégation, sa science comme une aumône due à tous les déshérités ?

Après le souper, on sortit au jardin, où la soirée était d’une tiédeur délicieuse. Mlle Yolaine prit les bras d’Isabelle, Mme de Saint-Yves s’éloigna pour donner ses ordres, et Annie se trouva l’unique société du docteur.

Ils cheminaient tous deux dans une allée qui conduisait à la plage ; quelques maigres arbustes la bordaient, revêtus de leur parure du printemps. Les jeunes feuilles frissonnaient au vent du soir, l'herbe ondulait sous cette caresse, et un rayon de lune, s'accrochant aux rochers, moirait la mer silencieuse et tranquille.

Il y avait un calme infini dans cette solitude, dans cet horizon sans bornes, dans cet air qui semblait vivifier l'âme avec le corps ; en regardant sa sœur, qui marchait à quelques pas d'elle, Annie se lit que nul lieu ne pouvait mieux convenir à une intelligence ébranlée.

Elle formula tout haut cette réflexion, et le docteur Berthold acquiesça en inclinant la tête ; puis la jeune fille, dont Isabelle absorbait toutes les pensées, raconta ses impressions de Saint-Servan et celles que lui avait causées l'accueil de la malade.

– Elle ne me reconnaît pas comme sa sœur, mais elle me distingue des miens ; son esprit s'ouvre à la sympathie, au regret confus, à la crainte. Ah ! si elle voyait son enfant.

– Le jour où elle devra le voir approche.

– Hélas ! ma mère.

– Mme de Saint-Yves m'a fait l'honneur de me confier le traitement de sa fille, je reste juge des mesures à prendre.

Il parlait de ce ton sec qui, parfois, intimidait Annie, mais qui jamais ne résonnait aux oreilles d'Isabelle.

– Il y a quatre ans que le mariage eut lieu, n'est-ce pas ? continua-t-il brièvement.

– Oui, quatre ans, depuis un mois.

Et à ce souvenir plein d'amertume, Annie sentit son cœur trembler.

– Dieu la sauvera, j'en ai la conviction, poursuivit-elle avec ferveur, dominant par la volonté cette défaillance de l'énergie.

– Vous êtes très pieuse, Mademoiselle.

Était-ce une question ou l'affirmation d'un fait qui avait déjà frappé le docteur ? Annie ne se crut point obligée de répondre.

– La foi soutient dans les épreuves écrasantes de la vie, j'aurais mauvaise grâce à le nier, après l'avoir si souvent constaté. Mais j'ai peur qu'elle ne rende intolérante l'âme dont elle est le ressort ; elle nous établit

vis-à-vis de cette âme dans un état d'infériorité humiliant, il faut en convenir, et les joies dont nous sommes privés deviennent un grief de plus à notre charge.

En écoutant cette phrase qui s'achevait dans un grave sourire, Annie éprouvait des sentiments assez complexes : la surprise d'abord – jamais Berthold ne s'était départi envers elle de la plus glaciale réserve – puis le regret de voir cette noble nature égarée hors du sentier où elle se fût ennoblir encore.

Après la manière dont le docteur avait soigné Isabelle, il ne pouvait rester un étranger pour Annie, et ce n'était pas seulement la chrétienne qu'affligeaient ces paroles. Si d'autres impressions encore s'agitaient dans l'esprit de la jeune fille, elle ne les analysait pas aussi nettement.

Sa voix, douce comme le murmure de la brise, trahit à son insu ces sentiments divers.

– Vous craignez l'intolérance, dites-vous ? Mais cette disposition acrimonieuse qui nous porte à juger les autres pour nous élever au-dessus d'eux de toute la hauteur de notre perfection est tellement opposée à l'esprit du christianisme, que celui qui ne la combat pas ne saurait se flatter d'être chrétien. La charité demeure notre premier devoir.

– Est-ce la charité qui inspire votre dévouement de sœur, Mademoiselle ?

– Oh ! dans ce cas, le cœur suffit, et ce que vous appelez dévouement n'est qu'une forme de l'affection.

– Oui, je sais que les liens de famille ont sur vous une grande puissance. Le monde marcherait mieux s'il en était beaucoup qui vous ressemblassent, fit Berthold d'un ton plus concentré.

Les lignes de son front avaient repris leur rigidité, et Annie se demanda s'il faisait allusion aux dissensions trop connus qui divisaient les Saint-Yves.

– Je vous parlais tout à l'heure de la foi ; j'avoue que le sens absolu de ce mot m'échappe. Peut-on *croire* ce qu'on ne s'explique point ? Peut-on aimer lors que l'objet du culte demeure un mystère ? N'y a-t-il pas beaucoup d'illusion dans ces sentiments qu'un si petit nombre prétend éprouver ?

Oubliait-il qu'il parlait à la pieuse Annie, et qu'une discussion dogmatique était au moins hors de propos ? Mais la sévérité de son visage se nuancait d'une teinte si mélancolique, que la sœur d'Isa ne put lui en vouloir.

– Celui que nous considérons comme notre Maître et notre guide a dit que l'arbre doit être jugé par ses fruits ; l'illusion produit-elle la vertu, , et ne conveniez-vous pas tout à l'heure que la religion est l'appui suprême de la faiblesse ?

A son tour, Berthold parut surpris, presque interdit, comme si la réponse lui révélait ce qu'avait été la question.

– Veuillez me pardonner de m'être départi d'une règle qui, chez moi, est absolue, fit-il avec sa courtoisie froide, je ne discute jamais les choses religieuses. On s'entend rarement et l'on se convainc plus rarement encore, ajouta-t-il d'un ton moins sérieux, et quelque impie que vous me supposiez, je garde au moins le respect de ce qu'adorent les autres.

Annie sourit un peu tristement.

– Vous avez raison, ce n'est pas dans une escarmouche de mots qu'il faut chercher la vérité. Dieu u la révèle aux simples comme aux intelligents, aux pauvres comme à ceux que favorise la fortune : l'Esprit souffle où Il veut.

– Mais alors, comment admettez-vous que les uns reçoivent cette grâce, selon vous uniquement désirable, et que les autres soient condamnés pour toute leur vie à la torture du doute ?

Devant la véhémence de l'interrogation, Annie sourit encore.

– Celui pour qui le doute est une torture se trouve bien près de cette vérité *uniquement désirable* ; il est une voix que certaines âmes n'entendent jamais en vain.

Elle avait parlé en quelque sorte malgré elle et leva timidement les yeux, effrayée de son audace ; une émotion singulière altérait les traits de Berthold.

– Nous autres, pauvres savants qui tâtonnons dans l'ombre, nous appelons trop souvent, peut-être, la foi au tribunal de notre faible science, imparfaite ou trompeuse. Mieux que tout raisonnement, une vie comme la vôtre, Mademoiselle, sa pprend ce qu'est la religion chrétienne pour ceux qui savent la comprendre et la pratiquer.

Dans le respect de son accent et de son regard, il y avait plus que sa politesse coutumière, et Annie æe dit que, parfois, les souffrances des croyants font luire la lumière aux yeux qui redoutaient de la voir.

Elle se sentait une bien chétive créature pour accomplir ce grand œuvre, elle se jugeait trop insignifiante pour que ses paroles pussent influencer sur une destinée : mais elle estimait haut cette noble intelligence, et, par-dessus tout, elle espérait en Dieu,

Ils revenaient sur leurs pas quand, non loin de la maison, ils rencontrèrent Mlle Yolaine.

– Où est Isabelle ? demanda vivement Annie.

– Elle a voulu rentrer.

– Je vais la rejoindre.

Mais soudain la jeune fille s'arrêta émue, frissonnante. Quelques notes plaintives avaient vibré dans le silence de la vieille maison.

Quels doigts osaient effleurer les touches d'ivoire depuis si longtemps muettes ?

Le docteur rejoignit Annie sous les fenêtres du salon ; sa physionomie s'était transformée ; le médecin reparaissait sous l'homme.

– Ecoutez ! fit-il d'un ton contenu.

Ah ! l'injonction n'était pas nécessaire ; la respiration d'Annie se suspendait à cette voix tremblante, la voix de son enfant adorée.

Et une vision à la fois radieuse et poignante passa devant le regard humide de la sœur. Isa essayait ce duo de *Mireille* dont l'air et les paroles hantaient sans doute ses rêves, ce duo qu'un soir inoubliable elle avait chanté avec Amaury.

En assignant ce rendez-vous au « seuil béni de la vieille chapelle », Isa se rappelait-elle l'église du Midi, baignée de soleil et enveloppée de rayons comme celle des *Saintes* ? Elle y était venue, elle s'y était agenouillée à l'heure de l'épreuve ; mais, moins heureuse que Mireille, elle n'y avait pas trouvé son tombeau.

Par instants la voix s'éteignait, et Isabelle prêtait l'oreille, comme si la brise du large lui eût apporté une réponse mystérieuse.

Affaissée sur un banc, Annie sanglotait, la tête dans ses mains.

Isabelle chantait toujours. On entendit le triomphant défi de la jeune fille, proclamant sa constance en dépit de tous, et la veuve retrouva des notes vibrantes ; puis l'accent se voila et dit, plein de larmes, l'adieu jeté par Mireille, lorsqu'elle tombe foudroyée en touchant enfin le bonheur.

Voyez, voyez, l'onde étincelle,
La mer est calme et le ciel bleu.
Adieu, Vincent, adieu.

La mélodie allait s'affaiblissant, comme le murmure de la vague qui vient mourir au rivage. Soudain, un cri déchira l'air, et le docteur Berthold, entré doucement, reçut dans ses bras la pauvre femme évanouie.

Deux heures plus tard seulement, Isabelle ouvrit les yeux et regarda d'un air égaré les visages mornes penchés vers elle.

– J'ai rêvé, balbutia la folle en portant la main à son front.

Puis, de sa voix creuse des premiers jours :

– Il fait nuit. j'ai peur, la nuit. ne me laissez pas sans lumière.

– La maladie entre dans une nouvelle phase, dit en partant le docteur à Mme de Saint-Yves. Les impressions se réveillent ; Mme de Nortal redevient capable de souffrir. La rendre à la raison, n'est-ce pas la rendre à la souffrance ? J'aurai l'honneur de revenir demain.

Il avait parlé avec une déférence extrême. La mère d'Isabelle se sentit mal à l'aise ; elle n'aimait pas qu'il lui parlât de ce ton-là.

X

– D'où venez-vous, Annie ?

– De chez le vieux Pierre Gournec, maman ; Marianne m'avait dit qu'il allait plus mal.

– Et comment l'avez-vous trouvé ? continua Mme de Saint-Yves à voix basse.

– Très faible ; je crois qu'il ne verra pas l'hiver.

– Il est vieux, et, à cet âge, la mort est une délivrance ; on devient à charge aux jeunes.

– Oh ! mère, est-on jamais à charge à ses enfants ?

Le regard maternel s'adoucit étrangement en se posant sur le front pur d'Annie.

– A des enfants comme vous, non, ma fille ; mais il en est d'autres. Annie, votre sœur travaille avec Yolaine, voulez-vous m'accompagner jusqu'à la grève ?

Jamais Mme de Saint-Yves n'avait témoigné le désir qu'on lui tînt compagnie. A cette demande si simple, Annie senlit ce qu'elle était pour sa mère.

Le soleil couchant teignait les flots de pourpre ; chaque vague semblait une flamme liquide, les ailes longues des pétrels s'irisaient de ces nuances vives, et, vues de cette distance, les fenêtres du Manoir reflétaient des lueurs d'incendie.

– Quelle belle soirée e ! fit Annie, impressionnée par ce magnifique spectacle, sur lequel on ne se blase pas.

– Il y aura de l'orage la nuit, car cette brume rouge qui flotte à l'horizon est de mauvais augure.

Elles s'assirent près de la Roche-d'Enfer et gardèrent d'abord le silence naturel aux personnes qui vivent depuis longtemps de la même vie – silence qui révèle souvent la sympathie des pensées ou une affection trop profonde pour remonter du cœur aux lèvres.

Quoiqu'elles n'eussent point entre elles les rapports familiers qui sont le charme de l'existence intime, ces deux femmes se comprenaient, parce qu'elles s'aimaient.

– Annie, -la voix trembla légèrement – Pierre Gournec ne vous parla-t-il jamais de votre père ?

– Jamais, maman.

– Je fus dure avec cet homme autrefois, et peut-être ne le méritait-il point. Je le regrette. Vous le lui direz, Annie.

– Oui, chère mère. Oh ! si tous vous connaissent comme je vous connais maintenant !

– Maintenant ?. Voulez-vous dire que je vous restais étrangère ?

– Bien loin de moi la pensée de vous adresser un reproche, maman, vous le savez ; mais vous étiez parfois sévère, et j’avais peur. Je n’osais pas vous témoigner ma tendresse. Je me sentais si peu de chose !

– Pauvre fille !

La main de Mme de Saint-Yves s’était posée, caressante, sur la petite main d’Annie, qui leva vers sa mère des yeux brillants d’affection.

– Maman, vous aussi, vous ne me parlez pas de mon père.

Une ombre passa sur le visage qui se détournait lentement.

– J’ai pensé quelquefois. Chère mère, ne croyez-vous pas que, s’il eût vécu, notre vie à tous eût été différente ?

– Oui – et l’accent étranglé qui prononçait ce monosyllabe ressemblait à un sanglot.

– Est-ce que je vous fais mal, maman ?

– Non, Annie, rien de vous ne peut me faire mal.

Il y eut un nouveau silence ; Mme de Saint-Yves le rompit d’une voix si basse, que le bruit lointain de la marée montante la rendait presque inintelligible.

– Si je nomme rarement votre père, ma fille, c’est que son souvenir demeure âpre dans mon cœur. Et pourtant, je l’ai loyalement aimé. Sa mort brisa ma vie, et ma douleur, trop exclusive, m’enveloppa peut-être de cette indifférence apparente à laquelle mes enfants n’eussent pas dû se tromper. Oui, notre affection mutuelle restait profonde et nous ne savions pas être heureux ensemble ; les dernières paroles que nous échangeâmes furent des paroles amères, presque violentes de sa part, ironiques et cruelles de la mienne. Annie, comprenez-vous pourquoi je ne me consolerais jamais ?.

Nous avions eu du monde ce soir-là, et l’aube blanchissait le ciel quand, à la suite de notre discussion – discussion frivole, hélas ! – votre père quitta brusquement le salon où tous deux nous nous trouvions encore. Je ne le revis plus. Vous connaissez le reste, et peut-être vous dit-on que votre mère ne déploya pas la sensibilité que l’on attendait d’elle. Quand vous aurez souffert au point d’appeler la mort, vous saurez que les cœurs broyés n’ont plus de larmes. Heureux ceux qui peuvent pleurer !

Ah ! cette pluie tiède et bienfaisante qui ne baignait plus les paupières desséchées tombait sur les mains qu’Annie pressait contre ses lèvres, et la

jeune fille, pensant à Isabelle, murmurait comme tout à l'heure :

– Si d'autres vous entendaient avec moi !

– Ceux-là ne m'entendront jamais, Annie ; ils se sont aliéné ma tendresse, et si je ne puis refuser ma pitié à un malheur exceptionnel, je ne saurais donner mon affection à qui s'en rendit indigne.

– Mère, laissez-moi espérer. plus tard.

– N'espérez pas ; mon cœur est mort pour tout autre que pour vous.

Non, il n'était pas mort, ce cœur qui palpitait sous l'étreinte de la douce créature. Désormais, des deux, Annie devenait la plus forte, et l'implacable justice était d'avance vaincue.

Les feux du couchant s'éteignaient à l'horizon, des teintes violettes succédaient aux lueurs incandescentes. On entendait plus distinctement le bruit du flot se brisant sur les galets, les festons d'écume s'arrondissaient à quelques pas de la Roche, et le souffle du large, se jouant dans les cheveux d'Annie, colorait ses joues d'un incarnat inusité. Mme de Saint-Yves posa un instant son regard sur ces traits sympathiques, et il lui sembla qu'un souffle pur rafraîchissait son âme.

– Rentrons, ma fille ; votre sœur vous attend, sans doute.

Elle évitait toujours de dire « Isabelle », comme si ce terme familial eût trop coûté à ses lèvres ou moins bien marqué la distance qui la séparait de Mme de Nortal.

Le souper ne tarda pas à réunir les quatre femmes dans la grande salle à manger, où Annie avait enfin obtenu l'installation d'une table de dimensions moyennes.

Pendant les repas, Isa parlait très peu, répondant brièvement quand on lui adressait la parole et ne prenant jamais l'initiative d'une conversation. Son attitude d'enfant effarouché reparaissait lorsqu'elle était sous les yeux de Mme de Saint-Yves, et, quoique la mère eût assez de pitié au cœur pour ne pas accroître volontairement cette impression pénible, elle gardait trop le souvenir de l'offense pour qu'il n'y eût pas quelque chose de contraint dans son regard et dans sa voix.

Suivant le diagnostic de Berthold, la maladie était entrée dans une phase nouvelle : le calme avait fait place à l'agitation. La jeune femme ne restait plus assise des journées entières devant une table à ouvrage ; depuis que le

printemps avait calmé les tempêtes, elle passait de longues heures au dehors, marchant d'un pas rapide ou s'arrêtant à considérer la mer. Cette surface frémissante, ces vagues qui s'écroulent pour se reformer sans cesse, cet infini baigné d'azur fascinaient cet esprit mobile jusqu'à la folie ; sur la grève, Isa redevenait rêveuse comme elle l'était naguère, et parfois Annie l'entendait murmurer, dans une douloureuse plainte, les noms de ceux qu'elle avait aimés.

Quand Isabelle errait dans les allées, sa robe noire flottant sur le sable, Servan la suivait d'un œil où parfois s'allumait un éclair : lui ne pouvait pardonner. Son culte voué à tout ce qui portait le nom de Nortal se doublait de son obstination bretonne. Il avait dit à sa femme : « Ta maîtresse est une mauvaise mère e » ; et s'il restait sous le toit, d'où était banni le fils de son lieutenant, c'est que Madelon, non moins obstinée que lui, avait déclaré qu'elle ne partirait pas.

Comme il arrivait chaque fois qu'une querelle divisait les deux époux, le mari cria, menaça, jura, – le régiment n'a pas en vain perfectionné un langage – et se résigna finalement à demeurer le jardinier-valet-de-chambre du Manoir.

Une compensation lui était d'ailleurs réservée par sa situation même. Chaque matin, quand Mme de Nortal, passant près de lui au jardin, disait de sa voix lente : « Bonjour, Servan », il lui présentait un bouquet composé de fleurs qu'il cultivait pour elle ; et le visage de la jeune veuve exprimait un plaisir naïf qui causait une ineffable joie au brave garçon.

L'orage annoncé par Mme de Saint-Yves se déchaîna, violent, au milieu de la nuit. Les vagues, battant la côte avec fureur, mêlaient leur harmonie sauvage à celle de la tempête, le vent sifflait dans les corridors ; Annie s'éveilla en sursaut.

D'instinct, son premier regard alla vers le lit de sa sœur ; à la lueur indécise de la veilleuse, ce lit lui sembla vide.

Une demi-minute plus tard, la jeune fille anxieuse, éperdue, descendait l'escalier et entraînait dans le hall ; une bouffée d'air froid lui frappa le visage ; Isabelle était sortie, laissant ouverte la porte dont elle n'avait eu qu'à tourner la clef.

Pour appeler Madelon ou Servan, il eût fallu remonter deux étages ; une angoisse mortelle avait saisi la sœur, et, en dépit de la nuit et de la tempête, elle s'élança au dehors.

Un roulement prolongé, sinistre, la fit frémir ; l'unique faiblesse d'Annie était la crainte de l'orage, surtout quand cet orage se déchaîne à l'heure où l'esprit s'ouvre plus aisément aux appréhensions puériles. Mais ici, un sentiment dominait, absorbait tous les autres, et Annie parcourut les allées du jardin, sous les lueurs fulgurantes qui n'éclairaient pas la silhouette d'Isabelle.

Elle s'arrêta un instant, haletante, désespérée ; puis, cédant à une idée subite, elle se mit à courir vers la grève.

La mer était haute et les lames rebondissaient avec fracas contre les roches ; le rayonnement électrique montrait leurs crêtes blanches, leurs écroulements formidables, les panaches d'écume qui jaillissaient au loin.

De cette lutte terrible, de cette tempête qui bouleversait l'Océan sous les éclats de la foudre se dégageait une impression écrasante qu'Annie eût éprouvée en toute autre circonstance ; elle ne songea même pas à s'effrayer.

Son regard désolé plongeait dans les ténèbres et bravait les lueurs aveuglantes, son cœur se fondait en une invocation suprême. Ses lèvres blanchies ne pouvaient prier.

Soudain, elle reprit sa course ; un éclair lui avait montré une forme vague au pied de la Roche-d'Enfer, vers laquelle elle s'était instinctivement dirigée.

– Isabelle, oh ! pourquoi es-tu ici ?

La jeune femme se retourna lentement, et sa main frissonna dans celle qui la saisissait avec une sorte de violence.

– Isabelle, viens. Il fait froid, et tu n'as qu'un peignoir.

Mais le corps frêle résistait avec une force étrange, tandis que les rafales souillaient d'écume les cheveux blonds qui flottaient au vent.

– Ecoute, ne l'entends-tu pas ? . Elle me maudit. Tu sais, tu sais que j'ai été maudite ?

Un rire strident vibra dans la nuit et domina le mugissement des vagues folles.

– Elle m’a maudite parce que je l’aimais. Te l’a-t-on dit ? Elle le détestait ; c’est elle qui l’a fait mourir. Oh h ! mon Dieu !

Et Isabelle, se tordant les mains, levait vers le ciel son visage pâle qu’éclairaient les sillons de feu.

– Mon Isa, viens. viens. Hélas ! comment l’entraîner malgré elle !

– Maintenant qu’il est mort, je ne vis plus qu’à moitié ; mon âme est là-haut, il l’emporta comme une fleur fanée qui doit refleurir en paradis. Oh ! quand mon corps rejoindra-t-il mon âme ?

Elle s’arrêta un instant, haletante, pendant qu’Annie, qui l’entourait de ses bras, demandait avec angoisse si personne ne viendrait à son secours.

– Je t’ai vue aujourd’hui assise ici auprès d’elle ; est-ce bien elle ? Il m’a semblé la reconnaître, et pourtant, je la croyais morte aussi. Mais il ne faut pas qu’elle m’aperçoive ; elle me ferait encore du mal, elle me dirait de renoncer à Amaury. Amaury !.

Et les flots qui avaient entendu le cri de détresse poussé le soir du mariage, emportaient vers Jersey comme un écho dece nom qu’on ne prononçait plus.

La tête d’Isabelle s’approcha de celle d’Annie, et sa voix devint un souffle.

– Tu ne sais pas que j’ai eu un fils, son fils !. Mon Georges, c’était la passion de mon cœur, et ils me l’ont tué aussi. Je demeure seule !

– Mon Isa, je te reste ; tu es tout pour moi.

– Oui, mais vois-tu, la mère qui perdit son enfant ne peut plus vivre. Quand tu sauras que je suis partie, réjouis-toi, puisque tu es bonne. Je souffre trop, ah ! je souffre trop !

– Mon Dieu, que sa souffrance éclaire les ténèbres de sa raison, que ce paroxysme de douleur lui soit salutaire ! soupirait Annie, secouée par la bourrasque comme la feuille au vent.

– Isabelle, si ton enfant n’était pas mort ?

La malheureuse tressaillit de la tête aux pieds.

– Consentirais-tu à vivre si Georges t’était rendu ?

– Georges !

Elle dit Georges comme elle avait dit Amaury ; toute son âme passait dans cette exclamation ardente.

– – Oui, Georges vit. M’entends-tu, ma bien-aimée ? Ton fils vit, tu le reverras.

– Ne me trompe pas ; si tu as pitié d’Isabelle, laisse-la plutôt mourir. On jettera des roses sur mon cercueil, les roses qu’il m’a données a Nortal. non celles que Servan cueillit sur sa tombe, et tu garderas en souvenir de moi les fleurs d’oranger que sa sœur me mit au corsage : elles sont desséchées. comme mon cœur.

– Mais, Isabelle, ton fils existe, ne me comprends-tu pas, ma sœur ? Ton fils existe, et moi je suis Annie, ton Annie que tu aimais.

– Tu es Annie ?

Les yeux dilatés apparurent comme deux étoiles dans l’ombre à demi-éclairée par les lueurs phosphorescentes ; Isabelle les fixait sur sa sœur avec une intensité douloureuse impossible à dépeindre.

– Je suis Annie, répéta la jeune fille tremblante d’espérance.

– Mais si tu es Annie, tu m’as maudite. Oh ! va-t-en !

La malheureuse s’arracha brusquement à l’étreinte de sa sœur, et, tombant à genoux, elle répéta dans ses gémissements les noms d’Amaury et de Georges.

– Mademoiselle, cria une voix qui dominait le tumulte des vagues.

– Servan n, par ici. Ah ! c’est Dieu qui vous envoie.

Quand le domestique arriva sur la grève, Isabelle, en proie à une effrayante crise nerveuse, se débattait dans les bras d’Annie.

– Ah ! la pauvre dame, c’est son coup de grâce ; ils l’ont tuée à petit feu.

– Espérons, au contraire ; cette crise peut la sauver.

– Le ciel vous écoute, mademoiselle ! Mais il est heureux que j’aie entendu le vent qui hurlait dans l’escalier, comme si toutes les sorcières s’y étaient donné rendez-vous, et que Madelon ait eu l’idée de frapper à votre porte.

Dès que Servan eut déposé son léger fardeau sur le divan de la salle à manger, il courut vers le bourg, et la nuit était obscure encore quand le docteur entra au Manoir.

Quelques paroles entrecoupées d’Annie le mirent au courant de la situation ; puis, la jeune fille, pâle d’émotion, frissonnant sous sa robe mouillée, voulut le suivre auprès de la malade.

– Mademoiselle, dit gravement Berthold, comme médecin, je dois vous interdire en ce moment l'accès de cette chambre.

– Oh ! monsieur, ne m'éloignez pas de ma sœur !.

– Je vous le répète, j'ai le droit, le devoir de vous parler comme je le fais ; vous avez un besoin impérieux de repos, et je désire que vous vous retiriez dans votre appartement.

Le ton sec du docteur intimidait toujours la pauvre Annie ; mais jamais l'impression n'avait été aussi vive, aussi pénible que cette nuit-là.

Quand il lui fut permis enfin de revoir sa sœur, la jeune femme, blanche comme un lis, mais calme, dormait au milieu des oreillers et des couvertures qu'on avait entassés sur le divan.

– Il faut la laisser reposer et ne la ramener dans sa chambre que lorsqu'elle en manifestera le désir, dit le docteur à mi-voix. Qu'elle soit aussi tranquille que possible, un mouvement l'agiterait. Il parut hésiter, puis baissant encore le ton :

– J'ai été rude tout à l'heure ; me le pardonnez-vous, mademoiselle ? Annie leva sur lui des yeux un peu tristes.

– Je ne pense qu'à ma sœur, fit-elle doucement.

– Restez près d'elle ; votre présence, vos soins sont plus efficaces que mes ordonnances.

Mme de Saint-Yves entra ; le docteur partit, en promettant de revenir au soir.

XI

GEOFFROY A ANNIE

Boston, 30 juin 187

Un changement vient de se produire dans ma situation, chère sœur ; l'occasion s'offre de rentrer en France, de t'embrasser

peut-être, et je la saisis avec empressement. quitte à voir le cheveu proverbial me rester dans la main.

Sans métaphore, je souhaite et je redoute à la fois ce retour au pays natal. Crois-tu que ma mère consente à me recevoir ? Je ne viendrai en Bretagne que pour rentrer à Saint-Yves, car il me serait trop pénible de l'approcher encore sans qu'il me soit permis d'en franchir le seuil.

Je reconnais n'avoir que trop mérité ce bannissement, et je m'y suis soumis en silence ; mais la conduite par laquelle je me suis efforcé de réparer mes torts ne saurait-elle peser aussi dans la balance de la justice ? Depuis près de deux ans, je mène ici une vie de galérien dont je ne me serais certes pas cru capable ; tu le sais, toi la confidente de mes ennuis. Cependant, la circonstance fortuite qui améliore aujourd'hui ma position m'aura rendu un piètre service si elle ne m'apporte que le bien-être matériel et me laisse en disgrâce.

J'ai tort d'espérer, sans doute ; mais peut-être la vue de notre malheureuse Isa suggérera-t-elle à Mme de Saint-Yves des réflexions dont je bénéficierai. Tu es, comme toujours, ma suprême ressource ; écris-moi au Havre, où je débarquerai vers le 15 septembre, et dis-moi s'il m'est permis de rentrer dans la maison de mon père.

Ne sois pas choquée du ton badin par lequel je débute ; j'ai l'âme triste, et, comme les lâches, je crie bien haut pour m'étourdir. En dépit des circonstances favorables dans lesquelles je me trouve ici, l'avenir m'apparaît horriblement noir. Encore une fois, ma sœur, j'ai besoin de me retremper auprès de toi, dans cette invariable affection qui est une part de nous-mêmes.

GEOFFROY DE SAINT-YVES.

« Je descendrai à l'hôtel de Bordeaux. »

Annie vient de lire cette lettre, et ses yeux errent mélancoliquement autour d'elle pour se reporter toujours au même point, à la tête blonde qui se détache sur la neige d'un oreiller.

Il fait nuit, le silence règne dans la maison et l'on entend, distincte comme un murmure solennel, la voix des vagues qui déferlent sur la grève. Une lampe soigneusement voilée dissipe à demi l'obscurité de la chambre ; des fioles sont placées sur une petite table, l'air s'imprègne d'un parfum léger et subtil : tout révèle la présence de cet hôte redouté, terrible, qui s'appelle la maladie.

Depuis de longues semaines, Isabelle, en proie au délire ou accablée par la prostration, est alitée dans sa chambre de jeune fille. On a tenté de l'établir ailleurs, mais il semble que ces vieux murs, ces draperies blanches, ces meubles simples gardent quelque chose du passé et agissent comme un calmant sur l'esprit de la veuve ; elle veut rester là où elle a pleuré et souffert.

Elle souffre encore, hélas ! et Annie sent son cœur se briser devant ces tortures que le traitement provoque plutôt qu'il ne les apaise. Quand ses yeux anxieux se fixent sur le docteur Berthold, ils prennent une expression suppliante, comme s'ils implorait du soulagement pour la pauvre femme qu'elle enveloppe en vain de sa compatissante tendresse. Berthold reste froid, maître des autres comme de lui-même ; il commande et l'on obéit avec cette confiance implicite qu'il n'est pas donné à tous d'inspirer ou de ressentir.

Tandis qu'Annie réfléchit en veillant sa sœur, la porte s'ouvre sans bruit et l'on voit apparaître la taille un peu voûtée de Mlle Yolaine. Annie s'approche de la vieille fille.

– Vous allez vous coucher, cousine Yolaine ?

– Non ; je passerai la nuit avec toi, mais il faut que tu me confies quelques instants Isabelle ; la petite Marianne est en bas, répétant au milieu de ses sanglots que son grand-père agonise et veut te voir.

– Servan va m'accompagner. J'ai obtenu tout à l'heure que ma mère se jetât sur son lit ; si elle revient, vous voudrez bien, n'est-ce pas, lui dire le motif de mon absence ?.. Et merci mille fois, chère tante ; je vais vous envoyer Madelon.

Annie effleura de ses lèvres les joues brûlantes d'Isabelle – elle éprouvait une joie douloureuse à prodiguer des caresses qui ne lui étaient pas

rendues – et quelques instants plus tard, elle sortit de la maison avec Servan et Marianne.

On eut vite franchi la courte distance qui séparait le Manoir du logis étroit de l'ex-pilote. Absorbée par la crise aiguë dans laquelle se débattait sa sœur, Annie n'avait pas visité Pierre Gournec depuis un mois ; à sa vue, elle comprit que tout était réellement fini.

Le visage blême sur lequel passaient déjà les affres de la mort se tourna lentement vers la porte lorsqu'entra Mlle de Saint-Yves. La paralysie, qui allait arrêter les battements du cœur, respectait le siège de l'intelligence ; les yeux restaient lucides, mais l'approche de l'agonie contractait la face : il y avait un contraste étrange entre ces traits hâves, émaciés, et la pâleur calme de la jeune fille.

– Pardon de vous avoir dérangée, fit Pierre d'une voix sifflante ; je ne voulais pas partir sans vous dire.

Il s'arrêta, et son regard vitreux exprima une sorte de crainte douloureuse.

– Je vous ai négligé depuis quelque temps, parce que ma sœur est bien malade, – et Annie prit doucement la main rude – mais je ne vous oubliais pas, je vous l'assure. Vous me rappelez mon père.

– C'est de lui que je veux vous parler.

La surprise et l'émotion qui se peignirent sur le front d'Annie parurent doubler le trouble du vieillard.

– Ah ! il faudra pardonner. Me le promettez-vous, avant de m'entendre, mademoiselle ?

– Quelle que soit la confession que vous ayez à faire, je ne puis me montrer plus sévère que votre Dieu. et vous savez que Lui est prêt à vous absoudre.

– Je n'ai pas osé paraître devant le Grand Juge avec ce poids sur la conscience, et il m'est moins difficile de vous l'avouer, à vous qui êtes comme une sainte du paradis.

La voix du moribond s'éteignit, et il fit une pause pour ressaisir la pensée fuyante, tandis qu'Annie se demandait quelle nouvelle angoisse allait tomber sur son cœur.

Il y avait quelque chose de fantastique dans cette scène simple et lugubre qui se déroulait loin des yeux de tous. La chandelle qui brûlait sur la table boiteuse projetait des lueurs avares dont la vacillation faisait parfois sortir de l'ombre les instruments de pêche suspendus aux murailles enfumées. La tête de l'agonisant, à peine éclairée, se détachait comme un ivoire jauni sur le fond rouge des rideaux, et la main décharnée qui reposait sur la couverture avait par instants des mouvements convulsifs, avant-coureurs de ce geste familier et terrible qui semble repousser la mort.

Annie était assise sur un escabeau ; elle demeurait droite, immobile, et, de même que Gournec, ne paraissait plus avoir de vie que dans les yeux ; ce regard ardent qui pesait sur elle la faisait frissonner.

– On vous a dit que j'accompagnais M. de Saint-Yves dans sa dernière promenade, continua le vieillard d'une voix sourde ; mais personne ne sut jamais ce qui se passa entre nous durant cette nuit de tempête. Je vais vous raconter les choses dans la sincérité de mon âme, étant trop près du cercueil pour cacher la vérité.

Je m'étais levé avant le soleil, et j'arrimais dans ma barque les provisions destinées au camarade qui entretient le phare du Roc aux Moules quand M. de Saint Yves, s'approchant, me demanda si je voulais d'un compagnon. Je fus surpris de le voir debout d'aussi bonne heure, car il ne m'avait rien dit la veille, mais enfin, je répondis que sa société était toujours un honneur pour moi. Justement, le petit Jeannic m'avait prévenu qu'il ne pouvait pas me suivre ce matin-là, et votre père était un fameux second pour la manœuvre.

Après avoir déchargé les provisions, je pêchai et je m'attardai plus que d'habitude. Quand je remis le cap sur la côte, des nuages noirs apparaissaient derrière Paramé ; le vent, qui soufflait du large, sauta brusquement et nous rejeta vers la pleine mer ; les vagues s'enflèrent comme des montagnes, menaçant à chaque minute de nous engloutir. Le soir tomba ; ce fut une nuit terrible ; nous ne parlions plus, mais je savais bien à quoi pensait M. de Saint-Yves.

A un moment où nous avions un peu de répit, je sentis sa main sur la mienne.

– Gournec, fit-il, si nous sombrons, tu as plus de chances que moi de te tirer d'affaire, puisque je sais à peine nager. Tu iras voir ma femme, et tu lui transmettras mon adieu. Qu'elle oublie mes paroles vives, je les regrette ; c'est moi qui avais tort.

Il s'arrêta un instant, puis me glissant quelque chose dans la main :

Passe cela à ton petit doigt, c'est mon alliance. Tu la remettras à Mme de Saint-Yves en lui disant que je l'aime et que je bénis les enfants. »

Je promis, et il ne fut plus question que de l'ouragan qui faisait toujours rage.

Le vent venait de tourner et nous poussait droit à la côte. Tout à coup une grosse lame s'abattit sur nous ; je sentis qu'on se cramponnait à moi Dame ! dans ces moments-là, nous sommes pires que des sauvages ; je me dégageai comme je pus. J'étais à demi suffoqué, et, quand je repris enfin mon sang-froid, je me trouvais seul, nageant vigoureusement vers la grève.

Mademoiselle, vous le voyez, je vous dis tout. C'est horrible d'avouer à une fille qu'on n'a rien fait pour sauver son père ; mais je m'en irai plus léger sans ce fardeau-là. Je n'avais plus guère de connaissance quand on me ramassa au pied des falaises ; cependant, je compris qu'on me plaignait, et une humiliation terrible m'étreignit la gorge ; j'aurais voulu crier ma lâcheté, je n'osais pas. Quand, le lendemain, on m'apprit que le cadavre avait été rejeté près de la Roche-d'Enfer, je baissai la tête comme un meurtrier. A partir de cette heure-là, je devais avoir toujours sous les yeux ce pauvre corps qui s'était attaché à moi comme à un sauveur.

« Il fallait pourtant remettre l'anneau. Après les funérailles – personne ne m'avait vu pleurer dans un coin de l'église – je demandai à être reçu par Mme de Saint-Yves ; elle me fit répondre des paroles qui me glacèrent comme si elles sortaient de la tombe. Depuis ce moment, j'évitai toujours son regard, et ma promesse, une promesse faite à un mourant, ne fut pas remplie. »

Pendant ce récit rapide, entrecoupé, Annie avait gardé une immobilité marmoréenne. Par instants, une flamme passait sur son visage, puis elle redevenait aussi blanche que le châte qui enveloppait ses épaules. Gournec s'était tu et elle ne prenait pas la parole : Dieu seul devait savoir le combat qui se livrait dans son cœur.

– Vous ne. vous ne me pardonnez pas ? fit Pierre d’une voix plus creuse.

– L’anneau ?.

– Le voici. Je ne demande pas pardon à votre mère, ce serait inutile, mais vous. Ah ! dites que vous ne me condamnez pas.

Annie avait porté à ses lèvres le mince cercle d’or ; comme si le contact de cette relique l’eût fortifiée, elle regarda Gournec et il lut dans ses yeux une pitié infinie.

– Dieu vous fera miséricorde si vous vous repentez, Pierre.

– Si vous le lui demandez pour moi, si vous oubliez. Oh ! que j’entende ce mot avant de vous voir partir !

Il avait joint ses mains creusées de rides, et Annie sentit que Dieu ne l’avait pas en vain amenée à ce chevet.

– Je vous pardonne en *leur* nom, reprit-elle à voix basse ; vous avez bien fait de m’appeler. Dieu vous en tiendra compte, j’espère. Maintenant, ne pensez plus qu’à Lui.

– Vous êtes un ange. Ne faites pas retomber ma faute, mon crime sur ma petite-fille. Elle va rester seule.

– Pierre Gournec, Marianne ne sera pas abandonnée, je vous le promets ; ne gardez pas d’inquiétudes ; confiez-vous à la miséricorde qui ne trompe pas.

L’accent était voilé, mais le timbre en restait harmonieux, et l’agonisant ne put deviner la lutte que soutenait la chrétienne.

Des larmes – les dernières – montèrent aux yeux du vieux pilote.

– Ah ! vous êtes bonne pour mon enfant, et je vous ai rendue orpheline !

L’effort avait été trop grand, l’émotion écrasante ; Gournec se renversa sur ses oreillers, et ses traits blêmirent affreusement.

– Qu’on cherche le médecin ! fit Annie en ouvrant vivement la porte.

Le docteur Berthold franchissait le seuil de la pièce voisine.

– On vient de me prévenir, mademoiselle, et j’accours. quoiqu’il n’y ait plus d’espoir, ajouta-t-il à mi-voix.

– M. le curé est-il aussi averti ?

– Il me suit.

– Je retourne auprès de ma pauvre sœur, que j’ai dû quitter un instant. Si quelque chose manquait ici, le Manoir est à votre disposition, monsieur.

– Merci, mademoiselle ; j’aime à vous rencontrer partout où l’on souffre ; vous faites plus de bien que moi.

C’était la seconde fois que Berthold exprimait cette pensée qui arracha un triste sourire à la jeune fille. Elle se rapprocha du lit ; Marianne prodiguait ses soins à son grand-père, le docteur préparait un cordial ; la porte, s’ouvrant de nouveau, livrait passage au prêtre, l’ami de la dernière heure. Annie, se sentant inutile, reprit à pas rapides la route de Saint-Yves.

La nuit était fraîche et sereine ; des myriades d’étoiles brillaient au ciel, et la mer, qui ondulait doucement, reflétait comme un miroir ces masses lumineuses. Il y avait un calme suprême dans cette nature endormie, dans cette voûte brodée d’or, dans l’immensité dont on entendait le frémissement monotone. Annie éleva son âme angoissée vers les sphères infinies, vers ces régions où les victorieux se reposent, et elle se sentit plus forte devant son devoir.

XII

Quand Mlle de Saint-Yves rentra dans la chambre de sa sœur, elle trouva la malade plus agitée. Le délire était revenu, une teinte pourpre couvrait les joues amaigries, la fièvre devait être ardente, et, Annie le savait, ces accès de fièvre étaient redoutés par le docteur.

– Retournez à la falaise et priez M. Berthold de venir jusqu’ici dès qu’il quittera Gournec, dit-elle à Servan ; Madelon va préparer sa chambre.

Puis elle s’agenouilla près de sa sœur et lui prit doucement les mains ; son influence agissait parfois comme un fluide magnétique sur la pauvre jeune femme ; il semblait que sous le rayonnement de cette chaude tendresse, Isa se sentît protégée, aimée. Souvent, des heures entières s’écoulaient sans qu’Annie quittât le chevet d’Isabelle.

Mais, cette nuit-là, le délire allait croissant, les noms d’Amaury et de Georges revenaient avec une déchirante expression sur les lèvres haletantes, et, devant cette souffrance qui brisait l’âme en tuant ce corps, Annie apprenait à connaître le désespoir.

Laissant Yolaine près du lit, elle alla vers la chambre de sa mère.

Mme de Saint-Yves, qui avait veillé la nuit précédente, dormait tout habillée ; Annie lui tous le bras.

– Maman, je viens de faire chercher le docteur

– Elle est plus mal ? – et la voix de la n était à peine intelligible.

– Je ne sais pas ; elle a la fièvre.

Mme de Saint-Yves suivit Annie, et, se penche sur Isabelle, lui prit à son tour la main.

Quoique la jeune femme eût les yeux fermés, et retira vivement ses doigts en poussant un gémissement.

– Elle ne veut pas de moi !

C'était presque un sanglot ; Annie jeta ses autour de sa mère.

– Elle ne vous reconnaît pas. Oh ! elle aimait tant !

Le docteur Berthold entrait ; il resta un mi silencieux près du lit, écoutant les mots entre pès, mesurant l'intensité de la fièvre.

– Je reste ici, dit-il de sa voix brève.

– Est-elle. oh ! est-elle en danger ? mur douloureusement Annie.

– C'est une crise décisive. Mon devoir e faire le possible ; pour madame votre sœur, possible sera tenté.

Annie entendait les paroles sans les bien prendre ; elle avait remarqué l'altération de cent, et son cœur se tordait d'angoisse, comme à l'aspect d'une agonie.

La nuit égrena ses heures avec une lenteur cruelle. Mme de Saint-Yves se tenait au pied du lit, ferme et sombre ; cette femme, qui avait porté à un si haut degré la dignité des impressions intimes, s'enveloppait de sa douleur comme d'un voile que nul ne devait soulever. Mlle Yolaine pleurait dans un coin. Annie, les yeux secs et brillants, ne quittait pas le chevet de sa sœur, et Berthold trouvait en elle, comme en Madelon, une auxiliaire infatigable.

Un instant, Isabelle eut un regard presque lucide, et Annie se pencha vers elle avec un sourire qui tremblait sur ses lèvres pâles.

– Ma bien-aimée Isa, comment te trouves-tu ?

– Annie !.

Etait-ce l'illusion produite par la vacillation des lumières ? Il sembla qu'un sourire – oh ! quel sourire ! – répondait à celui de la sœur aînée.

Ce ne fut qu'un éclair ; l'agitation incohérente se manifesta de nouveau, mais des larmes de joie roulaient maintenant sur les joues d'Annie : son Isa l'avait reconnue.

– Vous avez été la première. et vous le méritiez, mademoiselle, fit Berthold d'un ton qu'il voulait en vain raffermir.

– Ah ! vous espérez !

– Oui, et le moment où je vous la rendrai sera le plus heureux de ma vie.

Le regard ému d'Annie répondit à celui du docteur ; pouvait-elle cacher son ineffable reconnaissance à cet ami dévoué d'Isabelle ?

L'aube blanchissait l'orient et de légères vapeurs flottaient sur la mer, tandis que les étoiles s'éteignaient une à une.

Isa était plus calme. La lampe brûlait toujours près de son lit, et les reflets de l'aurore, se confondant avec cette clarté blafarde, enveloppaient la malade d'une demi-lueur étrange.

Le docteur, qui venait d'écarter les rideaux des fenêtres, se tourna vers Mme de Saint-Yves :

– Pourrais-je avoir l'honneur de vous parler, madame ?

La mère d'Isabelle se dirigea en silence vers sa chambre, où Berthold la suivit.

Elle n'eût pas pu prononcer un mot à ce moment-là. Le médecin ne prit pas la chaise qu'elle lui désignait du geste ; il se tint debout, très pâle sous les clartés de l'aurore qui caressaient sa chevelure blonde, et de ce ton profondément respectueux que Mme de Saint-Yves n'aimait pas à entendre :

– Il est urgent que, dans quelques heures, l'enfant de Mme de Nortal soit ici.

– Monsieur !.

– Je sais votre refus de le recevoir à titre de petit-fils, et ceci est une question qu'il ne m'appartient pas de juger. Je parle comme docteur, et, je vous le répète, madame, il faut que cet enfant soit ici le plus tôt possible.

– Sur quoi basez-vous cette requête. singulière ?

– Ce n'est pas une requête, mais une ordonnance médicale. L'intérêt de la malade doit passer avant toute autre considération – – c'est votre avis comme le mien, madame.

– Voulez-vous dire que ma fille soit en danger ?

– J’ai craint un instant une fièvre cérébrale, qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves. Actuellement, j’ai un espoir fondé de guérir le corps, mais l’esprit, le cerveau me préoccupe toujours, et je compte que le petit garçon aura une influence heureuse. En un mot, les chances entre la folie et la raison sont presque égales.

Il parlait froidement et la mère l’écoutait de même ; un observateur attentif eût seul pu lire sur ces deux physionomies.

– Vous êtes franc, monsieur, fit Mme de Saint-Yves avec une amertume concentrée ; mais je vous en remercie.

– Vous m’ordonnâtes une fois d’être sincère, madame, et je ne me repentis pas de vous avoir obéi. Je réitère pour Mme de Nortal ce que je disais pour Mlle de Saint-Yves : vous, et vous seule, pouvez dans une certaine mesure la guérir.

– Mais cet enfant n’est rien pour moi !

– Il est tout pour sa mère, et je vous ferai observer une seconde fois, madame, que la constitution de la malade est d’une délicatesse exceptionnelle ; vous l’avez trop expérimenté.

Quoique l’accent du docteur restât d’une déférence parfaite, Mme de Saint-Yves rougit comme sous un reproche sanglant.

– Vous ne m’imposerez pas, je suppose, de garder cet enfant sous mon toit ?

– Je n’ai le droit de rien vous imposer, madame, mais mon devoir m’oblige à vous déclarer que cet enfant est nécessaire, non seulement à la guérison, mais au maintien de la santé de madame votre fille.

– Docteur, vous pensez que je suis une mauvaise mère.

Berthold s’inclina sous le regard ardent de Mme de Saint-Yves.

– Je n’ai pas titre pour me le permettre, madame.

C’était dur à entendre ; Mme de Saint-Yves courba la tête.

– Sauvez-la, et je pardonnerai tout, fit-elle à voix basse.

Ce « tout » enveloppait-il les torts d’Isabelle, l’audace du docteur ou les griefs articulés contre le pauvre Georges ? Berthold réprima un grave sourire.

– Je vous rappellerai peut-être votre promesse, madame.

Ils rentrèrent dans la chambre d'Isabelle, et, pendant une heure, le silence ne fut interrompu que par la respiration oppressée de la jeune femme et les ordres brefs du médecin.

Le soleil levant inondait l'espace de ses feux roses quand Berthold se tourna soudain vers Annie.

– Elle guérira, dit-il d'une voix contenue.

La jeune fille joignit les mains et eut un regard délirant.

– Après Dieu, c'est à vous que nous la devons. Mère, vous entendez, M. Berthold répond d'elle.

– De sa vie., presque de sa raison.

Isabelle dormait enfin ; sa tête mignonne reposait, calme, noyée dans des ondes d'or ; elle n'eût pu supporter la pression d'un peigne, ni même le poids de ses tresses.

– Mon Isa ! murmura la mère en la couvant des yeux, sans oser la toucher.

Puis, se tournant vers Annie dont la prunelle brillait d'une lueur humide :

– Elle va dormir quelque temps, sans doute ; si vous n'êtes pas trop lasse, allez à Saint-Servan, et ramenez son fils avant qu'elle ne s'éveille.

Est-ce en songe qu'Annie chemine sur la grève blanche, le front caressé par une fraîche brise matinale ? Les rayons joyeux dansent sur les vagues, les franges d'écume s'arrondissent en gracieux festons, les oiseaux de mer rasant l'onde de leur aile rapide, et le sourire de ces premières heures, qui prête à l'océan une magie nouvelle, pare la plaine d'un charme inusité.

Le pas élastique d'Annie effleure le sable ; la course est longue, mais les fatigues de cette nuit solennelle s'effacent devant un espoir radieux.

Et pourtant, Isabelle n'est sauvée qu'à demi : sa raison demeure suspendue à un fil, ce même fil auquel, depuis un mois, est suspendue son existence. Mais Annie est encore assez jeune pour se relever plus forte quand elle a faibli, pour éprouver cette réaction prompte à se produire chez les natures dont le ressort n'est pas brisé ; et, par-dessus tout, elle a foi dans le docteur Berthold.

Les dames de Kernavan étaient matineuses ; Annie les trouva dans le verger, procédant gaiement à leur récolte d'abricots.

– *Elle* va mieux, fit la jeune fille, arrêtant d'un mot les questions alarmées ; la nuit fut terrible, mais son corps est sauvé. Georges seul peut ranimer son intelligence.

– Et tu viens le chercher ?

– Maman et le docteur l'attendent.

– Dieu soit béni !

Et la bonne Mme de Kernavan enveloppa la jeune fille d'un regard ému.

– Tu sais si nous sommes attachés à cet enfant, qui est à nous depuis une année ; mais sa place est à Saint-Yves. Oh ! je n'ai jamais pu pardonner à ta mère de lui fermer sa porte.

– Elle a beaucoup souffert, et elle aime Isabelle, fit doucement Annie.

– Puissiez-vous enfin être heureux !

– Oui, tous heureux, répéta la sœur de Geoffroy en regardant Alix.

Quoique la jeune fille détournât vivement la tête, Annie vit son visage altéré.

– Ma chérie, nous ne te l'enlevons pas ; il sera à toi autant qu'à nous.

– Mais, me le ramèneras-tu ?

– Alix, ne le souhaite pas ; voudrais-tu le reprendre à sa mère, sa pauvre mère qui n'a plus que lui ?

– Ah ! je suis une égoïste ; mais aussi c'est trop affreux de perdre cet enfant.

Elle s'enfuit pour cacher ses larmes. Quand elle revint avec le petit garçon, ses joues gardaient des traces humides.

– Alix, tu as tort de le porter ; il est trop lourd et tu es trop frêle.

– Oh ! maman, laissez-le-moi un peu. puisqu'il faut nous séparer !

Elle l'embrassa avec passion, éprouvant une joie douloureuse à recevoir les caresses de ses petites mains potelées ; puis, soudain, le remettant aux bras d'Annie :

– Tiens, garde-le. Je ne peux pas le voir partir. Si maman veut, nous ne porterons ses effets que ce soir,

Elle s'enfuit de nouveau et courut jusqu'à sa chambre, où elle se mit à sangloter près de ce berceau qui lui semblait si cruellement vide.

– La voiture va être attelée, dit Mme de Kernavan dont les yeux se mouillaient. Je ne te reconduis pas, tu en devines le motif. Mais, cette après-

midi, nous irons chercher des nouvelles et nous réjouir avec vous.

A son tour, elle embrassa longuement le fils d'Isabelle, et dit avec un sourire attendri :

– Alix a raison ; emmène-le vite, si tu ne veux pas que nous revendiquions nos droits à sa tutelle. La maison va nous paraître en deuil.

La voiture partit, emportant Annie, Madelon et le nouvel hôte de Saint-Yves dans les bras de Pernette. L'enfant, tout étonné, se serrait contre sa bonne et lançait à la Malouine des regards défiants. Une brusque exclamation arracha tout à coup la jeune tante à ses pensées, qui devançaient la marche du pacifique attelage.

– Là, je le disais bien, il a les yeux de sa mère. Servan, qui veut toujours être le maître, prétendait que l'enfant tenait ces yeux-là des Nortal.

Annie baisa doucement les paupières frangées, et se dit que si les prunelles étaient vraiment celles d'Isa, les cheveux déjà foncés, la bouche à la fois fine et fière, le teint légèrement doré seraient une consolation puissante pour la veuve d'Amaury.

En descendant de voiture. Annie prit Georges dans ses bras et se dirigea vers la salle à manger, après avoir enjoint à Madelon d'avertir Mme de Saint-Yves.

Bientôt la servante reparut.

– Madame attend mademoiselle dans sa chambre ; Mme de Nortal dort toujours.

Annie monta lentement avec son cher fardeau Georges, peu satisfait du changement introduit dans son existence, faisait une petite moue significative, prélude d'un accès de désespoir.

La jeune fille tenta de le rassurer par ses chaudes caresses ; puis, timidement, avec une émotion qui soulevait sa poitrine, elle entra dans la chambre où se cantonnait la grand'mère de Georges.

– Mère, voilà le fils d'Isabelle.

Mme de Saint-Yves mit un baiser glacial sur le front pur qu'on lui présentait, et l'enfant, épouvanté, se rejeta en arrière avec de bruyants sanglots.

– Emmenez-le, Isabelle va l'entendre, dit la mère en se levant précipitamment. Il faut le garder à l'extrémité de la maison jusqu'à ce que

le docteur permette qu'elle le voie.

L'agitation de son accent contrastait avec la froideur de son accueil à un point qui rasséréna un peu la pauvre Annie. Elle avait espéré mieux, en dépit de sa connaissance du caractère maternel. Dans la jeunesse, l'espérance reprend toujours ses droits, comme les illusions flétries sont promptes à refleurir ; il faut que l'âge les ait glacées pour qu'elles gisent, mortes, sur la terre où elles ne sauraient plus reprendre racine.

XIII

– Eh bien, Annie ?

– Elle dort depuis ce matin, et le docteur se montre satisfait de ce sommeil prolongé qui la calme. Pauvre chérie ! il y a longtemps qu'elle n'a dormi ainsi.

– Et Georges ?

– Je l'ai installé chez la tante Yolaine ; viens le voir, Alix.

Il n'y avait que quelques heures que l'enfant et sa mère adoptive s'étaient quittés ; la joie qu'ils témoignèrent en se retrouvant fit monter des larmes aux yeux d'Annie, dont l'étreinte les enveloppa tous deux.

– J'ai hâte qu'Isa sache ce que tu as fait pour lui ; tu étais notre amie, Alix, tu deviens notre sœur bien-aimée.

Cette effusion affectueuse amena de telles roses aux joues de la jeune fille, qu'Annie l'embrassa plus tendrement encore.

Mme de Kernavan était allée rejoindre Mme de Saint-Yves près d'Isabelle. La malade sommeillait toujours, mais un peu d'agitation se manifestait depuis une heure, et le docteur s'était réinstallé à son chevet.

– Etes-vous content ? lui demanda la mère d'Alix à voix basse ?

– Je vous le dirai ce soir, madame.

La gravité de son accent parut solennelle à la marraine d'Isa, et elle se sentit au cœur une tendre pitié pour cette belle jeune femme qu'on ramenait du seuil de la mort pour la laisser peut-être en proie à la folie.

– Vous permettez que je reste, Georgine ?

– Vous me ferez plaisir.

Le regard et la pression de la main commentèrent suffisamment cette parole banale pour que Mme de Kernavan s'établît sans scrupule auprès de la malade.

Le soleil s'inclinait vers les flots qu'il teignait de nuances vives, de longues traînées d'or moiraient la mer ; comme au matin, cette radieuse nature s'imprégnait d'un calme suprême, et l'âme remontait du trouble à la paix en contemplant ce tableau noyé dans l'infini.

Des rayons tamisés par la mousseline des rideaux vinrent se jouer dans la chambre silencieuse ; l'un d'eux glissa jusqu'à Isabelle et mit des paillettes dans les ondes de la chevelure : avant que le volet intérieur n'eût été fermé, la jeune femme ouvrait les yeux.

Berthold dit quelques mots à Mme de Kernavan qui sortit sans bruit ; puis il vint prendre la petite main fine allongée sur la couverture de soie.

Les yeux alanguis, qui s'étaient refermés, s'ouvrirent une seconde fois et se tournèrent vers le docteur.

Mme de Saint-Yves, dissimulée dans l'ombre des rideaux, ne devait pas perdre un détail de ce qui allait se passer.

– Docteur.

– Comment vous sentez-vous, madame ?

– Bien faible. Oh ! que j'ai dû être malade !. Ma tête est vide.

L'angoisse qui contractait les traits de la mère n'effleura pas le visage du médecin.

– Vous avez été malade, mais on vous a soignée avec une affection profonde.

– Qui ? – et une rougeur subite colora les joues amaigries et le cou de neige.

– Ne vous souvenez-vous pas ?

Mme de Saint-Yves se demandait si c'était bien le docteur Berthold au geste bref, à la parole presque incisive ; une femme n'eût pas eu un accent plus doux, une physionomie plus compatissante que cette physionomie et cet accent.

Isabelle porta la main au front comme elle le faisait quand elle cherchait à poursuivre une idée fugitive.

– Ah ! je me rappelle. j’ai vu Annie. Annie !

On entendit un sanglot, et la malade eut un tressaillement.

– Qui est là ? fit-elle avec effort.

– C’est votre sœur ; voulez-vous la voir encore ?

Le nuage rose fit place à une pâleur de marbre.

– Oh ! non, pas elle. Vous ne savez pas ce qu’elle m’a écrit.

Ce n’était plus derrière la porte seulement que les larmes tombaient, chaudes et pressées.

– Je sais tout – et le ton grave de Berthold avait des inflexions persuasives – mais je sais aussi que votre sœur vous aime et ne peut vivre loin de vous.

– Est-ce bien vrai ?

– Voulez-vous qu’elle vous le dise elle-même ?

– Oui, articula faiblement la jeune femme, en laissant tomber sa tête sur l’épaule d’Annie qui couvrait ses cheveux de baisers.

Le docteur s’éloigna de quelques pas, pour que nul œil étranger ne troublât cette effusion délirante. Isabelle n’avait pas la force de rendre les caresses ; affaissée sous le poids de son émotion, elle demeurait appuyée contre sa sœur, sans voix, presque sans regard. Peu à peu, ses paupières se fermèrent, l’étreinte de sa main se détendit, et, à sa respiration égale, on comprit que son agitation se calmait dans le sommeil.

Annie, qui avait toujours son bras sous la tête d’Isabelle, n’osait pas faire un mouvement qui eût pu troubler ce bienfaisant repos. Elle se sentait exténuée, mais ses yeux brillèrent d’une joie délicieuse. Cette heure effaçait ce qu’elle avait souffert.

Quand Isabelle se réveilla, la nuit était venue, et la clarté douce d’une lampe enveloppait les deux sœurs.

– Ah ! j’ai rêvé. Annie !

– Mon Isa !

– Reste près de moi, j’ai peur.

– Ne t’inquiète pas, ma chérie ; tu es au milieu des tiens, tous t’aiment ici.

– Tous !. Qui ? répéta la jeune femme en rougissant de nouveau.

L'embarras d'Annie devenait cruel ; ne sachant pas quels étaient exactement les souvenirs qui flottaient dans cet esprit encore faible, elle craignait d'en dire trop ou de laisser passer une heure unique. Berthold se rapprocha.

– Est-il quelqu'un des vôtres que vous souhaitiez voir encore ? fit-il doucement.

Une expression navrante passa dans les yeux d'émeraude.

– Je suis seule. On m'a rejetée.

– Non, non ! cria presque Annie en serrant sa sœur contre elle ; tu es aimée de nous tous. Isa, veux-tu voir notre mère ?

On ne pouvait apercevoir le visage incliné sur le bras de la jeune fille, mais un frisson secoua la veuve d'Amaury.

– Dis, chérie, veux-tu qu'elle vienne ? Ou serait-ce trop pour toi ?

– Oh ! si elle ne m'avait pas maudite !.

– Mais, elle oublie !

– Annie, elle a fait mourir mon petit Georges !

Et des sanglots convulsifs secouèrent le corps frêle qu'Annie tenait toujours enlacé.

– Dieu soit loué ! lit Berthold d'une voix basse et profonde.

Et Annie lut dans ses yeux une joie si vraie que son cœur s'éleva, débordant de reconnaissance, vers Celui qui guérissait sa sœur.

Son illusion au sujet de Georges était la dernière ombre qui obscurcît l'esprit d'Isabelle. Cette fois, ce fut Annie qui vint en aide au médecin.

– Si Dieu te rendait ton enfant, croirais-tu que notre mère pardonne, mon Isa ?

– Oh !

Et les yeux baignés de larmes, agrandis par l'angoisse, se levaient vers le Ciel avec une expression ardente.

– Ton Georges n'est pas mort. Le Seigneur est trop bon pour t'imposer deux sacrifices : celui que tu pleures vivra dans son enfant.

Annie avait compris qu'il ne fallait pas autoriser une espérance folle, et que Georges consolera la veuve, autant qu'elle pourrait être consolée.

La jeune femme se couvrit le visage de ses mains et resta quelques minutes silencieuse.

– Amène-moi mon fils, balbutia-t-elle enfin.

L'épouse défaillait pendant que la mère attendait, anxieuse. Berthold avait bien jugé en comptant sur Georges pour atténuer l'amertume de cette heure.

Annie n'avait pas bougé et le médecin se tenait au pied du lit ; quels étaient donc ces pas légers qui se rapprochaient d'Isabelle ?

Elle leva les yeux et tendit les bras, éperdue. Le petit visage de son fils se penchait vers le sien, et derrière la tête de l'enfant s'inclinait le front ému de Mme de Saint-Yves.

– Ah ! mère, c'est vous qui me le rendez !

La voix lui manquait, mais elle recevait des baisers mouillés de larmes, et ses bras débiles serraient contre son cœur l'enfant d'Amaury.

– Assez ! fit le docteur en s'efforçant de retrouver sa voix brusque ; demain, vous le reverrez, il faut le rendre à sa tante.

Le regard de la jeune femme était une prière à laquelle Berthold ne put résister.

– Je vous le laisserai si vous êtes raisonnable et si vous tâchez de reposer ; on va mettre le berceau près de votre lit.

Georges avait vu tant de choses nouvelles depuis le matin, que rien ne l'étonnait plus, et qu'il subissait placidement les caresses de ce doux visage pâle ; et peut-être aussi l'instinct déposé au fond de toute jeune nature l'avertissait-il qu'il avait enfin retrouvé son nid.

Isabelle retenait toujours son trésor avec une sorte de crainte jalouse ; et lorsqu'elle l'eut enfin laissé prendre, et que l'enfant fut déshabillé par Annie, le regard anxieux de la mère suivait tous les mouvements de la jeune fille.

Avant qu'on le mît dans sa couchette, elle fit signe qu'on le lui donnât encore, et l'embrassa deux fois.

– Pour *lui* et moi, murmura-t-elle.

Et comme Mme de Saint-Yves s'approchait :

– Maman oh ! maman, ne voulez-vous pas le bénir ?

Quelle musique pour le cœur maternel que ces accents familiers et affaiblis ! Mme de Saint-Yves posa ses lèvres tremblantes sur les deux

fronts que rapprochait son étreinte, et l'enfant maudite sentit que Dieu la bénissait.

Le docteur, qui devait coucher au Manoir, ordonna expressément qu'Annie suivît son exemple ; la jeune fille n'avait pris que quelques heures d'un repos insuffisant dans le courant de la journée, et son énergie seule pouvait la soutenir.

Avant de se retirer, Berthold s'inclina devant la mère d'Isabelle :

– Vous avez promis de tout pardonner, madame.

Elle lui tendit la main en silence ; des paroles n'eussent pu exprimer ce qu'elle éprouvait de gratitude pour ce dévouement sincère et heureux.

Elle se tourna vers Annie.

– Allez dormir aussi, ma fille ; c'est moi qui veillerai ce soir.

– Voulez-vous m'entendre un instant, ma mère ? Je suis chargée d'un message à la fois bien triste et bien doux, il me tarde de m'en acquitter.

Elles s'assirent toutes deux près de la fenêtre. Dans l'ombre vaguement éclairée, on apercevait le lit et le berceau, enveloppés du même rideau blanc. Ce fut bien bas, pour ne pas troubler ces chers sommeils, qu'Annie commença le récit que tant d'émotions l'avaient obligée à différer jusqu'à cette heure.

En l'écoutant, Mme de Saint-Yves se détournait pour qu'elle ne vît pas son visage. Mais quand Annie, lui mettant l'anneau dans la main, répéta les paroles de son père, la veuve pleura sur cette épaule où une autre veuve avait pleuré quelques instants plus tôt.

– Cet homme est mort ?

– Oui, ma mère.

– Dieu lui fasse miséricorde ! Son crime fut grand, car il me fit cruellement souffrir.

– Mère, voyez, Dieu veut que vous soyez consolée en même temps que notre Isabelle.

– Ah ! pauvre chère enfant, comme elle a souffert, elle aussi !

– C'est vous et Georges qui le lui ferez oublier.

– Moi oi ? Hélas !

– Elle vous aimait toujours chèrement ; pendant longtemps, je ne fus presque rien pour elle.

– Annie, mais vous êtes notre bon ange à tous !

– Permettez alors que je le sois vraiment pour tous. Mère, dans ce jour de bénédiction, ne pensez-vous point à Geoffroy ?

Mme de Saint-Yves fit appel à son masque rigide, mais le masque était tombé.

– Il va revenir en France ; sa conduite exemplaire lui vaut l'estime de tous, et sa position se trouve améliorée. Mais lui ne peut se réjouir tant que vous ne lui ouvrez pas vos bras. Mère, n'est-ce pas le jour où tout est oublié ?

Et Annie, palpitante d'espoir, raconta les tristesses, les luttes, les découragements et les efforts de son frère ; elle le montra supportant mille privations, s'astreignant à des occupations fastidieuses, et remontant enfin de la pauvreté à l'aisance, de l'oisiveté à un intelligent labeur.

– L'héritier des Saint-Yves dans une maison financière !

– Mais le travail l'a grandi en le transformant, Oh ! lui aussi a connu les sentiers rudes et les heures écrasantes !

– Annie, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Mais qu'il sache bien que c'est pour vous seule.

– Oh ! mère, que vous êtes bonne !

Mme de Saint-Yves pensa-t-elle au docteur Berthold d ? Son regard se porta du doux visage de sa fille aînée à cet autre visage, charmant encore malgré les traces de la maladie ; puis il s'arrêta sur la petite tête qui reposait, rose et moite, sur un oreiller blanc. Elle s'approcha du berceau.

– Il ne ressemble pas à Isabelle, mais il a les yeux de votre père, Annie.

Sa voix s'éteignit, et Annie ne put lui répondre qu'en l'embrassant longuement.

XIV

– Docteur, vous restez à dîner, ce soir ?

– Madame, vous me comblez, et il y a vraiment indiscretion.

– Du tout, c’est pur égoïsme de ma part ; vous surveillez mieux ainsi la convalescence de ma fille, et nous avons l’agrément de votre société. Annie, en attendant que l’on serve, allez montrer au docteur mes espaliers, mon triomphe – au sujet duquel il m’a défiée au printemps, si j’ai bonne mémoire ; je tiens à ce qu’il constate mon succès.

Depuis sa cure merveilleuse, Berthold était un intime de la maison, où le ramenaient souvent les soins réclamés encore par Mme de Nortal.

Il marcha pendant quelques instants silencieux à côté d’Annie ; ce fut la jeune fille qui lui parla d’Isabelle.

– Ainsi, nul accès n’est plus à craindre ?

– Mme de Nortal est complètement guérie, quoique incapable encore de supporter la fatigue. Selon toute probabilité, elle restera très nerveuse et excessivement impressionnable. Je la jugeai telle, d’ailleurs, la première fois que j’eus l’honneur de la voir.

Pourquoi Annie rougit-elle à ce souvenir évoqué d’une voix légèrement émue ? Elle n’eût peut-être pas pu le dire, et cependant, quelque chose se serrait dans son cœur.

Elle se souvint de la gracieuse enfant tout alanguie par sa réclusion sévère ; du jeune docteur qui, pour la première fois, entra dans cet appartement où il devait si souvent revenir ; du regard de respectueuse pitié dont il enveloppa la prisonnière. Ce regard, il devait plus tard le retrouver pour Mme de Nortal.

Et ces paroles dites au moment de la crise suprême : « Pour votre sœur l’impossible sera tenté ». « Le jour où je vous la rendrai sera le plus beau de ma vie » – et ce rayon qui illumina le visage austère au moment où la raison triomphait de la folie – et ces mille nuances qu’Annie seule avait pu saisir. Ah ! plus de doute, Berthold aimait Isabelle.

Et n’était-il pas naturel, en somme, que la sœur d’Isa se sentît mélancolique ? Cet ami dévoué, cet homme dont l’aride labeur n’était éclairé par nulle joie, plaçait le bonheur dans un idéal impossible à atteindre ; il ne serait jamais heureux, et Annie eût souhaité un autre sort au sauveur d’Isabelle.

Il parlait de nouveau, et sa voix contenue prenait des inflexions auxquelles Mlle de Saint-Yves n’était pas accoutumée.

– Vous rappelez-vous cette soirée de mai pendant laquelle nous suivions l’allée où nous sommes ? Mme de Nortal marchait devant nous avec Mlle Yolaine. Nous eûmes une discussion sérieuse.

– Oh ! une discussion !

– Mais oui, nous n’étions pas du même avis, autant qu’il m’en souvient ; c’était à propos de questions religieuses.

– Et vous voulez discuter encore ?

– Non, mademoiselle, mais je veux vous faire ma confession. « Celui pour qui le doute est une torture n’est pas loin de la vérité », disiez-vous. Je ne compris que vaguement la profondeur de cette parole, mais je ne l’oubliai pas, et j’en pénétre le sens aujourd’hui. De la torture qui me poignait l’âme jaillissaient des lueurs dont je détournais mes regards. Je ne les détournerai plus à l’avenir ; vous voyez que je suis sincère.

Elle baissait la tête, et de douces larmes lui montaient aux yeux.

– Il en est plus d’un parmi nous qui, se targuant de sa demi-science, défie l’âme de se rencontrer au bout de son scalpel. Ah ! misérables ignorants que nous sommes, nous méritons que Dieu éteigne ce flambeau d’intelligence qui nous aveugle au lieu de nous éclairer ! A quoi bon fouiller les chairs et guérir les corps si l’on tue la partie noble de notre être, si l’on nie la substance immatérielle qui est le souffle même de Dieu ? Je comprends à la rigueur les sauvages qui se prosternent devant le soleil ; je ne m’étonne pas de voir les Bouddhistes adorer une monstrueuse idole, les Mahométans croire au prophète, les Juifs attendre encore le Messie qui a régénéré le monde ; mais ce que je ne comprendrai jamais, ce sont les chrétiens qui blasphèment et les impies qui déraisonnent niaisement.

Oui, Annie se sentait maintenant heureuse ; si Aubry Berthold devait souffrir, il saurait du moins où chercher le remède qui fortifie, et il ne souffrirait pas seul.

– Merci de m’avoir dit ces choses, fit-elle avec douceur ; vous étiez sûr de ma sympathie de chrétienne et. et d’amie.

Le mot de « sœur » était sur ses lèvres ; elle n’avait pas osé le prononcer.

– Mademoiselle Annie, voulez-vous me permettre de vous raconter mon histoire ? oh ! une histoire bien courte.

Elle inclina la tête et passa devant les espaliers sans les voir.

– Ma vie fut rude ; je dus lutter pour conquérir le modeste poste que j’occupe ; la lutte a réussi et, depuis quelque temps déjà, je pourrais échanger ce poste contre un autre moins humble ; si je ne l’ai pas fait encore, je vous en dirai tout à l’heure le motif.

Je suis né en Alsace – dans cette chère province sacrifiée, laissée en otage – et pourtant, plus d’un lien me rattache au pays que nous habitons. Ma mère, une de Kerghen, était du Morbihan, et son frère eut, je crois, des relations avec votre famille.

Ce frère prétendit imposer sa volonté à sa sœur, dans une circonstance grave. Elle avait donné son affection à un homme estimable, dont la famille bourgeoise était alliée à plusieurs maisons nobles ; mon oncle s’opposa au mariage. Bien que pauvre, il portait l’orgueil de sa race à un point que je n’ose blâmer, mais qui parut excessif à ma mère. Elle brava ses ordres, et toute relation fut rompue entre eux.

Ces détails me furent racontés lorsque, parvenu presque à l’âge d’homme, je m’étonnai de n’entendre jamais nommer l’oncle dont j’avais vaguement appris l’existence. On me dit en même temps qu’il était mort aux colonies, après avoir amassé une fortune dont il nous avait déshérités.

Je venais de perdre mon père et je me trouvais l’unique soutien de Mme Berthold, alors que je n’avais encore franchi le seuil de nulle carrière. Nous restions à peu près sans ressources, la mauvaise foi d’un homme d’affaires ayant compromis l’aisance assez large dont jouissaient mes parents. Je ne vous dépeindrai pas les difficultés que j’eus à surmonter, les privations que s’imposa pour moi celle que j’aurais voulu nourrir aux dépens de ma vie. Des Kerghen, ma mère gardait l’énergie héréditaire et la fierté indomptable ; toujours, je la vis plus forte que son malheur et confiante en l’avenir du fils dont elle avait voulu tremper l’âme comme était trempée la sienne. Mais la vaillance morale use parfois les forces physiques. Le jour où j’obtins enfin ce diplôme qui me donnait une position dans le monde – celle de mon père – Mme Berthold mourait, courageuse et calme comme elle avait vécu, heureuse d’avoir rempli sa tâche et de me laisser armé pour le combat.

Ma douleur fut immense ; il semblait que l’âme de ma mère fût une part de la mienne, et, qu’en se détachant violemment, elle produisît une blessure

dont je ne pouvais guérir. Puis, peu à peu, cette impression déchirante s'atténua, non pour faire place à l'oubli – jamais je ne devais oublier cette sainte – mais pour permettre à d'autres pensées d'effleurer mon esprit. Auprès de ma mère, je m'étais senti instinctivement chrétien ; parmi les condisciples qui devinrent mon unique société à Paris, je connus le doute, et je descendis du doute dans la négation absolue de toute vérité fondamentale.

Si je vous fais cet aveu, mademoiselle, et si je me permets de vous entretenir ainsi de moi, c'est que je souhaite obtenir votre indulgence au sujet du sentiment pénible que je dus parfois vous causer. Nous fûmes rapprochés souvent, soit au chevet des pauvres, soit surtout auprès de cette sœur qui vous doit sa guérison ; des questions graves, de celles qui intéressent à la fois le bonheur et la conscience, ne furent pas toujours écartées de nos rapides causeries, et, au risque de vous déplaire, je ne sus point me refuser le plaisir de discuter avec vous.

– Ces discussions – puisque tel est le mot que vous maintenez – ces discussions ne m'ont pas déplu, sourit la jeune fille.

– Oui, je vous connais assez bonne pour compatir à toutes les souffrances et deviner celles qu'on ne vous avoue pas. Vous comprîtes que moi aussi j'étais pauvre et qu'il me fallait une aumône, l'aumône d'une parole croyante, d'un de ces mots qui portent la lumière dans l'esprit enveloppé de préjugés. Mademoiselle, la première fois que je vous vis, vous me rappelâtes ma mère, et si mon âme est illuminée un jour par cette vérité suprême dont un rayon m'apparaît dans l'ombre, c'est à vous que je le devrai.

Oui, encore une fois, quelque'intime que fût la part prise à cette œuvre d'apaisement et au réveil chrétien de cette haute intelligence, il était doux d'y avoir contribué, et Annie remercia avec ferveur Celui qui mettait une telle joie dans sa vie.

Les promeneurs, qui cheminaient entre deux haies de dahlias et de roses trémières, gardaient maintenant le silence. Le docteur Berthold contemplait le gravier qui criait sous ses pas, Annie laissait errer ses regards sur les fleurs roses, blanches, grenat, panachées, qui formaient une gracieuse

bordure à l'allée droite ; l'un comme l'autre avait complètement oublié les espaliers.

– Rentrons-nous ? fit Annie d'une voix timide.

– Ma confession n'est pas complète, mademoiselle, et je ne me sens pas le courage de la laisser inachevée.

Il y avait dans son accent une note à la fois grave et mélancolique ; la respiration d'Annie s'accéléra imperceptiblement, tandis que ses doigts froissaient une feuille qu'elle venait d'arracher d'une main nerveuse.

– Mademoiselle, je vais quitter N. ; ce que je dis ce soir est donc l'adieu d'un partant, quelque chose comme le testament de celui qui va mourir ; c'est pourquoi je parle enfin, après m'être imposé le silence que je considérais comme un devoir. Si mes paroles vous offensent, un mot de vous les arrêtera sur mes lèvres.

Elle resta muette, et il poursuivit d'une voix plus basse :

– Quand je vins en Bretagne, j'étais guidé à la fois par un impérieux besoin de grand air après un travail acharné, et par le désir de connaître le pays dont ma mère m'avait entretenu avec amour. Je devais ne rester ici qu'un ou deux ans, puis retourner à Paris où un médecin distingué, qui avait été pour moi un zélé protecteur, voulait bien me réserver près de lui un poste auquel je n'aurais pas osé prétendre.

C'était l'avenir, la réputation, peut-être la célébrité et la fortune ; les rêves sont prompts à prendre leur essor quand la carrière plaît entre toutes, et que les pires difficultés sont vaincues. Et pourtant, je restai à N., en dépit de ces tentantes perspectives, en dépit du rappel flatteur dont j'étais l'objet. C'est que, dans ce coin de la Bretagne, j'avais trouvé mieux que la fortune et que la gloire.

Mademoiselle, je vous l'ai dit, je fais en même temps une confession et un testament ; ne me refusez pas la consolation d'être entendu jusqu'au bout ; on écoute toujours ceux qui vont partir.

Pourquoi le cœur d'Annie battait-il si douloureusement ? pourquoi son front se couvrit-il d'une pâleur moite, tandis que Berthold continuait d'un accent troublé ?

– Quand Mme de Saint-Yves m'appela pour la première fois, – vous en souvient-il, mademoiselle ? – je vis une jeune fille que je ne connaissais pas

encore, et qui me parut cependant avoir hanté tous mes songes ; elle réalisait l'idéal que j'estimais irréalisable, cet idéal éclos d'une pensée pure, et gardé soigneusement au fond du cœur, à l'abri de tout souffle profane. Je compris dès lors que j'aurais pu être heureux et que je ne le serais jamais, que j'avais entrevu le mot de ma vie, et que ce mot resterait une lettre morte. Je n'eus pas la folie d'espérer un instant, oh ! non ; mais, le soir, quand je me retrouvai seul à mon foyer morne, je sentis un découragement sans nom s'emparer de moi.

Et ma vie devint à la fois plus âpre et plus doucement remplie ; plongé dans l'ombre, j'avais parfois mon rayon de soleil, mon humble part de bonheur que j'attendais comme on attend la joie et la lumière. Je savais que je n'étais rien pour cette jeune fille, qu'elle se fût offensée de mes sentiments ou qu'elle en eût ri ; mais, en m'enveloppant de ma dignité froide ainsi que d'une cuirasse, je pouvais la voir de loin en loin ; et, plus faible qu'un enfant parce que je souffrais comme un homme, je n'eus pas la force de m'éloigner.

Maintenant, je pars. Après ces journées pendant lesquelles il me fut donné de vivre ici, après la manière dont j'y suis traité, je ne saurais supporter le relâchement de ces liens que noua une trop bienveillante reconnaissance. Bientôt, Mme de Nortal n'aura plus besoin de moi. son fils et vous avez une autre influence que mes prescriptions sur cette nature délicate et tendre. Je m'éloigne, amoindri peut-être à vos yeux, mais trouvant une amère satisfaction dans la pensée que mon secret n'est plus à moi seul.

Les paupières baissées se relevèrent lentement ; ah ! quelle fraternelle compassion il lut dans ce regard humide !

– Ma sœur vous garde une reconnaissance infinie, et moi, à qui vous l'avez rendue, je ne pourrai oublier votre dévouement.

– Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, mademoiselle ?

Annie parut un peu surprise.

– Hélas ! vous reconnaissez comme moi l'inutilité de toute espérance, non que le descendant des de Kerghen ne soit notre égal, mais parce qu'un cœur brisé ne saurait revivre.

– Ne me dites pas que j’aurais *pu* être agréé, n’avez point cette cruelle miséricorde. Je préfère que vous me jetiez à la face l’humilité de ma situation actuelle, le nom bourgeois que je porte, ma pauvreté, tous ces hochets humains qui se dressent entre nous comme des murailles infranchissables. Ces obstacles-là, je les ai envisagés froidement, et je me suis répété cent fois que j’étais un insensé. Mais il ne faut pas faire luire aux yeux d’un homme condamné à errer dans le désert le mirage trompeur qu’il prend pour une vision bénie.

Aubry Berthold parlait presque bas, et pourtant il y avait dans son accent comme une sourde colère. Quelle devait être la force morale de cette nature ardente, pour que les sentiments qui la bouleversaient fussent exprimés de ce ton contenu !

Annie était devenue très grave.

– Monsieur, je vous ai écouté parce que je suis la sœur aînée d’Isabelle, et que vous, vous l’avez sauvée. Qu’elle vous ait inspiré de l’affection, c’est ce que je ne me reconnais pas le droit de blâmer, et je suis trop partielle pour en éprouver de la surprise ; mais que vous entreteniez volontairement ces dispositions nuisibles à votre repos, c’est ce que je ne puis encourager. Mme de Nortal emportera son unique amour dans la tombe.

Une stupéfaction profonde se peignait sur les traits de Berthold

– Me suis-je mal expliqué ? Avez-vous compris que j’osais ? Oh ! quel fou j’ai dû vous paraître ! Mme de Nortal fut pour moi une malade à part de toute autre, mais l’intérêt exceptionnel qu’elle m’inspirait tient à une cause qui lui reste étrangère.

– Il me semble, monsieur, que nous jouons aux propos interrompus.

Il y avait un peu de hauteur dans le ton d’Annie ; celui de Berthold se fit plus respectueux encore.

– Mademoiselle, ne comprenez-vous pas que je vous aime ?

Annie devint pâle comme la neige, et ses mains se pressèrent convulsivement contre sa poitrine, comme pour en comprimer les battements. Avait-elle bien entendu ? Était-ce elle, l’insignifiante Annie, dépourvue de beauté et presque de jeunesse, qui inspirait de l’amour à cet homme supérieur ? Elle ressentait en même temps une joie douloureuse et un orgueil étrange, non un orgueil personnel, mais une juste fierté d’avoir

conquis un tel cœur : passé vingt-cinq ans, les femmes savent aimer avec abnégation, et sans que des calculs vaniteux ou puérils entachent la noblesse de leur caractère.

Hélas ! oui, Annie en était là. Mais la notion austère du devoir resta ferme dans son âme troublée.

– Vous ai-je blessée ? fit Berthold avec un regard qui implorait l'indulgence.

– Oh ! non, mais je préfère ne pas vous répondre.

Les mots presque inintelligibles tombèrent comme du plomb sur le cœur qui croyait ne pas espérer Aubry porta la main à son front blême.

– Votre réponse serait-elle donc trop pénible à entendre ?

– Je m'épargnais en vous épargnant. Vous savez que je suis nécessaire ici, vous fûtes témoin des suites qu'eut un mariage désapprouvé par ma mère. Mon rôle est de consoler les miens, de vivre pour eux seuls, et mon avenir se concentrera dans ces murs.

Il ne dit rien, car il sentait quelque chose d'irrévocable dans cette fermeté de jeune fille, et Annie, qui détournait les yeux, ne vit pas les larmes qu'en vain il voulait retenir.

Ils revinrent sur leurs pas dans l'allée bordée de dahlias et de roses. Pas un mot ne fut échangé jusqu'au moment où, à travers le feuillage rougi par l'automne, apparurent en même temps le Manoir et la mer.

Berthold s'arrêta, et, fixant sur Annie un regard intraduisible :

– Mademoiselle, si vous ne vous croyiez pas enchaînée ici par le devoir, consentiriez-vous ?

Elle leva les yeux et il lut dans son âme. Quelles que fussent être les souffrances de l'avenir solitaire, il avait eu son moment de bonheur.

– Eh bien ! docteur, vous avez vu mes espaliers ?

Berthold ne sut jamais ce qu'il avait répondu à Mme de Saint-Yves ; une phrase assez incohérente, sans doute, car elle le regarda avec étonnement.

– Si c'est Isabelle qu'Annie cherche, elle a tort de monter si vite ; ma fille et mon petit-fils sont dans la salle à manger, où nous allons les rejoindre.

Dans l'intonation du mot « petit-fils » il y avait une nuance tendre qui eût fait plaisir à Mme de Kernavan.

- Grand'mère, Baby veut voir Alix.
- Elle viendra demain, chéri.
- Il ne faut pas dire « j e veux », observa doucement Isabelle.
- Alix laissait dire à Baby.
- Oh ! qu'elle a gâté cet enfant !

Et Mme de Saint-Yves, ravie, mit un baiser sur le front du petit rebelle.

- Mais vous allez le gâter davantage encore, ma mère.

– C'est bien impossible. Isa, n'oubliez pas vos poudres ; M. Berthold, qui est distrait ce soir, ne songerait pas à vous les rappeler.

Annie, qui entrait, enveloppa du regard ce paisible tableau de famille ; l'aïeule souriant à l'enfant, la jeune mère, faible encore, mais sereine dans sa mélancolie de veuve ; elle pensa au frère qui devait bientôt reprendre sa place à cette table, et se dit que son bonheur à elle ne payait pas trop cher les joies revenues au foyer.

XV

Mme de Saint-Yves était transformée. L'amour qui existait chez la mère à l'état latent, en quelque sorte, se développait-il chez l'aïeule avec une intensité expansive ? Etaient-ce les petites mains de Georges qui écartaient les nuages de ce front soucieux, ou la quiétude rentrait-elle dans le cœur de la veuve, depuis que brillait à son doigt l'anneau légué par le père d'Annie ?

La jeune fille inclinait vers cette dernière supposition, et croyait que les paroles d'outre-tombe exerçaient sur l'esprit de sa mère une influence que ni son affection à elle, ni les caresses de l'enfant, ni la guérison d'Isa n'eussent obtenue.

Elle devinait ce qu'avait souffert cet esprit concentré, ce caractère à la fois passionné et sombre qui mettait une sorte de dignité à cacher sa blessure. Elle se rappelait les longues stations auprès de la Roche d'Enfer, ces heures pendant lesquelles Mme de Saint-Yve semblait demander aux flots le dernier soupir du mort bien-aimé. Que de remords, que de douleur, que de froid désespoir dans le regard qui errait sur les vagues !. Annie

comprenait tout maintenant, et elle remerciait Dieu d'avoir enfin envoyé à l'épouse le témoignage de tendresse suprême qui rendait le repos à son âme angoissée.

La vie s'éclairait donc à Saint-Yves, et Mlle Yo-[laine, qui s'effaçait par habitude comme par vocation, prenait une part silencieuse, mais sincère, à ces joies reconquises. Déjà Georges, dans son instinct de tyrannie enfantine, sentait qu'il trouverait en elle une docile esclave, et Isa l'avait surpris jouant au « cavalier » sur le dos de la vieille demoiselle, qu'il frappait de toute la force de ses petits poings pour qu'elle simulât un « âne de Paramé. »

Ce bonheur domestique, doux, mais voilé comme il convenait à un bonheur édifié sur des ruines, allait être complété par le retour de Geoffroy.

Il arriva un soir, alors que le crépuscule allongeait ses ombres fantastiques autour de la maison pqui s'enveloppait d'un calme recueilli. Le revoir fut empreint d'uue émotion silencieuse. Trop de tristesses avaient passé sur toutes ces têtes pour qu'elles pussent se redresser au premier souffle de la joie ; mais cette joie attendrie s'infiltrait peu à peu dans elles âmes, et, quand Mme de Saint-Yves vit sa table enguirlandée de jeunes visages, elle retrouva un écho de sa gaieté d'autrefois.

On s'était retiré pour la nuit, et, après une visite au berceau de Georges, Annie venait de regagner sa chambre, quand une voix mâle demanda si l'on pouvait entrer.

– Je t'attendais, cher Geoffroy, sourit la sœur.

Puis, lui désignant une chaise et lui prenant la main – cette main fine qui avait appris à n'être plus oisive :

– Causons maintenant.

– Qu'il est donc bon de rentrer chez soi !

– C'est la nouvelle que tu m'apportes d'Amérique ?

– Non, non, j'en ai d'autres ; mais je commence par la constatation d'un fait. Vous revoir tous, voir à ma mère l'air qu'elle avait ce soir, et à notre pauvre chère Isabelle cette tranquillité qui lui manqua si cruellement, c'est plus que je n'espérais, Annie.

Ils gardèrent un moment le silence, oppressés par une émotion plutôt mélancolique que joyeuse.

– Et ta situation, en es-tu satisfait, mon frère ?

– Oui, et là encore, tout a réussi au delà de mon attente. Pendant dix-huit mois, ma position fut ce qu'elle devait être : pénible, peu en harmonie avec mes aptitudes, rebutante pour mes goûts. J'étais lassé de la vie comme de moi-même, et ta pensée seule me communiqua le courage de persévérer. Un jour, par un hasard providentiel, je rendis à la maison un service important : grâce à moi, elle évita une perte d'argent qui aurait pu avoir les plus graves conséquences. Jusque-là, mon patron m'avait à peine remarqué ; à partir de ce moment, il m'invita à ses soirées intimes, et je fus comblé des attentions les plus flatteuses.

Ce banquier a une fille dont la grâce piquante et l'entrain animaient ces réunions. Un jour, le père me fit entendre qu'il s'estimerait heureux de m'appeler son gendre, ajoutant que ma position subalterne allait se transformer. Je lui répondis franchement que mon cœur n'était plus libre, bien que, selon toutes probabilités, le mariage que je rêvais ne dût jamais s'accomplir. A l'effusion de ma reconnaissance il comprit que j'étais sincère, et, avec une générosité non moins américaine que la grâce de Miss Mabel, il me déclara que ses intentions à l'égard de mon avenir n'étaient pas modifiées par cet aveu. « Peut-être préférerez-vous retourner en France, ajouta-t-il avec un bon sourire ; je crois pouvoir vous offrir, chez un de mes amis parisiens qui m'a de grandes obligations, une place analogue à celle que je vous destinais chez moi ; la voulez-vous ? » Cette délicatesse n'était-elle pas charmante ? Je n'eus pas le courage de refuser, et me voici à la tête de dix mille francs d'appointements, sur lesquels je prélèverai aussi vite que possible le capital et les intérêts de ta dot.

– Ne pense pas à cela, mon bon Geoffroy ; mais je suis profondément heureuse de cette preuve d'estime et du bien-être qui va en résulter pour toi. Ceci réconciliera notre mère avec une carrière qui lui plaisait peu, il faut en convenir.

– C'est toi qui m'as fait rentrer en grâce auprès d'elle, Annie. Que ne te devons-nous pas, Isabelle, moi, et jusqu'au petit Georges !

– Notre neveu n'est-il pas une miniature d'enfant ?

– La miniature du pauvre de Nortal. Il vaut mieux que ma mère n'ait pas connu son gendre, et que cette ressemblance lui échappe ; c'est un pénible souvenir de moins.

– Recevoir Georges fut un sacrifice immense e, auquel elle ne se décida que pour sauver Isabelle ; et aujourd’hui, son petit-fils est la joie de ses yeux.

– Comme Isa est encore frêle !

– Elle le fut toujours dans une certaine mesure, et de si terribles secousses ne peuvent manquer de laisser leurs traces ; mais sa pâleur n’est plus malade comme ce printemps ; ses forces reviennent, et, si elle semble parfois languissante, c’est qu’elle porte au cœur une plaie inguérissable.

– Ah ! que ne la voyons-nous en même temps heureuse et pardonnée !

– C’est une consolation qu’elle soit près de nous, recueillie avec son enfant sous le toit paternel, comme me l’écrivait dernièrement sa vieille cousine de Nortal, qui lui a voué une affection sincère. Dieu a été bon pour nous !

– Et toi, ma sœur, toi qui t’oublies toujours pour les autres, quels sont tes rêves d’avenir, si tu as le temps de rêver ?

– Mon avenir est tout tracé, frère ; qu’aurai-je à regretter entre ma mère, Isa, Georges. et toi, qui maintenant reviendras souvent ici ?

– Annie, tu me trompes, et j’ai droit à ta confiance, moi qui t’ai donné si complètement la mienne !

– Ma confiance ?

– Je lis sur ton visage que tu as souffert. Tu sais – la voix du jeune homme trembla – tu sais que j’aime Alix et que cet amour sans espoir renouvela ma vie après avoir embaumé ma jeunesse ; ne puis-je savoir le nom de celui.

– Arrête, Geoffroy, tu vas trop loin. Je n’aime, je ne *veux* aimer personne.

– Vouloir n’est pas toujours pouvoir. Ma pauvre sœur, ne te compose pas un pareil visage, et viens donc pleurer sur mon épaule comme autrefois.

Et les larmes d’Annie coulèrent, tandis qu’à voix basse elle racontait sa simple histoire, son roman d’un jour.

– Ne crois pas que je sois malheureuse, Geoffroy, dit-elle en terminant d’un ton plus ferme. J’ai toujours considéré l’état de vieille fille comme me convenant le mieux, et je compte en extraire toutes les satisfactions possibles ; ce sera le moyen d’être plus utile et plus aimable. Isabelle est pour moi une fille autant qu’une sœur ; dès l’enfance, il y eut quelque chose

de maternel dans mon affection pour cette délicieuse créature. J'ai un bijou de neveu et la perle des frères ; j'ai maman. Tu sais, je suis sa favorite, ajouta-t-elle avec un sourire qui serra le cœur de Geoffroy.

– Tu crois que ma mère ne consentirait pas à ce mariage ?

– Non ; il ne faut plus en parler. Occupons-nous de toi et d'Alix.

– Annie, à ton tour, tu vas trop loin.

– J'ai mes plans. Et d'abord, je suis sûre que ses joues délicates rivaliseront avec des roses de Bengale quand elle te reverra.

– Hélas !

– Pas d'hélas ! et laisse-moi faire. à moins que tu ne préfères agir toi-même.

– Tu me railles.

Geoffroy, peux-tu le penser ?. Ah ! chère Alix, j'ai hâte de l'appeler ma sœur ; si tu savais ce qu'elle fut pour le fils d'Isabelle !

– C'est un ange. et tu en es un autre, conclut le frère avec une conviction qui fit sourire Annie, presque gaiement cette fois. Allons, bonsoir, et félicite-moi de pouvoir m'endormir ce soir au bruit des vagues s ; à Boston, je couchais au sixième, et l'unique mer que j'aperçusse par ma lucarne tournée vers l'ouest, était un océan de toits.

Le lendemain, en sortant de table, Geoffroy suivit Mlle Yolaine au jardin, et, après s'être extasié sur les gentilleses de Mab, mit adroitement la conversation sur le docteur Berlhold.

Si la sœur avait ses plans, le frère allait conspirer dans l'ombre.

La vieille cousine, charmée de voir sa société ainsi recherchée, s'étendit avec complaisance sur les mérites de son docteur, et Geoffroy, renchérissant sur ce pompeux éloge, lui apprit que le médecin de campagne était le fils d'une Kerghen.

Il s'arrêta, stupéfait, en constatant l'effet produit par sa confidence.

Mlle Yolaine, pâle comme la lune, s'était assise sur un banc rustique qui, heureusement, se trouvait à proximité.

– Vous êtes malade, ma tante ?

– Non ; reste ici. ce ne sera rien. J'ai connu les de Kerghen autrefois ; es-tu bien sûr que M. Berthold soit de cette famille ?

– Parfaitement sûr, mais. n'est-ce pas sa voiture qui s'arrête devant la maison ?

– Oui, c'est lui ; Geoffroy, va le recevoir.

Au lieu de conduire Berthold chez Isabelle, le jeune homme l'amena près de Mlle Yolaine.

– Monsieur, lui dit-il avec sa bonne grâce cordiale, je vous demande pardon du sans-gêne avec lequel je dispose de vous, mais je vous sais l'ami de la maison, et je serais heureux de me considérer personnellement comme le vôtre. Ma tante désire élucider un point pour lequel vos lumières sont requises.

– S'agit-il des rhumatismes, mademoiselle ? sourit à demi le médecin.

– Monsieur Berthold, vous êtes de la famille des de Kerghen ?

Le docteur s'inclina, un peu surpris.

– Ma mère était la sœur d'Aubry de Kerghen que vous connûtes peut-être, mademoiselle, car avant d'aller aux colonies, il habitait Saint-Malo.

– Aubry de Kerghen avait une sœur ?

– Sans doute.

– Comment se fait-il qu'il ne me l'ait jamais dit, à moi, presque sa fiancée ?

– J'ignorais cette circonstance, et vous demande pardon de mes paroles, mademoiselle ; mais je ne suis pas étonné que vous n'ayez jamais entendu nommer ma mère ; mon oncle rompit toute relation avec elle du jour où elle s'appela madame Berthold.

Mlle Yolaine paraissait très émue.

– Je ne veux pas vous retenir plus longtemps loin de ma nièce, dit-elle d'une voix troublée ; mais nous reviendrons sur ce sujet, qui m'intéresse plus que vous ne pouvez le croire.

– Je reste à vos ordres, mademoiselle ; mon départ pour Paris ne s'effectuera que la semaine prochaine.

Il était déjà loin que Mlle Yolaine n'avait pas encore recouvré son calme.

– Geoffroy, viens t'asseoir ici, mon enfant ; j'ai à te communiquer une chose grave.

Elle lui raconta ce qu'elle avait confié à Annie, et termina en exprimant la ferme intention de restituer le modeste héritage dont elle frustrait le

neveu d'Aubry de Kerghen.

– Pauvre Aubry ! Il ne croyait sans doute pas mal agir, mais moi, je ne pourrais dormir tranquille, ayant sur la conscience cet argent qui, en bonne justice, appartient à un autre. Tu parleras de cela à ta mère, n'est-ce pas, Geoffroy ? Moi, je n'ai pas l'habitude de traiter les affaires avec elle.

Il y avait une sorte de timidité craintive dans la fin de la phrase.

– Je dirai à ma mère tout ce que vous voudrez, tante Yolaine, et je suis certain qu'elle sera de votre avis ; je le partage entièrement pour ma part, mais je doute qu'il soit du goût de M. Berthold.

– Bah ! nous ne lui demanderons pas conseil. Il ne me restera rien, mais vous aurez bien toujours un coin au Manoir pour y loger la pauvre vieille tante.

Elle n'eut pas un instant l'idée qu'elle accomplissait un acte généreux, et que son désintéressement n'eût pas trouvé beaucoup d'imitateurs. Le ciel l'avait créée humble, et sa longue dépendance lui avait conservé sous les cheveux gris cette simplicité naïve qui ne songe à s'attribuer aucun mérite, parce qu'elle ne se reconnaît aucun droit.

XVI

Octobre pare la campagne d'un charme mélancolique ; l'azur du ciel est plus pâle, des vapeurs à peine visibles flottent dans l'air et atténuent l'éclat des rayons qui, deux mois plus tôt, brûlaient la plage. Dans cette dégradation de teintes qui parcourent la gamme du vert en se nuançant d'or et de pourpre, dans le calme de l'immensité bleue règne une singulière harmonie, quelque chose de suavement doux à l'âme qui cherche le repos après avoir souffert.

Est-ce là le manoir de Saint-Yves dont l'aspect rappelait naguère celui des plus moroses donjons ? La maison est toujours disgracieuse et grise, les roches lui forment un cadre austère, les vagues se précipitent avec le même acharnement à l'assaut du roc qui garde sa croix et ses souvenirs. Mais la morne demeure s'est éclairée d'un sourire, des petits pieds d'enfant courent

dans ces corridors où s'étouffaient des pas mesurés, une voix perlée jette des fusées joyeuses aux échos qui depuis tant d'années ne les connaissaient plus. Georges est venu, et le soleil a lui de nouveau dans la maison sombre. Oui, maintenant le manoir de Saint-Yves est transformé.

Le fils d'Isa joue en ce moment au jardin, lutinant son oncle Geoffroy, tyrannisant Servan comme il tyrannise la cousine Yolaine. Le mari de Madelon n'a pas étudié l'histoire ancienne, et cette lacune dans son instruction est regrettable, car, aux sept merveilles du monde, il ajouterait sans hésiter Georges de Nortal.

L'air est si tiède qu'on a roulé le fauteuil d'Isabelle jusqu'à la pelouse. Un ouvrage de couture repose sur ses genoux, mais ses regards errent autour d'elle, s'imprégnant d'une lumineuse tendresse chaque fois qu'ils rencontrent le minois joyeux du fils d'Amaury.

Elle est toujours charmante, et ses cheveux blonds, qui ondulent naturellement, forment une opulente couronne à son front d'albâtre ; mais, dans la délicatesse accentuée de ses traits, dans la blancheur à peine rosée de son teint, dans la grâce de ses gestes, il y a je ne sais quoi de languissant et de fragile qui appelle les soins et la protection. Sa taille exible s'incline parfois comme si elle cherchait un appui, ses yeux d'émeraude racontent une douloureuse histoire : ils semblent garder des larmes dans leur onde nacrée.

Cependant, Isabelle est rétablie ; ses forces augmentent, Georges la rattache à la vie qui aura encore de belles heures pour la jeune mère, et elle aspire avec délices l'air âcre et vivifiant qui lui infuse la santé.

Près d'Isa sont assises Annie et Mlle Yolaine. La première travaille à un mignon paletot ; la seconde dévide un écheveau de soie de même nuance que le petit vêtement. Depuis quelques semaines, les romans de chevalerie dorment en paix sur les rayons de la bibliothèque.

On ne voit pas Alix, mais le visage sympathique de sa mère apparaît à la fenêtre de la salle à manger, près du front un peu soucieux de Mme de Saint-Yves. Les deux amies causent à mi-voix ; elles sont seules pourtant, mais leur conversation prend un tour absolument intime.

– Le marquis de la Cendre pense encore à cette. à cette folie ?

– Son affection était sincère, puisqu’elle survit à tout. Il vit passer dernièrement Isabelle en voiture, et Mme X., sa vieille amie, m’a confié que jamais il n’épouserait une autre femme.

– Il vivra seul, alors, fit gravement Mme de Saint-Yves ; dans notre famille, les veuves ne se remariaient pas. Ma pauvre petite Isabelle !.

Elle garda pendant quelques secondes un silence mélancolique, puis, d’un ton presque hésitant qui contrastait avec son ton ordinaire :

– Vous ne nous avez pas amené Alix, Marie ?

– Non, elle n’a pas pu m’accompagner.

L’air contraint de Mme de Kernavan n’avait pas échappé à Mme de Saint-Yves, qui étouffa un soupir – regret ou remords.

– Vous prévenez ma visite, Marie ; je comptais aller demain vous annoncer une grande nouvelle.

– Un mariage ?

Mme de Kernavan se mordit les lèvres ; elle avait pensé tout haut.

– Oui, un mariage. Vous ne devinez pas ?

– Non vraiment. à moins que.

– Eh bien !

– A moins que Geoffroy n’ait laissé son cœur à quelque belle Américaine.

– Il est trop Français pour r cela a ; mais ce n’est pas encore de lui qu’il s’agit. Voyons, Marie, oubliez-vous donc celle que vous appelez en riant notre bonne fée ?

– Vous mariez Annie ?

– Oui, et c’est moi qui la force de suivre son inclination, que j’approuve. Vous voyez que je poursuis mon rôle de tyran domestique !

Mme de Kernavan serra en silence la main de son amie.

– Et quel est le mortel privilégié auquel vous accordez ce trésor ?

– Celui qui l’a conquis par son dévouement et sa constance. Ce soir, Annie sera fiancée au docteur Berthold.

– Et vous consentez de bon cœur ?

– Je consens de bon cœur, parce que cet honnête homme rendra ma fille heureuse. Il a eu le courage de me dire en face que je manquais à mon devoir maternel, et je l’estime pour cette franchise.

– Vous êtes une belle-mère exceptionnelle, chère Georgine, fit Mme de Kernavan qui ne put s’empêcher de sourire.

– Que voulez-vous ! j’aime les caractères fermes et capables de lutter contre le mien. C’est pour ce motif que vous êtes mon amie.

– Une amie qui parfois fut bien maussade. mais vous avez une âme généreuse, Georgine. Et le docteur Berthold vous enlève Annie ?

– Hélas ! oui. La carrière du docteur exige qu’il retourne enfin à Paris, et je ne puis pas me montrer égoïste. Croiriez-vous que cette enfant repoussait l’union qui assure son bonheur, sous prétexte qu’à aucun prix elle ne quitterait sa sœur et sa vieille mère ?

– Rien ne m’étonne de la part d’Annie ; sa joie ne se composa jamais que de la joie des autres. Et elle se décide enfin à être heureuse pour son compte personnel ?

– C’est Geoffroy qui a tout arrangé ; car, par un sentiment de réserve et de délicatesse peut-être exagérée, Aubry Berthold se taisait plutôt que de paraître s’imposer à notre reconnaissance. Et les pauvres enfants s’aimaient !

– Quelle va être à Paris la situation du docteur ?

– Elle sera brillante, assure le docteur X. dont il m’a montré une lettre. Qu’elle soit calme et solide, c’est tout ce que je lui demande pour mon Annie. Mais au fait, Marie, je ne vous ai pas raconté l’histoire de l’héritage, et le rôle qu’a joué Yolaine dans tout ceci.

Et Mme de Saint-Yves redit les détails qu’elle avait appris par Geoffroy.

– C’est en s’occupant de cette question délicate que mon fils amena le dénouement qui nous réjouit. Le docteur refusait énergiquement la restitution, Yolaine se drapait dans sa dignité, Geoffroy parlait au nom de la famille, et, de ces débats presque orageux, jaillit enfin le secret qui aplanit tout. Yolaine dote Annie. qui lui servira, bien entendu, l’intérêt de cette somme, afin que notre cousine conserve sa modeste indépendance.

– On ne voit que chez vous ces assauts de générosité. Ah ! Georgine, les Saint-Yves ne sont pas impeccables, mais ce sont toujours des Saint-Yves.

– Marie – et la voix eut un léger frémissement pensez-vous qu’une ombre sur ce nom-là., une ombre, non une tache entraînant la honte, puisse s’effacer par une vie d’honneur et de travail ?

Mme de Kernavan détourna le visage et regarda le jardin baigné de lumière.

– Vous savez de qui je parle. Eh bien, répondez-moi sans détour. Trouvez-vous que Geoffroy ait suffisamment expié ?

– S’il persévère.

– Il persévéra, car sa nature est droite. C’est moi – je vous le dis à vous, je ne l’avouerais à nul autre – c’est moi qui ne sus pas le guider. Hélas ! il m’avait avertie.

– Vos intentions étaient bonnes, Georgine ; souvent, les événements trompent nos prévisions les mieux raisonnées.

– J’aurais dû comprendre qu’il faut à l’homme un ange gardien visible. J’ai cédé à des considérations trop mondaines, trop frivoles pour mériter de peser dans cette balance dont je ne savais pas établir l’équilibre. Vous voyez que je m’humilie pour obtenir mon pardon. Obtiendrai-je aussi le bonheur de mon fils ?

Il y avait quelque chose de touchant dans la confession formulée par ces lèvres habituées à commander, dans l’expression de ces yeux qui priaient pour la première fois. Mme de Kernavan se sentit émue, une joie solennelle descendit en son âme.

– Geoffroy aime-t-il sincèrement Alix ? J’ai eu le droit d’en douter, Georgine.

Et au fond du cœur, Mme de Kernavan n’en doutait plus.

– Il l’aime avec la passion la plus respectueuse qui ait jamais existé. Alix est à ses yeux une créature trop supérieure pour qu’il espère l’obtenir, et encore moins la mériter ; mais, même à l’époque de ses malheureuses folies, il entourait d’un culte idéal celle qu’il n’osait plus nommer dans ses épanchements fraternels. Annie m’a tout raconté ; c’était elle qui possédait sa confiance, et, depuis quelques jours seulement, je sais combien mon fils a souffert. Le pauvre garçon hésite à se présenter chez vous, et vous ne m’amenez plus Alix.

– Vous connaissez l’affection que j’ai vouée à tous les Saint-Yves, Georgine ; quoi qu’il arrive, nos liens d’amitié ne peuvent qu’être resserrés par ce que vous venez de me dire. Je répéterai notre conversation à mon mari, je consulterai ma fille.

– Qui sera la mienne bientôt, laissez-moi l’espérer, Marie.

– Georgine, si nous nous embrassons ?

Et tandis qu’une cordiale étreinte rapprochait les deux femmes, une voix attendrie murmurait à l’oreille de Mme de Kernavan :

– Vous avez su mieux les aimer que moi, mais la leçon n’est pas perdue ; maintenant, nous les aimerons ensemble.

Le soir est venu, et la vieille salle à manger revêt un aspect de fête. Des bouquets ont été gracieusement disposés dans les encoignures par Mlle Yolaine et Isabelle ; les faïences et les vieux cuivres étincellent sous les rayons joyeux de deux grosses lampes, de beaux fruits s’élèvent en pyramides sur les dressoirs ; le service de table est presque coquet, et l’antique argenterie s’étale dans sa gloire sur la nappe de neige.

Quelle joie contenue se lit dans les yeux bruns de la fiancée, et comme le visage grave d’Aubry Berthold s’éclaire d’un reflet heureux ! Au doigt d’Annie brille depuis une heure la bague de promesse, premier et fragile anneau de cette chaîne indissoluble qui doit lier deux cœurs pour l’éternité.

Isabelle regarde sa sœur avec une tendresse émue, et sourit à l’homme généreux et bon qui d’avance fut un frère pour elle ; si ses doigts nerveux serrent parfois convulsivement un mince cercle d’or, son front reste calme, ses traits n’expriment que la plus affectueuse sympathie.

– Grand’ mère, c’est-il vrai que le docteur Berthold va devenir mon oncle ?

Annie, toute rose, se pencha vers Mab pour lui glisser une friandise.

– Qui t’a dit cela, petit lutin ?

– C’est mon Servan, fit maître Georges qui manifestait un penchant marqué pour l’adjectif possessif.

– Ton Servan est un bavard ; ce n’est d’ailleurs pas la première fois que je le constate.

– Baby n’aimera jamais cet oncle-là autant que l’oncle Geoffroy, bien sûr.

– Georges !

– Laissez-le dire, Isabelle ; son babil nous amuse, et M. Berthold ne s’en fâchera pas.

– Au contraire, madame e ; ; je e n'en n aurai que plus de gloire à faire la conquête d'un cœur si farouche.

– Alors tu seras mon oncle pour de bon ?

– Tu en es fâché ?

– Je t'aime mieux le médecin de maman, puisque tu la guéris toujours.

Le rire général qui salua cette conclusion inattendue fut calmé par l'apparition de Servan, apportant sur une assiette une enveloppe armoriée.

– Pour M. Geoffroy de Saint-Yves.

– Vous permettez, ma mère ?

En lisant les quelques mots tracés sur la feuille bleuâtre, Geoffroy devint très pâle, mais ne fit pas une réflexion.

Un moment après, quand on quitta la table, il s'approcha de Mme de Saint-Yves :

– Mme de Kernavan m'invite à prendre le thé chez elle, ce soir, dit-il d'une voix étouffée.

– Dieu soit béni !. Allez vers Alix, mon fils, et dites-lui qu'à Saint-Yves, elle trouvera une seconde mère et deux sœurs.

Isabelle s'était penchée vers Annie.

– Maman, qui ne nous a jamais tutoyés, tutoie son petit-fils, murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes.

– Que chuchotez-vous là, toutes deux ?

– Nous disons que vous êtes la meilleure des grand' mères.

– Ah ! mon petit Georges est notre rayon de soleil. C'était le nom que vous donnait autrefois Yolaine, Isa ; moi, je vous en réserve un autre ; vous deviendrez ma *home daughter*, comme disent les Anglais : la fille de la maison, de ce *home* que votre oiseau jaseur se chargera d'égayer quand vos sœurs et vos frères auront pris leur vol.

Isabelle s'appuya doucement sur sa mère ; elle ne voulait pas pleurer ce soir-là, oh ! non ; mais il était doux de sentir que l'amour soulevait enfin ce poids de malédiction qui l'avait si longtemps écrasée.

On avait passé au salon, et sous la lueur discrète qui effleurait leurs cadres, les aïeux de Pavie et de Rocroy souriaient à la famille réconciliée. Et dans le hall, Madelon, qui venait de fermer la porte derrière Georges, se tournait vers Servan, tout joyeux ce soir-là,

– Il n’y a pas à me contredire cette fois : le fils de ton lieutenant est joliment gâté par Madame.

– C’est ma fine vrai, Madelon, et tu fus avisée le jour où tu refusas de partir.

XVII

Le printemps n’a pas encore fleuri les parterres, mais les branches verdissent, et une tiède haleine caresse les maisons blanches de Saint-Servan.

Il y a dans ce premier rayon du renouveau une fraîcheur exquise qui compense l’aspect presque sévère que garde encore la nature ; et quand c’est au bord de la mer que le soleil fait éclore les violettes, le souvenir des ouragans et des brumes ajoute le charme d’un violent contraste à ce charme pénétrant.

Un groupe compact se presse devant la petite église servanaise où s’accomplit un double mariage attendu depuis plusieurs mois ; d’un commun accord, les deux familles ont voulu que l’hiver passât sur le rétablissement et le deuil d’Isabelle.

La veuve d’Amaury est là, non loin des jeunes couples devant qui la vie s’ouvre plus douce qu’elle n’apparut à un autre couple dans l’église de Saint-Hélier. La sœur d’Annie pense-t-elle à ce oui échangé avec une sorte de mystère, et qui contenait en germe tant de douleurs et tant de remords ? Sans doute elle revoit l’image qui ne quitte guère sa pensée ; mais son Georges est près d’elle, et si la femme souffre, la chrétienne, comme la mère, sent que les liens noués ici bas sous l’œil de Dieu se resserrent là-haut entre les âmes purifiées.

Les nouveaux époux sortent du sanctuaire. Alix s’avance d’abord, parée de sa grâce rayonnante, son regard humide illuminé de bonheur ; elle s’appuie avec confiance sur le bras qui sera son soutien à travers les épreuves de la route, et Geoffroy paraît si joyeusement fier, qu’un sourire sympathique s’épanouit sur son passage.

Ils sont plus beaux, plus brillants qu'Annie et Aubry Berthold, mais ils ne sont pas plus heureux, on le devine en voyant le regard de tendresse profonde, intense, que le docteur repose sur son épouse. Les uns et les autres s'aiment dans la joie comme ils s'aimèrent dans la peine, et leurs unions sanctifiées sont de celles que le ciel bénit.

Après un déjeuner intime chez Mme de Kernavan, Alix fit ses rapides préparatifs de départ, et prit congé des siens au milieu d'une confusion de mots entrecoupés, de recommandations tendres et de larmes qui n'étaient pas absolument amères. Depuis longtemps, elle désirait connaître les plages du Midi, et Geoffroy avait insisté pour que le voyage de noces réalisât ce souhait.

– Nous nous arrêterons à Nortal, glissa-t-elle à sa belle-sœur entre deux caresses.

Isa eut un sourire indéfinissable.

– Merci, mon Alix. Dis à la marraine de Georges qu'elle nous reverra l'année prochaine, en juillet. Maman m'a promis de m'y conduire.

– Venez achever la soirée à Saint-Yves, fit la mère de Geoffroy quand la calèche qui emportait sa bru et son fils eût disparu dans la direction de la gare.

– Non, Georgine ; j'irai vous voir demain, mais ce soir, nous avons besoin d'être seuls. Elle ne nous avait jamais quittés 1

Et l'accent de la voix trahissait la souffrance inénarrable, à la fois cruelle et voulue, de la mère qui marie son unique enfant.

M. et Mme Berthold devaient passer quelques jours au Manoir avant de partir pour Paris. Ils montèrent en voiture avec Mme de Saint-Yves, Isabelle et Georges ; la cousine Yolaine avait déclaré une promenade pédestre tout à fait nécessaire après tant d'émotions.

Quand la Roche d'Enfer dressa sur le fond empourpré du ciel sa crête aiguë et sombre, le visage de la mère refléta un souvenir attendri.

– Annie, ne voulez-vous pas demander en ce jour la bénédiction de votre père ? Il m'a toujours semblé que là est son vrai tombeau.

Ils descendirent, et, marchant vers la croix de bois, ils s'inclinèrent en silence. Le calme suprême de cette soirée s'imprégnait d'une suave harmonie, l'air avait des vibrations mystérieuses, la mer, unie et bleue,

faisait entendre sa plainte monotone, comme un long sanglot rappelant les morts ensevelis sous ses ondes. Et la prière des enfants, montant avec celle de l'épouse, alla réjouir l'âme qui, après avoir souffert ici-bas, se reposait dans la paix du Seigneur.

FIN

DE LA
LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

RUE MADAME, 4, ET RUE DE RENNES, 59, PARIS

GAZETTE DU DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

UN AN. 10 FRANCS

Exposons brièvement le plan de la *GAZETTE DU DIMANCHE* qui d'emblée a conquis un des premiers rangs parmi les Revues destinées à la famille. Chaque numéro contient :

1^o La biographie sous la forme la plus attrayante, *la forme anecdotique*, d'un bienfaiteur du peuple, d'une gloire de la France, d'un grand serviteur de l'Eglise : soldats, prêtres, religieux, magistrats, orateurs, écrivains, artistes, etc.

Nous publions ainsi une galerie suivie des **Illustrations** du dix-neuvième siècle.

Les biographies sont une des meilleures manières de faire connaître l'histoire, et celles publiées par la *GAZETTE DU DIMANCHE* sont complètes et assez étendues pour ne rien perdre de leur intérêt.

Ces biographies sont toutes dues à la plume d'écrivains spéciaux et de premier ordre.

Ainsi ont paru les biographies suivantes :

Léon XIII, par Louis Teste. — *Le Général Vinoy* par le général Ambert. — *Le Frère Philippe*, par

J. d'Arsac. — *Montalembert*, par H. Fourier. — *Drouot*, par le général Ambert. — *La sœur Rosalie*, par J.-H. Olivier. — *Jasmin*, par C. d'Arvor. — *La comtesse de Chambord*, par Prosper Vedrennes. — *Le maréchal Moncey*, par le général Ambert. — *Armand de Melun* par Dom Piolin.

Et paraîtront successivement :

Lacordaire, par Henri Cochin. — *Guéranger et Ozanam*, par Dom Piolin. — *Eugénie et Maurice de Guérin* par C. d'Arvor. — *Berryer*, par O. Chambon. — *Saint-Arnaud, Bugeaud et Pélissier*, par le général Ambert. — *Cochin*, par G. Pinta. — *O. Connel*, par H. Fourier. — *Lamoricière*, par Rastoul. — *Louis Veuillot*, par H. de Mongeot. — *Les deux amennais*, par H. Olivier. — *Guizot*, par Ch. Nioré. — *Les deux de Maistre*, par de Menville. — *Thiers*, par Villefranche. — *Guiraud et Soumet*, par le Falcou, etc., etc.

2^o Des nouvelles d'une irréprochable moralité en même temps que d'un vif intérêt, pour lesquelles nous avons le concours assuré des meilleurs conteurs catholiques : Aimé GIRON, Raoul DE NAVERY, Claire DE CHANDENEUX, BOURDON, MARYAN, BLANDY, etc.

Cette partie de la Revue s'harmonise parfaitement avec l'ensemble de nos autres travaux, car nos auteurs savent toujours attacher une idée sérieuse à leurs récits, tour à tour gracieux et émouvants.

3^o Une chronique du bien, autrement dit des récits, des faits, des bons exemples, récents et propres à intéresser nos lecteurs.

4^o Des maximes, proverbes, etc.

5^o Une partie purement récréative ; des historiettes des bons mots, etc.

6° Une revue de la semaine, qui, dans sa brièveté, enregistre tous les faits intéressants.

7° Enfin, variétés, science vulgarisée, voyages, bibliographie, etc.

Les principaux journaux conservateurs et catholiques, l'*Union*, *Paris-Journal*, l'*Univers*, la *Civilisation*, etc., ont recommandé la *Gazette du Dimanche* par des articles très élogieux. Ils sont unanimes notamment à reconnaître ce que son programme a de réellement utile et intéressant pour les familles, les cercles et bibliothèques pour la jeunesse et à louer **son rare mérite littéraire** qui lui crée une place A PART parmi les diverses publications de ce genre.

Nous ne citerons que l'appréciation suivante du journal *la Mode Française* :

« On me signale un nouveau Journal dont les numéros déjà parus m'ont semblé extrêmement intéressants : aussi je me hâte de l'indiquer aux familles qui cherchent de bonnes et saines lectures, l'utile et l'agréable sous une forme littéraire et soignée. La *Gazette du Dimanche* contient des Biographies contemporaines, très bien rédigées, pleines d'intérêts et d'actualité, des Variétés morales et historiques tour à tour, et des Romans dont l'esprit et le style peuvent satisfaire toutes les exigences des esprits sains et honnêtes. Les noms dont elle est signée sont du reste éminemment sympathiques au public : elle compte parmi ses collaborateurs : MM. Louis Teste, général Ambert, Charles de Meaux, Laurentie, Rastoul, Henry Cochin, Raoul de Navery, Claire de Chandeneux, Maryan, Bourdon, Blandy, etc. »

Sous le rapport de la rédaction, la *GAZETTE DU DIMANCHE* n'a rien à envier aux publications les plus en renom.

La *GAZETTE DU DIMANCHE* forme chaque année un beau vol. in-4 de 832 pages.

Voici la liste de ses principaux collaborateurs :

MM. Louis Teste. — Général Ambert. — Charles de Meaux. — Rastoul. — Villefranche. — Laurentie. — Dom. Piolin. — d'Arsac. — Henry Cochin. — Aimé Giron. — Marion. — G. Pinta. — V. Duval. — Th. de Caer. — Raoul de Navery — Claire de Chandeneux. — Bourdon. C. d'Avor. — Maryan. — Blandy. — de Beaulieu. — Blanche de Rivière.

On s'abonne à la *GAZETTE DU DIMANCHE* dans tous les bureaux de poste, par un mandat à l'ordre des administrateurs MM. **Bloud** et **Barral**, libraires-éditeurs, 4, rue de Madame, PARIS.

STENOGRAPHIE DUPLOYE

Seule médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1878

1 vol. in-8. — Prix : **3 fr.**

ABRÉGÉ DE LA

STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ

SIXIÈME ÉDITION

(Tirée à 20,000 exemplaires)

1 volume in-8. — Prix : **1 fr. 50**

La Sténographie Duployé est plus rapide que n'importe quelle autre méthode pour écrire sans maître. Elle s'apprend facilement en quelques heures. Elle est tellement lisible qu'elle publie en France et à l'étranger plus de vingt journaux.

Vient de paraître : Deuxième édition revue avec le plus GRAND SOIN

DICTIONNAIRE CLASSIQUE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

LE PLUS EXACT ET LE PLUS COMPLET DE TOUS LES OUVRAGES
DE CE GENRE

ET LE SEUL OU L'ON TROUVE
LA SOLUTION DE TOUTES LES DIFFICULTÉS GRAMMATICALES
ET GÉNÉRALEMENT
DE TOUTES LES DIFFICULTÉS INHÉRENTES À LA LANGUE FRANÇAISE
SUIVI D'UN

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE
BIOGRAPHIQUE ET MYTHOLOGIQUE

PAR

M. BESCHERELLE jeune

Officier d'Académie, Membre de plusieurs Sociétés savantes
Auteur du DICTIONNAIRE DES SYNONYMES, etc.

Un très-fort volume grand in-8 raisin (à deux col.) de 1224 p.,
imprimé en caractères NEUFS et renfermant la matière
de 8 volumes in-8 ordinaires.

Prix (fr.-poste): Br., **11 fr.** — Rel. demi-toile, **12 fr. 50**

Rel. demi-basane, **12 fr. 80**

Rel. toile pleine, **13 fr.** — Rel. demi-chag. **13 fr. 60**

—...—

Les mérites divers de cet ouvrage, qui est venu combler des **lacunes** et des **omissions** regrettables dans les Dictionnaires les plus récents, le mettent absolument **hors de pair** parmi les publications du même genre.

1^o Il donne la solution de **toutes les difficultés** de la grammaire et de l'usage.

2^o Après avoir fixé le sens précis du mot, M. H. BESCHERELLE JEUNE groupe à la suite ses divers sy-

nonymes, de sorte que chacun puisse employer le **mot propre**, chose précieuse, surtout lorsqu'on écrit. Cette partie du Dictionnaire est ainsi traitée, expliquée que c'est pour ainsi dire la *philosophie de chaque mot de notre belle langue*.

3^o Il ne se borne pas à définir; des exemples bien choisis appuient les définitions; de plus, il n'a point, comme ses devanciers, négligé ces formes de langage appelées **figures de rhétorique**, qui donnent au discours plus de grâce et de vivacité, et sous ce rapport son Dictionnaire peut, en beaucoup de cas, remplacer avec avantage un **traité de littérature**.

4^o La prononciation des mots difficiles s'y trouve **figurée**.

5^o Enfin un **Dictionnaire géographique, historique, biographique et mythologique**, très-complet également, termine la partie lexicographique.

Ce volume, qui renferme un quart de matières de plus que les Dictionnaires classiques les plus nouveaux est ainsi une véritable **Encyclopédie grammaticale, littéraire, historique et géographique**, une œuvre utile à tous, à ceux qui savent comme à ceux qui ne savent pas, car il peut être mis entre toutes les mains.

6^o Il contient une liste très-complète des diverses locutions étrangères.

Ce que nous avons de mieux à faire, pour donner une idée de la manière vraiment remarquable de l'auteur, c'est de le citer.

AIDE, *s. f.* Secours, assistance: *il faut tout attendre de l'aide de Dieu*; *s. m. f.*, personne qui aide: *avoir besoin d'un aide, d'une aide, aide des cérémonies* (*pl. des aides des cérémonies*), officier dont la fonction est de servir sous le grand maître des céré-

monies, *aides de cuisine, d'office*, gens qui servent sous un chef de cuisine ou d'office; *aide-maçon* (pl. des *aides-maçons*), manœuvre qui aide et sert le maçon; *aide de camp* (pl. des *aides de camp*), officier attaché à un chef militaire, à un général, et chargé de porter ses ordres; *aide-major* (pl. des *aides-majors*), officier qui sert le major et le remplace dans ses fonctions, en son absence; *aide-chirurgien* ou *aide-major* (pl. des *aides-chirurgiens*), chirurgien adjoint au chirurgien-major d'un régiment.

Voici de quelle manière est traitée la synonymie :

Syn. **Aider, assister, secourir.** On est *aidé* dans la peine, *assisté* dans le besoin, *secouru* dans le danger.

Synonymes du mot **AISE** : **aises, commodités.** Les *aises* disent quelque chose qui tient de la mollesse; les *commodités* expriment la satisfaction facile des besoins ou de ce qui a été préparé avec ordre et convenance.

Aise, content, ravi. Le premier dit moins que les deux autres, et le troisième dit plus que le second. On est bien *aise* d'apprendre la musique; on est *content* de la savoir; on est *ravi* d'entendre et d'exécuter les plus grands morceaux.

Synonymes d'**ALARME** : **appréhension, crainte, frayeur, peur, effroi, terreur, épouvante.** L'*alarme* naît de ce qu'on apprend; l'*effroi*, de ce qu'on voit; la *terreur*, de ce qu'on imagine; la *frayeur*, de ce qui surprend; l'*épouvante*, de ce qu'on présume; la *crainte*, de ce qu'on sent; la *peur*, de l'opinion qu'on a; l'*appréhension* de ce qu'on attend.

On le voit, sans rien exagérer, ce livre sera une bonne fortune pour quiconque ayant besoin d'un dictionnaire ne veut pas consacrer 50 ou 100 francs à une publication de ce genre.

LES PETITS BOLLANDISTES

VIE DES SAINTS
DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

DES MARTYRS, DES PÈRES, DES AUTEURS SACRÉS
ET ECCLÉSIASTIQUES, DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES
MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

HISTOIRE DES RELIQUES, DES PÈLERINAGES
DES DÉVOTIONS POPULAIRES, DES MONUMENTS DUS A LA PIÉTÉ
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'AUJOURD'HUI

Par Mgr PAUL GUÉRIN, camérier de Sa Sainteté Léon XIII

septième et définitive édition, la seule complète
renfermant un tiers de matières de plus que les précédentes
17 vol. gr. in-8 (raisin) sur beau papier vergé
contenant la matière de plus de 35 vol. in-8 ordinaires

Prix : 120 fr. — Net : 90 fr.

franco jusqu'à la gare la plus proche du destinataire

—...∞...—

Ouvrage honoré d'une lettre du SAINT-PÈRE et des approbations de leurs Eminences les cardinaux GUIBERT, archevêque de Paris, DONNET, archevêque de Bordeaux, PIE, évêque de Poitiers; de NN. SS. les archevêques et évêques d'Alby, de Chambéry, d'Angoulême, d'Amiens, de Langres, de Mende, de Nancy, de Troyes, d'Agen, de Nîmes, de Grenoble, etc., etc.

LETTRE

DE S. G. M^{GR} L'ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY

L'archevêque de Chambéry n'hésite pas à recommander et à bénir l'excellent ouvrage intitulé : *Les Petits Bollandistes*, déjà honoré de l'approbation des membres les plus distingués de l'épiscopat

*français et des bénédictions du Souverain-Pontife lui-même. Il n'y a rien de **plus complet** sur la vie des grands serviteurs de Dieu que cette publication. L'auteur a su **exprimer et condenser** la substance des Grands Bollandistes ; il a si bien profité de ce travail et de celui de ses autres devanciers, que son œuvre peut aisément remplacer tous les recueils du même genre, **sans avoir la crainte d'être remplacée par aucun.** Ajoutons à cela que cette nouvelle Vie des Saints vient en son temps ; personne n'en contestera l'OPPORTUNITÉ. Dans les jours de vertige et d'obscurcissement, de défaillance et d'angoisse, nous avons tous besoin de modèles, d'encouragements et d'édification. Puisque nous sommes réduits à jeter le cri désolé du Roi-Prophète : *Les saints nous manquent, les saints nous font défaut*, DEFICIT SANCTUS, il nous faut relire nos annales et chercher dans le passé ce que nous ne trouvons plus guère dans le présent. **C'est le moment de répandre et de faire connaître ce chef-d'œuvre** d'hagiographie, *qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'édition, comme sous celui du style et de la rédaction ;* il faut redire à tous : Prenez et lisez, TOLLE ET LEGE ; lisez et imitez, INSPICE ET FAC ; et vous serez sauvés.*

† PIERRE-ANASTASE,
Archevêque de Chambéry.

AVIS IMPORTANT : *Pour faciliter l'acquisition de ce précieux ouvrage, nous accordons la faculté d'en solder le montant à raison de quinze francs par trimestre ou trente francs chaque six mois, aux personnes qui fourniront des références sur leur solvabilité.*

Le Palmier Séraphique, ou vies des Saints, des Hommes et des Femmes illustres de tous les Ordres de Saint-François, sous la direction de Mgr Paul Guérin, auteur des *Petits Bollandistes*. 12 vol. in-8 carré, sur beau papier vergé. — Prix : 60 fr. ; net : 45 fr.

Les personnes qui se procureront à la fois les *Petits Bollandistes* et le *Palmier séraphique* n'auront à nous verser que la somme de 120 fr.

Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse, par J.-A. Petit. 2 vol. in-8 carré.
Prix : *franco-poste* : 10 fr.

Le Pontificat de Pie VI et l'athéisme révolutionnaire, par l'abbé I. Bertrand. 2 beaux vol. in-8, sur papier vergé, avec portrait.
Prix : *franco-poste* : 10 fr.

Précis de l'Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par M. l'abbé Drioux, vicaire général de Langres, docteur en théologie, ancien professeur d'histoire au séminaire de Langres, membre de la société littéraire de l'Université catholique de Louvain, 4 vol. in-8 carré.
Prix : 24 fr. ; net : 16 fr.

Médecine Pratique Universelle, moyen facile de reconnaître de quelles indispositions ou maladies on est atteint ou menacé, et de les traiter tantôt soi-même, tantôt avec le secours des hommes de l'art, par la médecine ordinaire ; le système Raspail, la méthode homœopathique et la vertu des plantes. 1 vol. in-12 de 160 pages.

Prix, *franco-poste* : 1 fr.

MANUEL
DES
ASSOCIATIONS CATHOLIQUES
OUVRIÈRES, PIEUSES ET CHARITABLES
Par M. l'abbé VERRY

1 très fort vol. in-8 de 662 p. — Pr. fr.-poste : 4 fr.

EXPLICATION GÉNÉRALE DU CATÉCHISME
DE LA
DOCTRINE CHRÉTIENNE

Par D. GARCIA-MAZO, Prédicateur de la Cour d'Espagne

M. B.-F. GALTIER, SON BIOGRAPHE ET TRADUCTEUR
PRIVILÉGIÉ DE SES ŒUVRES

1 v. in-12 très compact, contenant la matière d'un fort v. in-8

Prix, franco-poste : 2 fr. 50

Quelque éloge que l'on puisse faire de ce LIVRE D'OR, on restera toujours au-dessous de son mérite. L'auteur de cet ouvrage explique toutes les parties de la doctrine chrétienne avec tant de clarté, de simplicité, d'onction, il le place si bien à la portée de tout le monde, qu'on peut affirmer que, depuis plusieurs années, il n'a pas été publié une œuvre de cette nature, d'une utilité plus grande pour les fidèles et surtout pour MM. les Curés qui, par ce seul secours, peuvent instruire complètement leur troupeau sur tous les principes de notre sainte religion. Une simple lecture prouvera que je suis loin d'exagérer.

(Approbation de Mgr l'évêque de Tuy.)

Le Paradis Catholique, par M. l'abbé Lohan,
aumônier des Dames Augustines à Nantes. 1 vol. in-32.

Prix : *franco-poste*

2 fr. 25

Table des matières : Dédicace. — Approbation. — Introduction. — I. Passage d'une âme dans l'éternité. — II. Entrée immédiate de l'âme dans le bonheur éternel. Son état jusqu'à la résurrection. — III. Lieu du Paradis, § 1. Lieu du Paradis, § 2. Aperçu sur les beautés du Paradis. — IV. Etat des esprits dans le Paradis. — V. Etat des cœurs dans le Paradis. — VI. Etat des corps dans le Paradis. — VII. Divers degrés du bonheur au ciel. — VIII. Changement de lieu dans le Paradis. — IX. Rapport des bienheureux avec nous. — X. Mémoire et reconnaissance dans l'éternité. — XI. Les entretiens dans le Paradis. — XII. Réalisation de ce qui précède, ou la dernière des révolutions. — XIII. Repos et progrès dans l'éternité. — XIV. Conclusion pratique.

CONFÉRENCES AUX JEUNES FILLES

OU

CONSIDÉRATIONS SUR CERTAINS DÉFAUTS
PLUS PARTICULIERS
A LEUR AGE ET A LEUR CONDITION

Par M. l'abbé MÉCHIN

chanoine, curé de Saint-Urbain, à Troyes

1 joli volume in-18 jésus de 320 p. sur très beau papier

Prix : *franco-poste* : 2 fr. 25

On trouve dans cet ouvrage un style aussi pur que gracieux, et cet esprit de bon aloi qui distingue les meilleurs écrivains de notre époque. Les jeunes filles à quelque classe de la société qu'elles appartiennent y puiseront de sages enseignements. Pour donner une

idée du fond même de l'ouvrage, nous reproduisons ici la table des matières : I. *La jeune fille curieuse.* — II. *La jeune fille bavarde.* — III. *La jeune fille médisante.* — IV. *La jeune fille téméraire dans ses jugements.* — V. *La jeune fille menteuse.* — VI. *La jeune fille dissimulée.* — VII. *La jeune fille paresseuse.* — VIII. *La jeune fille molle.* — IX. *La jeune fille inconstante.* — X. *La jeune fille légère.* — XI. *La jeune fille irritable.* — XII. *La jeune fille orgueilleuse.* — XIII. *La jeune fille coquette.* — XIV et XV. *La jeune fille liseuse de romans.*

LE MIROIR DE LA JEUNE FILLE AU PENSIONNAT

MÉDITATIONS POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

Par la Très Révérende Mère MARIE DE SAINTE-AGNÈS
Prieure des Dominicaines de Mazan (Vaucluse).

1 fort volume in-8 écu. — Prix, franco-poste : 3 fr.

Un Mois consacré aux Ames du Purgatoire pour conduire les Fidèles dans les voies de la vie intérieure. 1 vol. in-18 jésus. Par M. l'abbé Olivier, docteur en théologie. Prix : 1 fr. 50.

La première partie de cet ouvrage contient un exposé doctrinal ; c'est un véritable traité théologique sur le *Purgatoire*. La deuxième renferme une *Considération* pour chaque jour du mois. La troisième partie est un recueil de pratiques indulgenciées, toutes applicables aux défunts.

LES GLOIRES
DU
SAINT CŒUR DE MARIE

PAR
UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE
1 volume in-12. — Prix, franco-poste, 2 fr. 50

LA FRANC-MAÇONNERIE
RÉVELATIONS

D'UN
ROSE-CROIX
A PROPOS DES ÉVÈNEMENTS ACTUELS
1 vol. in-8. Prix, franco-poste : 1 fr.

Cet ouvrage répond aux trois questions suivantes :

- 1^o La Franc-Maçonnerie s'occupe-t-elle de religion ?
- 2^o La Franc-Maçonnerie a-t-elle un but tout à la fois politique et social ?

3^o Quels sont les faits que l'on peut mettre à la charge de la Franc-Maçonnerie avant et pendant la première Révolution française, sous le premier Empire, sous la Restauration, en 1830, en 1848, en 1852, et depuis cette époque jusqu'à nos jours ?

On comprend, sans que nous ayons à insister, la grande utilité qu'il peut y avoir à lire et à faire lire ces Révelations.

(Journal *le Monde*.)

Librairie BLOUD & BARRAL

4, RUE DE MADAME, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

VOLUMES IN-18 JÉSUS A 3 FR.

OUVRAGES PARUS

- Les Coiffes de sainte Catherine**, par **RAOUL DE NAVERY**..... 1 vol.
Les Dupes, par le même..... 1 vol.
La Veuve du Garde, par **RAOUL DE NAVERY**. 1 vol.
Un Roman dans une Cave, par **CLAIRE DE CHANDENEUX** 1 vol.
L'Héritier des Montveil, par **MARIE GUERRIER DE HAUPT**, lauréat de l'Académie..... 1 vol.
Le Récit de Catherine, par **CÉLANIE CARISSAN**. 1 vol.
La Dette de Zeéna, par **S. BLANDY**..... 1 vol.
Les Chemins de la Vie, par **M. MARYAN**.... 1 vol.
La Casette du baron du Faouédic, par **CAMILLE D'ARVOR**..... 1 vol.
Lucie, par **GABRIELLE D'ARVOR**..... 1 vol.
Roseline, par **A. FRANCK**..... 1 vol.
Histoire d'une Fermière. — Faustine, par **Mme BOURDON**, auteur de la **VIE RÉELLE**. 1 vol.
Un Oncle à Héritage, par **S. BLANDY**..... 1 vol.
Maxime Dufournel, par **GABRIELLE D'ARVOR**. 1 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Roche d'enfer, par Georges Du Vallon

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65663370>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Route qui relie Saint-Malo à Saint-Servan, et que borde des deux côtés la mer.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA ROCHE D'ENFER
 1. PREMIÈRE PARTIE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 2. DEUXIÈME PARTIE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII

- 13. Chapitre XIII
- 14. Chapitre XIV
- 15. Chapitre XV
- 16. Chapitre XVI
- 17. Chapitre XVII

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique